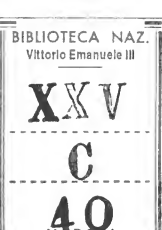
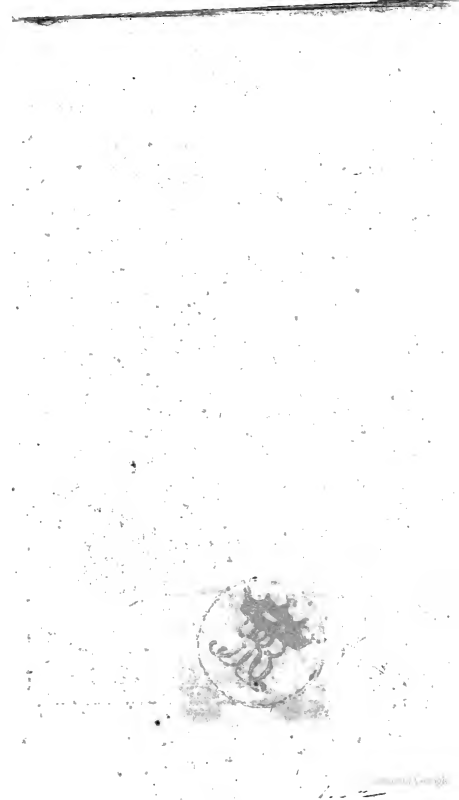






[illegible] je? où suis je? et d'où suis je venu?

PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,
OU
PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

Par Mr. L'ABBE' GENEST.

Seconde Edition revûe & corrigée.



A AMSTERDAM,
Chez EMANUEL DU VILLARD,
Libraire dans le Kalverstraat, au coin du
Jonge Roelof-Steeg.

MDCCXVII.



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE

DUC D'ORLEANS,

REGENT DU ROYAUME.



ONSEIGNEUR,

Cet Ouvrage que j'ose presenter à VOTRE ALTESSE ROYALE, *Lui a toujours été dedié dans mon Esprit. Lorsqu'Elle daigna il y a quelques années en écouter la lecture avec une*

attention si favorable, & même y faire des corrections, Elle sembla m'animer à le rendre plus digne de Lui être offert, & j'esperai qu'elle en agréroit l'hommage. Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, que cet hommage ne dût être accompagné des Eloges les plus éclatans. Mais comment pourrois-je m'engager dans ce vaste champ de louanges où les François & les Etrangers me préviennent à l'envi? Parmi tant de grandes qualitez qu'ils célébrent en VOTRE ALTESSE ROYALE marquerois-je avec des traits assez forts sa Valeur heroïque, & les allarmes qu'Elle nous a données? On sait trop à quel excès son ardeur Vous emporta dans la perilleuse Journée de Nervinde, où l'on vous vit l'épée à la main mê-

lé

lé presque seul au milieu des Ennemis. Nous tremblons encore d'un Spectacle que l'Italie n'oublira jamais, quand pour réparer le malheur d'une conduite, où l'on avoit manqué de suivre les vûes que vous vous étiez proposées, Vous abandonnâtes le soin de votre vie, & que les bords du Po & de la Doire furent rougis de votre Sang. Parlerois-je de Lerida, & de Tortose, de ces Sieges fameux dont le Succès fut entierement dû à votre constante & intrepide Activité? Pour moi, MONSEIGNEUR, je vous l'avoue, j'aime mieux Vous regarder tel que vous paroissiez au retour de vos Campagnes, plus modeste par le redoublement de votre Gloire, témoignant toujours le même amour pour les beaux Arts, qui sont vos plus a-

gréables délassemens. Mais, MONSEIGNEUR, dans le temps que Vous ordonniez les Embellissemens de votre Palais, & que vous inspiriez l'Esprit de Virgile au Peintre qui travailloit en votre presence, vous laissiez bien loin de Vous les Objets qui occupoient vos yeux. Les Sciences qui sont familieres à VOTRE ALTESSE ROYALE*, & qu'Elle a cultivées dès son enfance, l'avoient préparée de bonne heure aux plus hautes Méditations. La même Justesse & la même Etendue de Genie qui vous ont fait penetrer les Systêmes de tous les Philosophes, viennent de vous aider sans doute à concevoir le Systême d'une Science superieure à toutes les autres. Par la connoissance des Emplois, des Devoirs, des Talens, des*

Ca-

Caracteres, vous avez distribué ces Conseils, dont l'union à votre Regence doit composer le plus parfait Gouvernement. VOTRE ALTESSE ROYALE *a trouvé cette belle harmonie que forment l'Experience & la Speculation. Oui,* MONSEIGNEUR, *dirigeant vos grands Projets au gré d'une Raison souverainement éclairée, Vous pensez uniquement à imiter dans une heureuse Administration les effets de la Cause premiere, qui par l'enchaînement de toutes les autres Causes fait que tout conspire ensemble au bien de l'Univers. Nous verrons établir cet ordre reglé & constant qui produit la felicité des Etats & de Ceux qui les gouvernent. Quel Bonheur pour notre Jeune* ROI! *quel Honneur pour* VOTRE ALTESSE

ROYALE ! Mon âge & ma propre foiblesse me défendent l'esperance de pouvoir consacrer ces Merveilles à la Posterité : mais j'adresserai tous mes Vœux au Ciel pour leur accomplissement. Et tout ce que j'aurois particulierement à desirer pour moi, c'est que le merite & la grandeur du Sujet de ces Vers pussent me servir à faire mieux éclater mon Zele & ma Reconnoissance, & à laisser un témoignage immortel de la profonde Veneration avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

de *VOTRE ALTESSE ROYALE,*

Le très-humble, très-obéïssant
& très-fidelle Serviteur,
L'ABBE' GENEST.



PREFACE.

LA Science des choses naturelles a été l'occupation des Sages de tous les tems, cependant elle est toujours demeurée obscure. Les disputes agitées entre les Philosophes n'ont souvent abouti qu'à persuader que ce n'étoit qu'une vaine curiosité. Bien des gens ont voulu se faire un merite de leur inattention, & même de leur ignorance. Ils ont trouvé que c'étoit plûtôt fait de décider qu'il étoit impossible de rien savoir.

Quelques-uns qui ont pensé être plus éclairez que les autres, ont seulement effleuré les principales opinions, sans prendre aucun parti; ils se plaisent à exercer leur imagina-

tion plus que leur intelligence. Il y en a qui demeurant toujours ensevelis dans la matiere n'admettent qu'un hazard chimerique pour présider à l'Univers ; ils se figurent que leur Ame n'est que la portion la plus déliée de leur Corps , & ne s'élevent jamais au dessus de leurs Sens. D'autres au contraire se jettent toujours hors d'eux-mêmes. Ils ne sont touchez que de ce qu'on ne peut ni entendre, ni expliquer ; ils ne reconnoissent que des vertus secrettes , des qualitez occultes dans des sujets qu'on peut penetrer, & analyser. Des définitions imaginaires prévalent chez eux aux raisonnemens les plus clairs, & aux experiences les plus sensibles.

Le plus grand nombre est de ceux qui n'y font aucune sorte de réflexion. Ils verront toute leur vie lever & coucher le Soleil, sans songer à autre chose, sinon que le jour commence, & que le jour finit. Il seroit pourtant bien naturel de penser un peu sérieuse-

ſement à ce grand Spectacle. La Phyſique, qu'on regarde ſi negligemment, eſt la baze de toutes nos connoiſſances; elle doit commencer à nous inſtruire de ce que nous ſommes, & de ce rapport qui nous lie par les Sens à tous les Etres de l'Univers.

L'entrepriſe n'eſt pas ſi difficile qu'elle peut paroître d'abord, puiſqu'il s'agit moins de faire un grand amas de Science & d'Erudition, que d'apprendre à bien conduire ſes Jugemens, & ſur-tout à ne les point précipiter ; de choiſir une maniere de raiſonner qui ſoit ſûre, autant qu'il nous ſera poſſible, & qui nous mene à quelque choſe d'évident & de certain.

On ne peut diſconvenir que M. D. C. ne nous ait donné une excellente Méthode. Quand elle ne nous découvriroit pas toutes les veritez que nous devons chercher ; elle nous montre au moins le chemin le plus aſſuré pour y parvenir. Je ne ſai ſi je fus trom-

pé par le plaiſir de croire apercevoir des choſes, qui juſques-là m'avoient paru très-obſcures ; mais ces principes ſi ſimples s'imprimerent d'abord intimement dans mon eſprit. Après avoir entendu Monſieur Rohault dans ſes Conférences publiques, & avoir reçû de lui des Leçons particulieres, toujours occupé de ces Réflexions, je n'oubliois rien de ce qui pouvoit me les confirmer. Je me ſuis trouvé, ſi je puis parler ainſi, dans l'Ecole de feu Monſieur de Meaux, ce Prelat qui ſera une immortelle Lumiere de l'Egliſe, comme il en a été dans nôtre Siécle un des principaux Ornemens. J'ai été long-tems aſſidu auprès de ce grand Prélat, dont le Savoir profond & univerſel embraſſoit toutes les Veritez, & dont l'aimable & vive Eloquence charmoit dans ſes moindres Entretiens ; il en augmentoit la douceur par l'attention qu'il donnoit aux autres. Je ne puis m'empêcher de dire qu'il a ſouvent aprou-
vé

vé ces Principes Philoſophiques, ou les a rectifiez par ſes Conſeils. J'ai vêcu avec deux excellens Hommes, parfaits Amis, Monſieur de Court & Monſieur de Malezieu, qui m'avoient aſſocié dans leur Amitié. Je pouvois les entretenir à toutes les heures, & leurs Converſations m'ont été infiniment cheres & utiles. J'ai eu de particulieres Conférences avec le Pere Lami, ce docte & pieux Benedictin. J'ai conſulté le Pere Malebranche dont les Ecrits ſont ſi eſtimez, même par les ſavans Etrangers dont il combattoit les Opinions. Enfin j'ai eu le bonheur d'entendre un Cardinal, qui au milieu des plus importantes, & des plus difficiles Négociations a ſû pénetrer tous les ſecrets de la Philoſophie, & qui nous les expliquant par des Vers plus harmonieux, plus riches & plus expreſſifs que ceux de Lucrece, ſurmonte ce fameux Poëte avec ſes propres armes, & diſſipe tous les enchantemens de la dangereuſe Doctrine d'Epicure. C'eſt

C'eſt de toutes ces diverſes Meditations que j'ai tiré ce qui compoſe cet Ouvrage ; & c'eſt en des Lieux tranquilles & ſolitaires que je les ai de nouveau approfondies. Elles m'ont ſuivi par tout. Tantôt je tâchois d'enviſager les choſes tout d'une vûe, & de les peindre enſemble dans mon Eſprit. Tantôt je les dévelopois, comme ſi elles y étoient nées dans ces momens ; je les révêtois d'expreſſions & d'éclairciſſemens qui m'étoient propres ; & ſans nulle autre prétention, je ne ſongeois qu'à m'inſtruire & à me ſatisfaire moi-même.

S'il ſe trouve cependant quelqu'un, comme des Gens habiles m'en flattent, qui veuille profiter de mon Travail, je pourrai ſervir de guide, même à ceux qui ont plus de Lumieres que moi, mais qui n'ont pas penſé à les tourner de ce côté-là. Par cette premiere ouverture ils ſeront peut-être excitez à en connoître davantage. Ils pourront, après s'être arrêtez à cette

vûe generale, paſſer, s'ils veulent, à un détail plus profond & plus précis. Je ne les aurai pas du moins engagez à une longue fatigue, & ils pourront me ſavoir gré, d'avoir réduit à huit ou dix heures de lecture les Meditations de tant d'années.

J'ai ſongé principalement à l'ordre & à la clarté. Et ſi j'ai écrit en Vers, je m'y ſuis embarqué ſans y penſer. J'en compoſai d'abord un petit nombre, dont je croyois me ſervir comme d'une eſpece de Memoire artificielle, pour mieux retenir les Sujets, & me les remettre en abregé devant les yeux. Je ne prévoyois pas qu'un endroit, où je m'étois arrêté avec plaiſir, ne devoit être que le paſſage pour un autre. Ces endroits les premiers échappez furent en Vers libres, & je continuai par repriſes avec la même liberté.

Après tout, je ne ſai ſi cette irrégularité n'eſt point un avantage plu-

plutôt qu'un défaut. Il n'y a point ici, il eſt vrai, cette gravité uniforme qui ſe trouve dans le Poëme Epique ; mais il y a plus de varieté & plus de facilité. Les Matieres ſont liées par des Tranſitions qui ſont comme autant de petits Exordes, & je me ſuis appliqué avec ſoin à diſtribuer chaque Sujet ſelon l'enchaînement naturel des Penſées.

* Il est neceſſaire de conſiderer d'abord qu'on ne peut parler raiſonnablement de la Nature, ſans connoître l'Auteur de la Nature. On ne peut rien poſer de certain que ſur ce fondement. Cette Science eſt appellée *Metaphyſique*, & ce mot étonne certaines perſonnes du Monde qui ſe figurent par-là quelque choſe de fort obſcur, ou même d'inintelligible. Mais ſi nous voulons nous aſſûrer de quelque verité, & nous connoître nous-mêmes, ce qui eſt notre plus grand in-

* I. Partie.

interêt & notre premier devoir, il faut bien examiner les Principes de nos Connoiſſances. Nous trouvons que l'*Eſprit* & *Dieu* ſont les Idées les plus ſimples & les plus claires qui ſe puiſſent préſenter à nous, & qu'elles naiſſent en nous. On ne pourra nier que notre Eſprit par ſa propre operation ne s'apperçoive lui-même, & ne s'apperçoive enſuite de tous les Objets qui cauſent ſes Senſations. Par-là il ne peut s'ignorer, & ne peut ignorer un Eſprit ſouverain, ni l'Exiſtence de cet *Etre* ſeul *neceſſaire*, qui a produit tous les Etres. C'eſt ici le premier pas, & le plus important de la Philoſophie.

De-là on paſſe à l'Origine du Monde. On parle de la Matiere, du Mouvement; Des proprietez de la Matiere, des Loix du Mouvement. On voit que par une Loi generale, inviolablement ſuivie, tout ſe forme, tout change, tout ſubſiſte dans l'Univers.

* Cet immenſe Edifice de l'Univers, ſes Beautez, ſa Splendeur, & ſon Harmonie, peuvent-elles manquer de nous donner quelque deſir d'en connoître la Structure? Il faut par la penſée remonter à la formation de ce grand Ouvrage, & ſe repréſenter que Dieu diviſe un amas immenſe de Matiere, en de petites parties qui feront les Elemens de tous les Etres ſenſibles. Dans la matiere agitée & broyée par le choc mutuel de ſes parties, & devenue un grand Liquide, il ſe formera d'abord comme des Torrens; leſquels empêchez dans leur cours direct les uns par les autres, ſe rameneront ſéparement ſur leurs centres, d'un mouvement rapide & circulaire, & composeront ce qu'on appelle des *Tourbillons*, mot ſi connu, & ſi propre dans cette ſignification philoſophiqu .

Les divers mouvemens qu'on obſerve

* II. Partie.

ve dans les Cieux nous font juger que ces Corps errans, nommez des Planetes, & qui doivent être de la matiere épaiſſie en globe, ſont entraînez chacun par le mouvement circulaire d'un Tourbillon particulier de matiere fluide où ils ont été formez, tandis qu'emportez par un grand Tourbillon qui les contient tous, & dont le Soleil occupe le Centre, ils décrivent des cercles différens autour de ce grand Aſtre, & qu'il répand ſur leur ſurface cette Lumiere dont ils brillent inégalement à nos yeux. La Terre doit être comptée au rang de ces Planetes, & rouler en la troiſiéme Sphere, à la place où l'on avoit mis le Soleil entre le Ciel de Venus & celui de Mars. On prévoit par-là toutes les Révolutions de ces Aſtres, leurs Cours, leurs Accroiſſemens, leurs Décroiſſemens, Stations, Rétrogradations. On connoît la Peſanteur, la Legereté, le Flux & le Reflux de la Mer, le partage des Jours & des Nuits, des Sai-
ſons

ſons & des Années. On va juſqu'à ces Eſpaces étoilez où l'imagination ne peut mettre des bornes. On penetre la Cauſe des mouvemens ; des Generations, des Corruptions, de la Rarefaction, de la Condenſation, des effets que l'on imputoit à la crainte du Vuide. On voit que par un ordre aiſé tout ſuit clairement de la ſimple poſition qu'on a faite, comme les mouvemens d'une Montre ſuivent de ſes roues & de ſon reſſort. Rien ſans doute n'eſt plus capable de ſatisfaire l'Eſprit, ni de lui donner de l'élevation & de l'étendue.

* Ensuite ramenant notre attention ſur nous-mêmes, nous ſommes plus particulierement obligez, ce ſemble, de connoître ces Objets qui nous environnent, & nous touchent de plus près. Ce ſont des Corps qui agiſſent inceſſamment ſur le nôtre, & qui produiſent tous nos ſentimens. Ils nous ſont

* III. Partie.

ſont ſentir ce que nous appellons Dureté, Liquidité, Chaleur, Froideur, Saveur, Odeur, Son, Lumiere, & Couleur. Comment agiſſent-ils en tant de ſortes ſur nos Corps? Pouvons-nous mieux faire que de les examiner par le mouvement & par la figure que doivent avoir les petites parties dont ils ſont compoſez, plus ou moins ſolides, plus ou moins agitées? Par-là elles ſont capables de produire une infinité de divers ébranlemens dans nos organes. L'application des unes eſt viſible, celle des autres ne l'eſt point du tout: mais qu'elles ſoient viſibles, ou inviſibles, c'eſt toujours la même ſorte d'impreſſion accommodée à la diſpoſition de nos organes.

Ainſi l'Attouchement nous ſert d'induction pour découvrir ce qui ſe paſſe dans les Sens plus délicats. Si l'on n'attribue point au fer cette douleur qu'il nous cauſe en nous perçant, on ne doit point attribuer au feu la chaleur qu'il nous fait ſentir quand il nous brûle.

De

De plus il n'arrive à notre Corps qu'un dérangement de parties, qui n'a rien de commun avec ces qualitez que nous imaginons dans les Objets qui agitent nos Sens. Par un ſemblable Examen de toutes les Senſations nous reconnoîtrons qu'elles ne ſont qu'en notre Ame ; & ceſſant de les donner au Corps, nous rendrons à notre Eſprit ſes veritables droits, nous corrigerons les erreurs où nous étions tombez par la foibleſſe de notre enfance.

*CONNOISSANT donc plus particulierement ce que c'eſt que ſentir, nous ceſſerons de nous jetter toujours hors de nous-mêmes. Nous ſongerons à penetrer juſques aux Sens interieurs. Après nous être convaincus que le Corps n'eſt qu'un inſtrument mû par ſes nerfs, au moyen des Eſprits qui agiſſent dans le cerveau, & y forment des traces, par leſquelles l'Ame reçoit les Images des Objets, nous conclur-
rons

* IV. PARTIE.

rons que ce doit être par ces traces, c'eſt-à-dire, par des ébranlemens qui ſe forment dans le cerveau, que naiſſent toutes nos perceptions. En ſorte qu'il ſe fait un perpetuel commerce de mouvemens dans le Corps, & de perceptions dans l'Ame, par où l'on ſe rend certain de leur union, quoiqu'elle demeure toujours inexplicable. Et dans quelle ſurpriſe tombe notre Raiſon, quand nous reconnoiſſons que par ces Images, qui ſont proprement nos Idées, à l'égard de l'Ame, tout ce que nous ſentons, tout cet Univers, les Cieux, la Terre, les Mers, tous ces Objets ſi grands & ſi lumineux ne ſont qu'en nous-mêmes, ſans aucune matiere; que tous ces ſentimens ſi variez que nous en avons, ſont ſeulement des modifications de notre Ame, & n'apartiennent qu'à nous.

Ces deux Etres ſi étroitement unis demeurent toujours ſéparez par leurs proprietez eſſentielles. Les agitations que le Corps produit dans l'Ame par

ses mouvemens, ne rabaissent point la superiorité de l'Ame qui le fait dominer, quand il lui plaît, par ses volontez. Sa force qui va jusqu'à s'immoler ce Corps, qu'elle a peine à ne pas prendre pour elle-même, acheve de prouver invinciblement combien elle en est differente, & que dans leur union la plus étroite, on doit toujours reconnoître cette distinction.

Voila ce que je me suis proposé dans cet Ouvrage. Mais avec toute mon Etude & tous mes soins, je ne crois pas que je doive m'ériger en Disciple déclaré, ni en zelé Défenseur de M. D. C. S'il s'est contenté de nous donner sa Philosophie comme un Roman : & si beaucoup de Gens d'Esprit, qui ont pris droit sur ses paroles, d'appeller cette Philosophie le Roman de la Nature, l'ont regardée comme un amas & un enchaînement de causes & d'effets probables, ou comme l'Histoire d'un Monde imaginaire, & qui n'est point dans l'Etre des choses;

ſes ; je conſens de la regarder avec les mêmes yeux , pourvû qu'on me permette de dire que je n'ai jamais vû de Roman , ſi beau , ſi bien ſuivi , ni qui reſſemble mieux à la Verité.

Je l'ai pris ainſi comme un ſujet que la Poëſie pouvoit rendre ſuſceptible de quelque agrément. Et il m'a ſemblé d'ailleurs que touchant ces Matieres Phyſiques, abandonnées aux doutes & aux conjectures, il étoit raiſonnable de s'attacher à l'Hypotheſe , qui nous paroiſſoit la plus claire & la plus uniforme, & qui s'accorde le mieux à toutes les Experiences. A condition d'être toujours prêt d'embraſſer un autre Syſtême, où l'on nous montreroit plus de verité, ou de vrai-ſemblance ; & à plus forte raiſon de renoncer, comme je ferai toute ma vie, à toutes les opinions qui ne ſeroient pas conformes aux déciſions de l'Egliſe.

Je ſerai donc toujours fort éloigné de me mettre ſur les rangs, & de prendre un ton trop dogmatique, que

je reconnois qui ne me ſieroit pas. Je m'étonne ſeulement qu'après toutes les grandes Objections qu'on a faites autrefois à M. D. C. & qu'il avoit détruites, ou prévenues dans ſes Réponſes aux plus illuſtres Savans de l'Europe, on en faſſe encore naître de nouvelles, avec moins de conſideration que jamais.

Bien que l'on avoue generalement qu'il a introduit plus d'ordre & de préciſion dans la maniere de philoſopher, qu'il n'y en avoit avant lui, & qu'on ſoit obligé de reconnoître qu'il a donné à notre Siécle des clartez qui ſont répandues dans tous les Ecrits des nouveaux Philoſophes. Quelques-uns d'entre eux, & peut-être ceux qui l'ont le plus étudié, affectent de s'en écarter. Mais on remarque aiſément qu'ils ſont encore guidez par ſa Doctrine, & apuyez ſur ſes Principes. Et ſouvent ceux qui ont voulu les reformer, ou les changer, & les déguiſer pour ſe les rendre propres, nous ont fait

fait voir que ces Ruiſſeaux détournez ſe perdoient en s'éloignant de leur ſource.

Il y a des Cenſeurs qui vont juſqu'à lui reprocher qu'en mauvais Phyſicien, il fait intervenir Dieu pour la Cauſe unique de tous les Mouvemens de l'Univers, & qu'il l'attache ainſi ſervilement à la production de chaque Etre en particulier. D'autres au contraire diſent que ce premier Etre ſeroit devenu inutile dans la ſuite, ne contribuant plus à la formation des Etres, après avoir une fois fait mouvoir la Matiere en rond. Que par ce mouvement purement méchanique on ne rend point raiſon de ce qui fait la beauté & la regularité de l'Univers; qu'à ce compte il ne ſeroit qu'un monceau de poudre. Et qu'enfin en obſervant tout ce qui ſe paſſe dans les révolutions céleſtes, & dans notre Maſſe élementaire, on ne comprendra point comment les Plantes & les Animaux, formez d'un ſi admirable artifice, for-

tiroient, comme le reste des Etres, de la matiere mûe simplement, sans l'application particuliere d'une Cause souverainement intelligente, qui devroit toujours recommencer d'agir à chaque Generation.

La Réponse à toutes ces Objections consiste en la démonstration naturelle de l'Existence necessaire d'un Etre infini & parfait, dont la volonté est une action toute-puissante. Si on convient qu'il est nécessairement le premier Moteur, pourra t-on nier qu'il n'ait prévû ce qui résulteroit de cette matiere qu'il mettoit en mouvement? Ne suffit-il pas qu'il ait voulu une fois? Lui étoit-il plus difficile d'entretenir, & de regler ce mouvement, que de le produire? Et n'a-t-il pas maintenu par sa volonté le même ordre que sa volonté avoit établi? Ce *Mechanisme* n'est que la Loi qu'il a lui-même imprimée. D'ailleurs ne pouvons-nous pas croire, au sujet des Etres animez, que lorsqu'il a tiré de la masse

masse generale, la matiere dont il a formé le Corps humain, par exemple, ce Créateur tout-sage & tout-puissant n'ait pas à l'instant même pourvû à la durée de son Ouvrage? On reconnoîtra que par la seule merveille de cette matiere divisible à l'infini, il a pû dès la premiere formation mettre dans les Corps vivans, & organisez des Germes imperceptibles, pour se multiplier eux-mêmes, & se déveloper à l'infini.

Quant à ces Observations où l'on voudroit insister sur la prétendue inutilité de cette admirable constitution de l'Univers, qui ne nous présente, dit-on, que des fantômes, & ne montre point de cause finale, l'Erreur vient de ce qu'on ne s'arrête qu'à la matiere. Nous éprouvons qu'elle agite nos Corps materiels; mais on oublie que ces Formes diverses, toutes ces beautez dont les Corps nous semblent révêtus, sont veritablement dans notre Esprit. A notre égard il

ne faut plus ſonger à ce Monde exterieur, que par ſes diviſions & par ſes mouvemens; A le prendre en lui-même ce n'eſt en effet que de la matiere mûe, plus ou moins ſubtile, & des tourbillons de pouſſiere. Mais tout cela eſt reglé & meſuré, & entretient un perpetuel accord avec nos organes. On trouve ainſi la Cauſe finale, & que Dieu par ces impreſſions exterieures offre des Objets immateriels à notre Ame immaterielle. Rien de ce que nous voyons, n'exiſte proprement au dehors. Nous ne connoiſſons que ce qui eſt en nous, & nous participons par toutes ces Idées ſpirituelles à la ſpiritualité de notre Auteur.

Quelle louange n'eſt point dûe à cette Hypotheſe, en cela ſeul qu'elle ſepare avec tant de clarté, ce qui appartient au Corps, de ce qui appartient à l'Eſprit. Il n'y a rien de plus ſublime, ni qui ſoit plus utile à l'égard de la Religion. Il eſt vrai que nous devons ſuivre une autorité infail-

li-

ſible qui ne dépend pas des raiſonnemens humains ; & que la Science divine, qui a des fondemens d'une autre certitude, ne doit point être mêlée à la Science naturelle ; mais cependant il eſt d'un grand avantage de prouver par la Raiſon l'Exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'Ame. Les Conciles y exhortent les Philoſophes, qui en ce cas aident très-utilement la Foi, en détruiſant les obſtacles des Sens qui lui ſont oppoſez.

Il eſt encore plus neceſſaire qu'on ne penſe, d'établir ces Principes par le raiſonnement, ſi des Perſonnes même pieuſes croyent qu'on ne peut s'aſſurer de l'immortalité de l'Ame que par la Foi. Que dis-je ? Si de ſaints Anachoretes, même de ſaints Docteurs plus embraſez du feu de l'Amour Divin, qu'éclairez de ſes Lumieres, n'ont pû s'élever au-deſſus de l'imagination, ni s'empêcher de ſe figurer Dieu avec un Corps ; on eſt obligé ſans doute à prévenir la pernicieuſe

conséquence que les Impies peuvent tirer de cet Exemple. S'ils parvenoient à se persuader que Dieu est corporel, ils passeroient à soutenir sur ce fondement qu'il n'y a rien que de materiel, & voudroient tirer la conclusion qu'il n'y a point de Dieu.

Il ne se trouve encore que trop de Gens habiles d'ailleurs, & fort estimez dans le Monde, qui ont besoin d'être avertis sur ce qui regarde la principale partie de leur Etre, & qui parmi leurs occupations & leurs plaisirs vivent livrez à leurs Sens, comme s'ils étoient tout materiels. La peine qu'ils ont à s'appliquer à ces Réflexions, leur éloignement à rentrer en eux-mêmes, montrent combien il feroit necessaire de les y faire revenir.

Si nous sommes une fois bien attentifs à parcourir de la pensée les Etres qui nous environnent, & à remonter par degrez, de la Structure materielle du Monde à l'Etre souverain,

rain, nous ne pourrons jamais rien concevoir de plus beau que ce Monde Ideal que chacun de nous ſent former en ſoi-même. Socrate & ſon divin Diſciple l'avoient entrevû malgré les tenebres du Paganiſme. Les premiers Peres de l'Egliſe leur avoient applaudi. Ce Monde intelligible, démontré aujourd'hui, nous fait voir par des traits ſenſibles la liaiſon admirable du Corps avec l'Ame, & de l'Ame avec Dieu.

Que ce parti eſt raiſonnable! Et ne ſera-t-on pas bien payé d'avoir employé toute ſa vie à ces Méditations, ſi l'on peut ſincerement s'écrier:

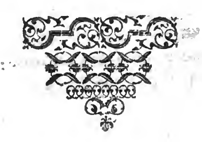
Ah! quand ces Veritez ne ſeroient pas ſi claires!
Quand nous nous flatterions de Biens imaginaires,
Ne ſont-ils pas à préferer
A l'indigne abandon où l'on veut ſe livrer?
Croire l'Ame materielle!
Aux plus vils Animaux vouloir ſe comparer!
Baſſeſſe aveugle & criminelle!
Laiſſons l'Impieté ſe perdre & s'égarer;

A mon Etre divin je demeure fidelle.
Pour l'Homme quel plaisir de se considerer
Comme formé d'une Essence immortelle!

Au plus noble Destin je prétens m'élever.
Etre, Esprit immortel, quel Bonheur, quelle Gloire!
O! que j'aime à le dire, & que j'aime à le croire!
A répeter toujours ce qui peut le prouver.



Considerans reperi. Eccl. Liv. 4. v. 7.



JE crois devoir avertir que le mot d'*Atome* se prend en deux significations. L'une dans le sens d'Epicure pour une partie de matiere *insecable*, & absolument *incorruptible*. Dans l'autre signification, qui est du langage ordinaire, l'Atome est pris indifferemment pour une petite parcelle de matiere, sans songer à autre chose qu'à sa petitesse. Dans le premier sens je l'ai marqué en Lettre Italique.

De même le mot de *Corps* est équivoque: il veut dire les petites parties dont un Etre est composé, & cet Etre même composé de petites parties.

L'*Etendue* veut dire la Matiere en general, & signifie aussi la quantité particuliere, ou l'extension d'un Corps.

Le *Vuide* aussi est pris pour le *Vuide absolu*, qui est un des principes d'Epicure; ou dans la signification commune, pour un espace rempli par des Corps que les Sens n'aperçoivent pas.

Sensible de même se dit d'un Corps qui peut toucher les Sens, ou de l'organe qui en est touché.

S'il y a d'autres mots pareils, la signification en sera, ce me semble, aisément distinguée.

T A-

TABLE

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

L I-

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

Fin de la Table.

A P-



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier les Oeuvres de Monſieur l'Abbé Geneſt, dont une grande partie a déja été reçûe du Public avec applaudiſſement; & j'ai cru qu'un Recueil complet de tant d'excellens Ouvrages feroit honneur à notre Siécle. Fait à Paris ce vingt-deuxiéme de Septembre 1715.

Signé, FRAGUIER.



PRIN-

PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,
OU
PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

****

LIVRE PREMIER.

DES PHILOSOPHES. DE L'ORIGINE DU MONDE. DE L'ESPRIT, ET DU CORPS. DE DIEU. DES PROPRIETEZ DE LA MATIERE. DES LOIX DU MOUVEMENT.

DES PHILOSOPHES.

L'UNIVERS est pour nous un Spectacle inutile;
Son Ordre, sa Structure, en vain frapent nos yeux.
Quelle stupidité tranquile
Arrête à cet aspect nos Transports curieux?
Quand nos Sens sont frapez l'Ame est-elle immobile?
Et n'aurons-nous jamais qu'un Sentiment sterile
De toutes les Beautez de la Terre & des Cieux?

Quoi



Quoi! nous pourrions ſans ceſſe avoir l'experience
De tant d'Objets divers ſur nos Sens imprimez,
Sans propoſer jamais à notre Intelligence,
De quelle ſorte ils ſont formez;
Ce qui ſe trouve en nous, & qui ſent, & qui penſe,
Et par quels mouvemens nous ſommes animez!



Ne devons-nous donc pas eſſayer de connoître,
Autant que la Raiſon pourra nous éclairer,
Quel eſt cet Univers, quel eſt le premier Etre,
Ce qui nous a produits, & nous fait reſpirer;
Ce que c'eſt que le Corps, & ce que c'eſt que l'Ame,
Qui joint à la Matiere une celeſte flame;
Et ce qui doit en nous, ou finir, ou durer?



Eſt-il indifferent de juger ſi la vie,
Par le dérangement d'un Etre corporel,
Nous ſera pour jamais ravie;
Ou ſi la Mort, d'un autre Etat ſuivie,
Ne ſauroit plus agir ſur l'Eſprit immortel?



Qu'on

Qu'on ne nous dise point, qu'une Audace hautaine
Propose à notre Esprit l'infructueux espoir
De sonder des Secrets qu'il ne peut concevoir;
Qu'on ne nous dise point, qu'une Science vaine,
Sous un frivole appas, cherche à nous decevoir.
Par ce charme attirant notre Raison nous mene
Jusqu'à la Raison Souveraine.
C'est-là ce qui fait l'Homme, & ce qu'il doit savoir.
Un si noble plaisir est son premier devoir.



Mais entre les Humains, qui prendrai-je pour guide?
Des Sages que vantoit la docte Antiquité;
Qui conduira le mieux ma démarche timide
Au sentier de la Verité?
Des Sciences, des Arts, je rappelle l'histoire;
Les plus célebres Noms s'offrent à ma memoire.
Je rassemble ces Grecs, ces illustres Vieillards,
Tels qu'a sû le moderne Apelle,
Les présenter à nos regards
Dans son Ecole * immortelle.
De la Philosophie Arbitres souverains
Ils ont instruit tous les Humains;
Ils ont de la Raison montré toutes les faces.
Les plus rares Talens, ardemment cultivez,
Chez eux sont au comble arrivez,

* *Tableau de Raphaël, nommé l'Ecole d'Athenes.*

On ne peut rien trouver de beau que ſur leurs traces;
Tout nous ſert de modelle en leurs fameux Travaux;
Ils ont fait admirer juſques à leurs Défauts.
Mais ſur quoi ſe fonder? Cette Philoſophie
Qui devroit nous montrer un chemin aſſuré
A cet unique Vrai, ce Vrai ſi deſiré,
En Sectes ſe ſépare & ſe diverſifie;
Et laquelle embraſſer de tant d'Opinions,
Qui ne ſont que diſpute & que diviſions?



Irois-je m'attacher à ceux dont l'arrogance
Veut comparer leur Sage avec l'Etre divin,
Et regler l'Univers par l'aveugle Ordonnance,
L'inévitable Dépendance
Des Enchaînemens du Deſtin?



Chercherois-je avec confiance
Ceux dont la docte Extravagance,
Dans le doute & l'inaction,
Dépouilloit leur Eſprit de toute connoiſſance,
Et croyant de leurs Sens vaincre l'impreſſion,
D'une ſubtile & ſuperbe ignorance
Oſoit faire profeſſion?



Ou

Ou Ceux qui ſatisfaits de leur indifference;
Sans donner d'objet fixe à leur attention,
Tout occupez de la ſimple apparence,
Ou d'une vague vrai-ſemblance,
Ont pris l'amour du Vrai pour une illuſion?



Le Maître du Lycée, expliquant la Nature
Avec ſes Elemens, l'un dans l'autre mêlez,
Par un contraire accord unis, deſaſſemblez,
A poſé l'Univers d'éternelle ſtructure;
Et laiſſe diſputer ſur ſa Phyſique obſcure.



Un autre en ſes Jardins fait la riche peinture
De ſes Mondes naiſſans & ſujets à la Mort;
Il veut qu'ils ſoient ſans nombre, & qu'un aveugle Sort
D'atomes infinis les forme à l'avanture;
Sur les Sens incertains ſa doctrine s'aſſure;
Il ne croit rien que leur rapport.



Cherchant à s'échaper de cette nuit profonde,
Les plus Sages des Grecs ſe demandoient toujours,
Où l'on avoit puiſé la matiere du Monde,
Et quel Moteur a commencé ſon cours?
Comme éternelle admettant la Matiere,
Et renonçant à concevoir

D'où l'on en peut tirer l'Origine premiere,
Ils connurent hors d'elle un ſouverain pouvoir
Qui forma ſes beautez, ſon ordre, ſa lumiere.



Pherecyde eſt celui qui montra le premier
Qu'il falloit que du Monde un Dieu fût l'Ouvrier.



Le Sage de Claſomene
Reconnoiſſoit auſſi la Raiſon ſouveraine;
Et par-là chez les Grecs, d'un commun ſentiment,
Il fut nommé l'*Entendement*.
Du Monde il donnoit la naiſſance,
La forme, le gouvernement
A la ſuprême Intelligence,
Au pouvoir de l'Eſprit divin;
Et non à l'aveugle Puiſſance,
Ou du Haſard, ou du Deſtin.



Dans les Diſcours divins que prononçoit Socrate,
De l'Arbitre éternel la connoiſſance éclate.



Platon qui ſurpaſſa tout le Savoir humain,
Range tout ſous les Loix d'un Eſprit ſouverain.

Sa

Sa Science découvre un Monde intelligible
Modelle du Monde visible.



Mais sans nous rappeller ces Sages si vantez,
Notre Siecle est fameux par des Hommes célebres
Glorieux Scrutateurs des belles Veritez,
Ou qui des vieux Ecrits dévoilant les Tenebres,
En ont renouvellé les savantes Clartez.
Des Arts aprofondis l'exacte connoissance,
Des Effets naturels l'heureuse experience
Dissipent des Erreurs qui nous ont prévenus;
Et malgré les grands noms & de Rome & d'Athenes,
Qui porterent si haut les Sciences humaines,
On apprend des secrets qu'elles n'ont point connus.



Vers les Sommets sacrez la céleste Uranie
Par un Regard propice éleve mon Genie.
Je vais, s'il m'est possible, aux plus doctes Leçons
De ma Lyre accorder les Sons,
Chercher un nouveau prix qui les Ages défie,
Goûter du Vrai les sensibles douceurs
Entre les bras de la Philosophie,
Parmi les Concerts des neuf Sœurs.



Je ne conçois rien de vulgaire,
Je le ſai, ce Projet que je trouve ſi beau,
Nouveau chez les François, peut ſembler témeraire.
Je crains; & toutefois je me flatte, j'eſpere
Qu'il paroîtra louable autant qu'il eſt nouveau.



Empedocle, jadis l'honneur de la Sicile,
Et Lucrece chez les Romains,
A la Philoſophie ont conſacré ce Stile,
Et leurs ſavans Concerts ont charmé les Humains.
Du même Enthouſiaſme eurent l'Ame ſaiſie
Ces Grecs dont les Vertus relevoient le Savoir,
Pour attacher les Cœurs, pour les mieux émouvoir,
Des charmes de la Poëſie
Leur profonde Sageſſe employa le pouvoir.



Oui, dans ce grand deſſein mon ame ſe raſſure;
Et quoique je ne puiſſe égaler ces Concerts,
Je vais puiſer au moins le ſujet de mes Vers
Dans une ſource & plus belle & plus pure.
Je marche à la faveur d'une heureuſe Clarté.
Les Myſteres de la Nature
Vont ſortir devant moi de leur obſcurité.
Un homme parmi nous s'offre pour me conduire;
Dès que par ſa Méthode on commence à s'inſtruire,
Un chemin plus connu mene à la Verité.

De

De tant de Préjugez qui venoient nous séduire
L'obstacle paroît écarté.
Tout ce que la Raison dicta dans tous les âges
Aux Philosophes les plus sages,
Dans son Systême heureux nous semble réuni;
Tout s'y tient, tout se suit, tout s'arrange, s'explique;
L'Auteur de l'Univers par lui se communique;
On va du moindre Atome à cet Etre infini.



Esprit dont la profonde & divine Science
Parut pour achever la Gloire de la France,
Pour témoigner qu'en tout elle emporte le prix,
Et peut également avoir ces avantages
De Mere des Guerriers & des plus grands Courages,
De Mere des Savans & des plus grands Esprits.



Une voix qui m'anime, un rayon qui m'éclaire,
M'inspirent des transports pressans.
J'entreprens d'expliquer par de nouveaux Accens,
Les Principes cachez du Monde élementaire,
Ce que sont les Esprits, ou les Etres pensans,
Et comment les objets peuvent toucher nos Sens.
Par quelles actions si subtiles, si fortes,
En tant de differentes sortes,

Notre Ame se sent émouvoir.
Je croi déveloper la secrete tissure
Des Ouvrages de la Nature,
Et montrer à l'Esprit ce que l'œil ne peut voir.



DE



DE L'ORIGINE DU MONDE.

DE'S le premier moment que notre œil examine
Tous ces Objets dont nous voulons juger,
Nous avons en fecret à nous interroger,
Quel eft cet Univers, quelle en eft l'Origine;
Et par qui dans cet ordre il a pû fe ranger?
Sans recourir d'abord aux Oracles fuprêmes
Pour découvrir la Verité,
De l'humaine Raifon employons la Clarté.
Elle vient propofer le plus grand des Problêmes;
Comment eft né le Monde? a-t-il toujours été?



Des deux côtez l'Efprit balance;
Quand il faut difputer avec l'Antiquité,
Ou fi ce Monde a pris naiffance;
Ou s'il étoit de toute Eternité?
Cet Examen fi long-tems agité
A paru des Humains paffer la connoiffance.



Notre Esprit trop borné travaillera sans fruit
A prouver que de rien un Etre soit produit;
Soudain à ce penser la Raison se rebelle.
Mais cet Esprit superbe, employant tous ses soins,
Réussira sans doute encore moins
A concevoir des corps l'Origine immortelle.

Ces deux partis nous sont offerts.
Il faut, ou qu'une Cause active, intelligente,
Par sa force toute-puissante,
Ait tiré du néant & formé l'Univers;
Ou qu'un Cahos obscur, une Masse pesante,
Dans sa confusion de tout temps existante,
Ait reçu du Hasard ses ornemens divers.
Mais enfin ce Cahos & cette Masse obscure,
Source & commencement de toute la Nature,
De son Etat confus qui l'a donc fait sortir?
Quoi donc s'est-il produit, s'est-il créé lui-même?
D'un pouvoir éternel l'irons-nous revêtir?
Jamais notre Raison peut-elle y consentir?

De particules de Matiere,
Sans un Principe actif le Monde est-il formé?
Comment, sans employer une Cause premiere,
Le Mouvement au Corps sera-t-il imprimé?

E



Etrange aveuglement qui fait dire à Spinoze
Que la Matiere & Dieu ſont une même choſe!
Ce grand Corps agité, mais tout materiel,
Animé par lui-même eſt l'Etre univerſel;
Son ordre eſt tout enſemble & l'Effet & la Cauſe;
Il eſt toujours mobile & Moteur éternel.
La Matiere, l'Intelligence
Sont confondus dans cette maſſe immenſe.
Là le Corps eſt Eſprit, l'Eſprit eſt corporel!



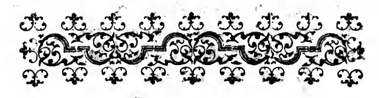
Pourroit-on ſoutenir cette Erreur inſenſée?
Il faut du mouvement diſtinguer le Moteur.
L'ordre, l'arrangement ſuppoſent leur Auteur,
Aucune œuvre jamais ne ſera commencée
Sans l'Ouvrier qui l'aura devancée.
Et quand elle paroît, n'eſt-il pas évident
Qu'elle ſuivoit un ordre antecedent?
Dans l'Eſprit ſouverain cet Ouvrage conſiſte;
De ſes materiaux il faut le ſéparer.
Le Spectacle paroît, allons au Machiniſte
Qu'on y doit reconnoître, & qu'on doit admirer.



Tant de difficultez, dont ne peut ſe défendre
Notre Eſprit foible & limité,
Viennent de ne pouvoir comprendre
Les Attributs de la Divinité.
Mais quand on avoueroit que l'éternel Principe,
Sans le bien concevoir, d'abord eſt ſuppoſé,
Toute l'incertitude à la fin ſe diſſipe;
Des Etres juſqu'à lui le progrès eſt aiſé.

Un Corps doit en mouvoir un autre qu'il rencontre,
Et toujours l'un par l'autre eſt mû pareillement.
Retrogradez toujours; la Raiſon vous démontre,
Que nul Corps n'a de ſoi ce premier mouvement.
Donc ſi le Mouvement peut devenir poſſible,
C'eſt de l'Eſprit moteur une preuve infaillible.
Vers lui par ces degrez l'on ſe peut élever;
Les Sens & la Raiſon nous le feront trouver.





DE L'ESPRIT ET DU CORPS.

LORSQUE par des Loix si constantes
L'Univers nous fait voir tant de faces changeantes,
Le souverain Auteur en cache les Ressorts.
Ce Reglement, cet Ordre, ces Rapports
Sont un Poëme énigmatique,
Où notre Etude avec peine s'applique,
Qui sans de grands Travaux ne peut être compris,
Et des Sages sans cesse exerce les Esprits.

***

D'abord, comme un amas d'inconnus Caracteres,
On doit regarder l'Univers;
Tous ces Objets pour nous sont des Chiffres couverts
Dont il faut pénetrer & percer les Mysteres.
Suspendons tous nos Jugemens,
Cherchons dans nos Raisonnemens
Le fonds d'une pleine évidence.
Qu'un Systême soit simple & rempli de clarté,
Que rien ne s'y démente, & qu'il soit cimenté

Par

Par la Raiſon jointe à l'Experience,
La Conjecture alors ſe change en Aſſurance;
Et l'Eſprit qui l'embraſſe, a lieu d'être flatté
D'avoir trouvé la Verité.

Avant que de pouvoir définir aucun Etre,
C'eſt le nôtre, c'eſt Nous que nous devons connoître;
Afin de démêler cet Accord merveilleux
De ce qu'ils font en Nous, de ce qu'ils ſont en Eux.
Il faut donc commencer de nouvelles revûes;
Examiner de près dans la meure ſaiſon
Les choſes, que notre Raiſon
Croyoit dans la Jeuneſſe avoir le mieux connues.
Pour y mieux parvenir forçons-nous à douter
De tout ce que nos Sens ont pû nous rapporter.

Hommes faits, ſuppoſons que nous venons de naître.
Un Monde tout nouveau devant nous va paroître.
Sans ſavoir ſi je ſonge, ou ſi c'eſt un réveil,
Je vois, ou je crois voir, une Terre, un Soleil,
Des Monts couverts de bois, des Collines fleuries,
Des Fleuves argentez, de riantes Prairies.
J'entends mêler au bruit des Eaux
La charmante voix des Oiſeaux!

Sont-

Sont-ce de douces Reveries?
J'ignore tout, & rien ne m'eſt connû!
Attentif, étonné, je regarde, j'écoute,
Qui ſuis-je? Où ſuis-je? Et d'où ſuis-je venu?
Qu'arrive-t-il en moi? Je balance, je doute.
D'une choſe pourtant je ne ſaurois douter;
Je crois voir, je crois écouter.

Poſez qu'un Jupiter ait par le Dieu des ſonges
Produit, pour me tromper, mille & mille menſonges:
Aſſûrément je ne ſuis point trompé
Quand de ces vains objets je crois être occupé.
Oui, oui, Pyrrhoniens, indociles Sceptiques,
Indifferens Academiques,
On peut trouver le Vrai, l'Eſprit en eſt frappé;
Que des Fictions chimeriques,
Des Illuſions fantaſtiques
Viennent à mon Eſprit ſe montrer ſous des traits
Qui n'ont jamais été, qui ne ſeront jamais;
Il eſt certain qu'en moi j'en ai l'appercevance.
J'irai juſqu'à douter qu'il ſoit rien au dehors,
A douter ſi j'ai même un Corps.
Mais douter, c'eſt penſer; je doute; donc je penſe.
Je cherche ſi j'exiſte; ainſi je m'en inſtruis,
Pour penſer il faut être; or je penſe, je ſuis.

Pre-

Premiere Verité que connoiſſent les hommes;
Nous penſons, & par là nous ſavons que nous ſommes.
Aſſuré par mon doute il faudra confeſſer
Que je ſuis un Sujet capable de penſer.

Ce Principe ſecret qui m'inſtruit de mon Etre,
Et ſeparé de tout d'abord ſe fait connoître,
Ou cet Etre penſant qui ſur ſoi reflêchit,
Eſt ce que nous nommons notre Ame, notre Eſprit.

Juſques à ce moment de quelle erreur extrême
Nous avons été prévenus,
En croyant que les Corps ſont les premiers connus?
L'Objet connu d'abord par l'Ame eſt elle-même;
Elle eſt; elle le ſait, dès qu'elle s'apperçoit
Des Sentimens qu'elle reçoit.

Mais ne nous bornons pas à la ſeule Exiſtence.
Puiſque notre Ame eſt nous, que c'eſt nous qui penſons,
Par cette raiſon même auſſi nous connoiſſons
Que l'Ame, la Penſée eſt notre propre Eſſence.

Avant

Avant que le Corps même ait nos attentions,
L'Homme en l'interieur apperçoit sa Pensée.
Des sensibles Objets, ni de leurs Actions
Nulle Idée en nous n'est tracée
Que celle-ci n'ait devancée.
Si dérangeant ces Notions,
Sans nous bien observer, d'abord nous prononcions,
Que c'est un Vent subtil, une Flâme legere
Qui fait notre Pensée & l'Action des Sens,
Cette Décision seroit trop téméraire.
Voici le premier pas que la Raison peut faire.
Nos Ames, nos Esprits sont des *Etres pensans.*

A découvrir son Etre ainsi l'Ame commence.
Mais ensuite attentive aux Objets du dehors,
Trouvant qu'elle est toujours émûe à leur présence,
Et que cette Action cesse par leur absence,
Par-là nous avons connoissance
De ces Objets divers que nous nommons des Corps.
Lorsque notre Pensée, ou notre Ame est émûe
Par une Impression que l'Organe a reçûe,
En observant l'Effet sur les Sens imprimé,
Elle juge qu'il est formé
Par des Sujets étrangers & sensibles,
Les conçoit étendus, mobiles, divisibles;
Differens de l'Esprit, ils sont materiels,

Ils

Ils frapent notre Corps par des traits corporels.
Sous ces trois noms leur Nature eſt connue,
C'eſt *Matiere*, *Corps*, *Etendue*.

❧

En ce qu'il donne aux Sens, notre Eſprit eſt trompé.
Connoîtroit-il ces Corps dont il eſt ſi frapé,
Si ce n'étoit par les Penſées,
A leur occaſion ſans relâche exercées?
Notre Corps même ainſi par l'Ame eſt apperçû.
Elle voit dans ces traits un merveilleux Ouvrage,
Des divers Elemens le mobile Aſſemblage,
Un délicat Organe inceſſamment émû,
Qui des Sens lui donne l'Uſage.
Elle voit que c'eſt lui qui par mille rapports
Nous lie & nous attache à toute la Nature;
Il ſert au Sentiment par ſa rare Structure;
Et nous en éprouvons les internes Reſſorts;
Nous l'aimons, nous voulons qu'il ſubſiſte, qu'il dure;
Et nous l'avons nommé proprement notre Corps.
Ce ſont des mains, des bras, des yeux qui m'appartiennent.
Je m'apperçois toujours que je ſuis agité
Des changemens qui lui ſurviennent,
Et j'éprouve ſouvent qu'il ſuit ma Volonté.
Tantôt il obéit, tantôt l'Ame eſt ſujette,
Et par leur Liaiſon ſecrette,

A

A tous les Mouvemens que l'un peut recevoir,
L'autre aussi se sent émouvoir.

❧

De cet accord en Nous vient la pente grossiere;
Par où sont confondus l'Esprit & la Matiere.
Comme nous ne saurions jamais nous souvenir,
Que d'agir sans le Corps l'Ame ait été capable,
Nous croyons ne pouvoir jamais les desunir;
L'Erreur est presque inévitable,
De les croire tous deux de Nature semblable.
Loin de se distinguer de l'Etre corporel,
L'Esprit s'avilissant se fait materiel.
Basses préventions dans le Berceau reçûes!
Avec un foible Corps dès l'Enfance engagez,
A suivre ses besoins à toute heure obligez,
Notre Ame & la Matiere ont été confondues;
Et nous avons à tort donné le Sentiment
Au Corps qui n'en étoit que le seul Instrument.

❧

Tous ces traits distinguez qui font la difference
Que dans les Corps on croit trouver,
Tout ce qu'en Eux nous pensons observer,
N'existe proprement que dans l'Ame qui pense.
Autant que dans les Corps peuvent être comptez
D'Attributs & de qualitez,
Autant dans notre Esprit nous devons reconnoître

De

De divers Attributs & de manieres d'Etre.
Et toutes ces Modalitez,
Ces differens Etats que les Objets font naître,
Des Organes touchez simples ébranlemens
Deviennent dans l'Esprit nos propres Sentimens.

En tout ce qu'il éprouve, & Chaleur, & Froidure,
Saveur, Odeur, & Son, & Couleur, & Piquure,
Il ne connoit d'abord que ses Perceptions;
Un Principe secret fait nos Sensations.
Que si l'on peut prétendre à savoir davantage,
Et chercher dans les Corps par quelles Actions
Nous viennent ces impressions;
Ces connoissances sont l'Ouvrage
De nos Raisonnemens, de nos Reflexions.

Dans les Proprietez à notre Esprit données,
Ne mêlons donc jamais rien de materiel;
Et que dans l'Etre corporel
Ses qualitez à part soient discernées.
Car enfin qui pourra jamais se proposer
De mesurer une Ame, ou de la diviser?
Et veut-on que d'un Corps arrangeant les parcelles,
Quelque agitation qu'on se figure en Elles,
Une Ame connoissante ait pû s'en composer?
Comment en tous les Sens ces parcelles placées.

De-

Deviendront-elles des Penſées ?
L'Eſprit lui-même ainſi voudroit-il s'abuſer ?

❦

En qualité d'Eſprit, j'entens, affirme, nie,
Je puis aimer, haïr, douter, déliberer,
Me repentir, craindre, eſperer,
Point de matiere ici, l'idée en eſt bannie.
L'Eſprit n'eſt point aigu, ni chaud, ni coloré,
En rond, en cube il n'eſt point figuré ;
Mais une autre Nature à la ſienne eſt unie.
C'eſt un Corps qui ſe peut diviſer & mouvoir,
Et dont les traits changeans peuvent s'appercevoir.
Que ce Corps, devenu plus leger, ou plus rare,
En ſubtiles Vapeurs s'aſſemble, ou ſe ſepare,
Pour un Etre penſant peut-on le recevoir ?
Sentiment, ni Raiſon peut-il s'y concevoir ?
Non, ſur tout ce qu'il eſt privé de connoiſſance,
Jamais avec l'Eſprit il ne ſauroit avoir
Conformité, ni reſſemblance,
Et dans tous leurs effets on voit leur difference.

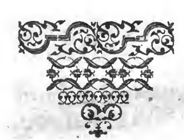
❦

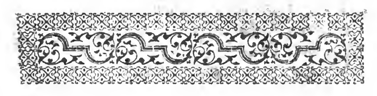
C'eſt ce que nous devons ſans ceſſe examiner.
Etre Matiere, ou Corps, c'eſt avoir des Parties
Qu'on puiſſe deſunir, arranger, ou borner.
Etre Eſprit, c'eſt ſentir, choiſir, & diſcerner,

C'eſt

C'eſt reflêchir ſur les choſes ſenties,
Se connoître ſoi-même, entendre, & raiſonner.

Le Corps, mû, composé, par-là doit ſe diſſoudre,
Changer & s'exhaler, & ſe réduire en poudre.
L'Eſprit eſt ſimple & ſans diviſion;
De partage il eſt incapable;
Donc en lui-même il eſt inalterable,
Exemt de changement & de corruption.





DE DIEU.

Je te sens en moi-même, ô Puissance infinie !
Par tout présente, agissante en tous lieux;
Toi, qui de la Terre & des Cieux
Animes les Beautez, & regles l'Harmonie.
Toi, par qui les flambeaux de la Nuit & du Jour
Dans le Cercle des Temps ont commencé leur tour.
Esprit, qui dans le nôtre exprimes ton Image,
Auteur de la Nature, instruits-nous de ses Loix;
Dévoile-nous ce grand Ouvrage,
Qu'a fait naître ta seule voix.

Si, dans ce beau Projet qui me presse & m'enflâme,
L'Etude & la Retraite ont fait mes vrais plaisirs;
Si, loin des vulgaires desirs,
Les soins de te connoître ont occupé mon Ame,
Sois favorable aux Efforts innocens,
Par qui ma Raison & mes Sens
Ont tâché de trouver des Lumieres fidelles;
Ouvre-moi des Routes nouvelles,

Et propice à mes vœux, fais que je puisse aller
Des Connoissances naturelles
A ces Veritez éternelles
Qu'il t'a plû de nous réveler.

❦

Voici le grand Objet de la Philosophie.
Il faut, si nous voulons atteindre à sa hauteur,
En observant l'Ouvrage, y rechercher l'Auteur.
Par tout Dieu se découvre, & tout le certifie;
Soit qu'on veuille observer les Corps ou les Esprits,
Un Esprit Créateur sera toujours compris.

❦

Sans l'Etre Souverain pouvons-nous nous connoître?
Moi, qui sai que je suis, suis-je Auteur de mon Etre?
Vient-il de la Matiere, a-t-elle le pouvoir
De me produire & de me faire naître?
Elle-même jamais ne sauroit se mouvoir.
Je me trouve un Esprit; il connoît, il raisonne.
C'est mon Etre. Qui me le donne?
Peut-il être formé par un aveugle Agent?
Ne procede-t-il pas d'un Etre intelligent?
Par quelle Erreur vaine & grossiere
Veut-on tirer l'Esprit du sein de la Matiere;
Et qui pouvoit former un Etre connoissant,
Qu'un Esprit Souverain, tout sage, tout puissant?

❦

Il

Il eſt. S'il donne l'Etre, il a l'Etre en partage,
Etre éternel dont le Nôtre eſt l'Ouvrage,
Celui par qui je ſuis, qui me fait exiſter,
A plus forte raiſon doit exiſter Lui-même.
Il eſt Eſprit, il eſt l'Eſprit ſuprême.
Je penſe. C'eſt par Lui. Je n'en ſaurois douter.
Lui-même à notre Eſprit s'offre avec évidence.
Quelque choſe exiſtoit de toute éternité.
Car s'il étoit un temps que rien n'eût exiſté,
Veut-on de ce Néant qu'aucun Etre commence?
Jamais de rien, jamais rien ne ſera conçû.
Quelqu'un poſſede l'Etre, & ne l'a point reçû;
Et de lui tout a pris naiſſance.
C'eſt Dieu ſeul. Seroit-il ſi ſa divine Eſſence
N'avoit l'éternelle Exiſtence?
Il faudroit de ſon Etre avoir un autre Auteur,
Qui deviendroit le Créateur.
A l'infini ce Dieu ſera cherché de même,
Juſqu'à ce qu'on le trouve exiſtant par Lui-même.
Donc il eſt incréé, donc immateriel.
Il tient l'enchaînement des Cauſes;
Lui qui n'eſt point produit, a produit toutes choſes;
Principe ſans principe, immuable, éternel.



Je ſai qu'il s'eſt trouvé d'aveugles témeraires,
Qui ſouvent ont voulu traiter d'imaginaires

De cet Etre infini les Attributs facrez.
„ Les Mortels, difojent-ils, de frayeur pénetrez,
„ Expofez aux douleurs, foibles & miferables
„ Ont mis fur les Autels, ou des Dieux redoutables,
„ Ou des Deïtez fecourables,
„ Spectres par l'Erreur adorez
„ Comme vangeurs, ou comme favorables.

❦

„ Pauvres Mortels, en trouble jouïffans
„ D'une vie & fi courte & fi mal affurée,
„ Ils ont vû d'Atropos les Ciseaux menaçans;
„ Ils ont imaginé fur la Voute étherée
„ Des Dieux immortels, tout-puiffans,
„ Poffedans un bonheur d'éternelle durée,
„ Et leur ont prodigué leurs Vœux & leur Encens!

❦

„ Dans les peines, dans les miferes,
„ En plaignant les malheurs de leur condition,
„ Ils ont fû par la fiction
„ Se former à plaifir des Images contraires;
„ Au gré de leurs fouhaits & de leur paffion,
„ Etendre, amplifier, affembler des Chimeres,
„ Et fe forger un Etre en qui fuffent unis
„ Un pouvoir fans limite, & des biens infinis.

❦

Non,

Non, non, ce ne ſont point des Images fondées
Sur l'Illuſion des Mortels.
Les Principes en ſont réels.
On ne peut du néant tirer nulles Idées.
De l'Etre Souverain nous découvrons les traits
Dans leur Original éternellement vrais.
C'eſt Dieu qui de Lui-même a pû ſeul nous inſtruire.
D'où viendroit ſon Idée, & qui peut la produire,
S'il n'avoit découvert à notre Eſprit borné
Le Parfait, l'Infini, l'Immenſe?
Ce que l'Homme jamais n'auroit imaginé?
Loin que du plus parfait la ſublime Excellence,
En ſe montrant à nous ſous des traits empruntez,
Compoſez, embellis, aſſemblez, augmentez,
Par-là du moins parfait ait quelque dépendance,
Décidons au contraire, avec pleine aſſûrance,
Que la parfaite Idée a les réalitez,
Dont la défectueuſe a les traits limitez.
Parceque l'Homme eſt foible, eſt miſerable,
Il ne fait point un Dieu tout-puiſſant, immuable;
Ces traits interieurs à l'Ame préſentez
Sont d'exiſtantes Véritez.
Si mon Eſprit connoît ſes Erreurs, ſa foibleſſe,
Ce n'eſt qu'en contemplant l'éternelle Sageſſe
Dont la réelle Idée étoit infuſe en moi;
C'eſt dans ce modelle où je voi
Ma nature bornée, imparfaite & groſſiere.

 On

On connoît les défauts par la perfection,
Toujours d'un bien réel suit la privation,
Les Tenebres ne font qu'où manque la Lumiere.
Reconnoît-on l'Erreur, voit-on la Fausseté
Si l'on ne les compare avec la Verité?
L'aveuglement n'est point qu'en suppofant la Vûe;
La borne du fini par l'infini connue,
Montre qu'il en doit proceder.
Il faut une premiere & fouveraine Idée;
Comme la Regle unique on doit la regarder;
Tout la fuit, & de rien elle n'est précedée;
Tout est connu par elle, & tout montre en effet
Les traits diminuez de cet Etre parfait.

Toujours la Verité fous des Voiles cachée,
Et par nos foibles yeux vainement recherchée,
Subfifte dans fa force & dans fa pureté.
Quelque part qu'elle foit elle est vive & réelle,
Toute notre Raifon n'en est qu'une étincelle;
Elle fera toujours, elle a toujours été.
Quand nos foibles Efprits font dans l'obfcurité
Cherchons fa Lumiere immortelle;
Et fongeons, en ouvrant les yeux à fa Clarté,
Que Dieu lui-même au fein de fon Eternité
Est l'éternelle Verité.

Tout

Tout procede, tout vient de ce divin Principe.
Notre Essence est l'Esprit, Esprit qui participe
Aux privileges immortels.
Aussi ce n'est pas lui que je puis mettre en doute;
Ni les Dons intellectuels;
Plûtôt l'Erreur que je redoute
Touche les Sujets corporels.
Je pense, il ne se peut que mon Ame s'ignore.
Mais sachant que je suis, je puis douter encore
Si les Etres divers sont tels que je les sens;
Si le brillant éclat dont le jour se colore,
Si tant d'Objets sans cesse renaissans,
Avec réalité viennent fraper mes sens.

L'Ame par eux pourroit être deçûe.
Et nos Songes souvent ont dû nous avertir,
Que rien ne présentoit à l'Esprit, à la Vûe
Tant d'Objets qu'au dehors nous avons crû sentir.
Oui, sur tous ces Sujets je suis encore en peine.
Cet Esprit seul Auteur de tout ce que je voi,
Par sa puissance souveraine
Ne peut-il pas se plaire à se jouer de moi?
Dans l'erreur du Sommeil peut-être qu'il me plonge;
Et de toute ma vie il ne me fait qu'un songe.
Non, puisque c'est un Dieu; que tout est sous sa Loi;
Qu'il est l'Etre parfait, ma frayeur est bannie;

Nul défaut ne se mêle à la perfection,
Sa Bonté, sa Sagesse, & sa Gloire infinie
Ne peuvent s'accorder avec l'Illusion.



Meditons à loisir sur son divin Ouvrage.
Gardons-nous seulement de nous laisser fraper
Aux premieres lueurs de quelque fausse Image;
Il ne nous trompe point, ni ne laisse tromper
Ceux en qui la Raison des Sens regle l'Usage;
Nos Craintes, nos Erreurs peuvent se dissiper.



Ces Esprits nonchalans qui suivent Epicure,
,, Qu'on veuille, disent-ils, nommer *Destin*, *Nature*,
,, *Hasard*, *Esprit*, ou *Dieu*, ce qui meut l'Univers,
,, N'est-ce pas nous donner, sous tous ces Noms divers,
,, Une Cause premiere également obscure ?
,, Ce Dieu, dont vous vantez les Titres éternels,
,, En est-il mieux connu par les foibles Mortels?
Non, Epicuriens, votre impie arrogance
D'un Sophisme trompeur a saisi l'apparence.
C'est la Grandeur de Dieu, c'est son Infinité
Que ne peut embrasser notre Esprit limité;
Mais rien n'est mieux connu que l'est son Existence;
Rien mieux senti que sa Puissance.
O vous, qui persistez dans votre aveuglement,

Qui

Qui du Monde au Hasard laissez le réglement,
Quand vous niez un Dieu, votre Raison rebelle
Reconnoît cependant une Essence éternelle?
D'éternels Elemens vous formez tout sans choix,
Sans dire qui commence à leur donner des Loix.
Vous disputez à Dieu la Sagesse immortelle,
Lorsque dans la Matiere, avec indignité,
Vous mettez une aveugle & fausse Eternité!

❦

Quand l'Esprit Créateur à vos yeux se présente,
Vous érigez en Dieu la Matiere impuissante.
On vous a demontré qu'elle est sans action,
Qu'un autre Agent qu'un Corps donne l'impression,
Que tout vient d'un Esprit, seul Etre necessaire,
Qui seul meut tous les Corps, qui les Esprits éclaire.
On sait qu'il est; c'est tout savoir.
Demandons-nous comment s'exerce son pouvoir?
Pour Lui c'est agir que vouloir.
Par quel ordre veut-on que l'Univers commence?
Quel Auteur peut-on lui donner
Qu'un Dieu qui contient tout dans sa grandeur immense
Que rien n'a précedé, que rien ne peut borner?
Si l'on ne reconnoît ce Principe suprême,
Il faudra qu'un Néant du néant ait puisé
Ces Elemens dont tout est composé.
L'Infini pouvoit seul trouver tout en Lui-même.

Iroit-on hors de Lui rechercher vainement
D'où la Matiere a ſon commencement?
Il veut; & dans l'inſtant même
Il en voit l'accompliſſement.
Rien ne peut s'établir que ſur ce fondement.

❦

Qu'il ait la Gloire toute entiere.
Quand ſes divins Decrets marquerent le moment
De mettre dans un Monde & l'Ordre & la Lumiere,
Alors il a créé cette même Matiere
Dont il a fait l'arrangement.
Il eſt tout, il peut tout; en Lui ſont réunies,
Dans un Etat exempt de changement,
Les Perfections infinies
Dont un parfait Bonheur fait le couronnement.

❦

C'eſt-là notre Principe. Eſprit-Dieu, premier Etre
Qui n'a point commencé, qui doit toujours durer,
Qui par tout agiſſant, ſe fait toujours connoître,
Et que l'on ne peut ignorer.

❦

De ſes faux préjugez la Raiſon ramenée
Ne s'occupera plus à rechercher ſans fruit
Comme on peut expliquer l'aveugle Deſtinée.

Qu'eſt-

Qu'eſt-ce que le Deſtin qu'un nom qui nous ſéduit ?
Il eſt vrai qu'une Cauſe à l'autre eſt enchaînée,
Toujours l'une préſide à celle qui la ſuit ;
Mais remontant toujours, cette chaîne bornée
Juſqu'au premier Moteur à la fin nous conduit,
Par qui l'Univers fut produit.
L'Opinion Stoïque eſt ainſi condamnée.



Et d'Epicure auſſi le Principe eſt détruit.
La Nature au haſard feroit-elle entraînée ?
Le précedent diſcours clairement nous inſtruit
Qu'une Cauſe toujours par l'autre eſt gouvernée,
Par une anterieure elle eſt déterminée,
Juſqu'à ce que l'Eſprit ſe trouve enfin réduit
A la premiere Loi de nulle autre émanée,
Par qui cet Univers fut créé, fut conſtruit.
Ce qu'on nomme Haſard n'eſt rien, ne peut rien être
Qu'un nom pour déſigner ce qu'on ne peut connoître.
Et d'Effets en Effets, ſans jamais s'arrêter,
A la premiere Cauſe il faudra remonter.

Contre ce Sentiment les Songes d'Epicure
Imaginoient un Vuide habité par les Dieux
Où leur Repos délicieux
Même craignoit d'ouïr le mouvement des Cieux,

Et méprisoit le soin de regir la Nature.
Ils mettoient le bonheur de l'Immortalité
Dans la profonde Oisiveté,
Et laissoient l'Univers aller à l'avanture.
Erreur injurieuse à la Divinité!

❦

Voudroit-on renfermer l'éternelle Pensée
Dans l'Indifference & l'Oubli?
Peut-elle être jamais, inactive ou lassée?
Dieu veut; & dans l'instant tout se trouve accompli.
Ni rien ne coûte à sa Puissance,
Ni rien ne voile à son Intelligence
L'Ordre constant par Lui seul établi;
Dans son Immensité féconde
Que rien ne peut remplir, que rien ne peut borner,
S'il n'a point eu de peine à construire le Monde.
En a-t-il à le gouverner?

❦

Mais laissant ces Esprits dont l'orgueil inflexible
Dans cette indigne erreur veut s'obstiner toujours;
D'autres preuves encore appuiront ce Discours,
Et montreront cet Etre aux Sens inaccessible.
Contentons-nous d'abord d'expliquer simplement
La Matiere & le Mouvement.

❦

Quand

Quand des Objets qui nous agitent
Nous nous ſentons environner,
Quelles Proprietez pouvons-nous leur donner
Pour produire l'effet qu'en nos Sens ils excitent?
Qu'eſt-ce que nous pouvons d'abord imaginer
Dans la Matiere, ou l'Etendue
Que d'être figurée ou mûe?
Ainſi nous en ſerons aiſément aſſurez,
Les Corps environnans ſont mûs, ſont figurez.



Peut-on former ni des Regles plus ſûres,
Ni de plus claires Notions?
Si le ſeul Mouvement fait les Diviſions,
Et les Diviſions produiſent les Figures,
Tout naît, tout s'entretient par leurs Concours divers;
Matiere, Mouvement compoſent l'Univers.



REFLEXIONS GENERALES sur la Matiere & sur le Mouvement.

Ces Veritez jamais ne furent ignorées;
Les Poëtes jadis les avoient célebrées.
Maîtres ingenieux, en leurs riches Tableaux,
A la Philosophie ils prêtoient leurs Pinceaux.
Ces genereux Esprits, la gloire de la Grece,
Qui puisoient leur Science aux rives du Permesse,
Et par qui les neuf Sœurs ont reçû des Autels,
Des vulgaires Esprits menageant la foiblesse,
De belles Fictions ont orné la Sagesse
Pour faire mieux aimer ses Appas immortels.



La Matiére, ont-ils dit, est seule toutes choses;
Principe géneral, & Corps de tous les Corps;
Elle peut éprouver par differens efforts
Mille & mille Metamorphoses,
Mais quelques changemens qu'on lui fasse sentir
Rien ne sauroit l'anéantir.
Qu'on la presse, qu'on la divise,

Qu'en

Qu'en mille enfantemens à toute heure on l'épuise,
Sans rien perdre de ce qu'elle est,
Parmi son inconstance extrême
Elle se conserve la même;
D'un Etre qui perit l'autre soudain renaît.
C'est Saturne, ce Dieu qui ses Enfans devore
Aussi-tôt que le Jour vient de les éclairer,
Et qui toujours fecond les reproduit encore
Afin de les devorer;
Ne cessant point d'engendrer, de détruire,
D'exterminer, & de produire.

La Matiere se cache aux yeux les plus perçans,
Toujours un voile envelope sa Masse,
Et sa seule Surface
Peut se découvrir à nos Sens.
Ses forces sont toujours permanentes & vives;
Mais ses Figures fugitives
Changent & perissent toujours.
Et quand sous ces Voiles muables
De tous l'un après l'autre elle se couvriroit,
Qu'à force de changer, même elle épuiseroit
Tous les Etats imaginables,
Au premier elle reviendroit,
Pour commencer encor des Changemens semblables.

On

On la désigne aussi sous le nom du Protée
Que les Poëtes ont chanté,
Qui ne gardant jamais de Figure arrêtée
Echappoit aux liens qui l'avoient garotté.
Armé d'une Forme changeante,
Tantôt comme un grand Fleuve en onde il se répand;
Tantôt il a du Feu la chaleur devorante,
Tantôt il siffle en l'air comme un affreux Serpent;
Il est un lourd Métal, une debile Plante;
Jusqu'à ce qu'épuisant tous ses Déguisemens
Sous sa premiere forme aux yeux il se présente,
Prêt à recommencer de pareils Changemens.

❦

On avoit bien d'abord conçû cette *Matiere*,
Principe à tous les Corps commun également,
Lorsqu'en un Sens abstrait on l'appelle *Premiere*,
Propre à devenir tout, prête à tout Changement;
Mais qui n'est rien encor; comme l'informe Argile
Peut se paîtrir diversement
Au gré de l'Ouvrier à cent formes docile.
Donc ces divins Esprits concevant clairement
Qu'elle est, demeurant immobile,
Et Cause sans effet & Principe inutile,
Et qu'il faut que le Mouvement
Lui donne l'Action, la Vie & l'Ornement.
Ils chantoient que des Dieux & le Maître & le Pere,

L'A-

L'Amour par qui tout eſt produit,
Ce Dieu par tout brillant avoit eu pour ſa Mere
La tenebreuſe Nuit.
Ils aſſûroient que ſa Flâme feconde
De l'horreur du Cahos vint affranchir le Monde,
Et ſous d'heureuſes loix ranger les Elemens;
Que ſon Flambeau divin alluma la Lumiere,
Que ſa main produiſit les premiers Mouvemens
Qui débrouillerent la Matiere,
Et qu'il en entretient l'Ordre & les Reglemens.



Par cet Amour, Pere de la Nature,
Par ce premier des Dieux né de la Nuit obſcure,
Ils exprimoient excellemment
Ce Principe éternel Source du Mouvement,
Cette force unique & premiere
Qui forma tout de la Matiere,
Mais que l'on ne ſauroit montrer, ni définir.
Puiſqu'elle eſt avant toutes choſes,
Puiſqu'elle eſt la premiere, & la Cauſe des Cauſes,
A rencontrer ſa Source on ne peut parvenir.
Elle eſt toujours ſentie, & toujours inconnue;
Nul effort, nul travail n'y porte notre Vûe;
A ſes ſeuls Attributs nous devons nous tenir.
C'eſt par les ſeuls Effets que l'on peut la comprendre,
C'eſt par tant de Beautez que nous voyons répandre

Sur tous ces grands Objets à nos regards offerts
C'eſt Dieu de qui les traits en tout ſont découverts;
Par lui le Mouvement joignit les Corps ſolides,
En fit ſeparer les liquides,
Il affermit la Terre, il répandit les Mers,
Il découvrit le vaſte Champ des Airs,
Il étendit les Cieux & leurs Voutes lucides.
Enfin de tous les Corps, & peſans, & legers,
Des Chauds, des Froids, des Secs, & des Humides,
Ce grand Dieu regle les Concerts,
Et par le Mouvement entretient l'Univers.



DES



DES PROPRIETEZ DE LA MATIERE.

MAIS de cette Matiere en Etres si feconde,
Ce Corps de tous les Corps Principe general,
Si l'on en compose le Monde
On doit en expliquer l'Attribut principal.
Elle est Air, elle est Flâme, elle est Terre, elle est Onde;
Elle est separément tel Etre qu'il nous plaît;
Mais rien de tout cela ne montre ce qu'elle est.

Elle nous touche, elle nous environne,
Nos Corps même en sont composez;
Aux Sentimens qu'elle nous donne
Nous sommes sans cesse exposez.
Mais par ces qualitez dont elle est revêtue,
Notre Etude souvent deçûe
Dans l'Erreur nous laisse engager.
Donc si de la Matiere on prétend bien juger,
Si l'on veut en avoir la veritable Idée,
A ses Modes changeans il faut ne point songer,
Et qu'elle ne soit regardée

Par

Par nul Accident passager.
La Matiere à l'Esprit n'est proprement connue
Par ce qui dans les Corps se nomme qualité,
Froid, Chaud, Humide, Sec, Poids, ou Legereté,
Couleur, Odeur, Saveur, Molesse, ou Dureté;
Mais nous la connoissons toujours comme étendue.

Nous concevons un Corps sans Poids & sans Couleur,
Sans Dureté, sans Froideur, sans Chaleur,
Sans Mouvement, sans Saveur, sans Odeur,
Mais jamais sans Longueur, Largeur, & Profondeur.
La Nature n'en est conçûe.
Si, quelque Idée enfin qu'on en puisse excepter,
Tous les Corps dans cette revûe
Sous ses Dimensions viennent se présenter,
Pensons que l'*Etendue* est donc de la Matiere
L'Essence singuliere:
Ainsi le *Lieu* des Corps qu'on nomme *Interieur*,
C'est leur propre Substance, & c'est toute leur Masse;
Et pour le *Lieu* qu'on nomme *Exterieur*,
Des Corps environnans c'est la simple Surface.
De-là nous conclurrons que l'Univers est plein;
Sur ce même Principe il doit être certain,
Que quand l'Esprit se forme une immense Etendue,
Il conçoit la Matiere en tous lieux répandue.

D'In-

D'Infinité, d'Immensité
Ne parlons qu'avec retenue;
A la seule Divinité
La Gloire en est proprement dûe.
:s termes toutefois peuvent se rapporter
ux Sujets que l'Esprit ne sauroit limiter.
Dans ses Discours, dictez par la Sagesse,
escartes seulement admet l'Indéfini;
n indiscret orgueil par-là se voit banni.
ar enfin il faudra que notre Esprit confesse
ɔu'on ne peut se tracer un Monde limité;
:t l'étendant sans borne, alors notre foiblesse
S'abime dans l'Infinité.
'un & l'autre parti doit donc être évité.



Ainsi nous compterons pour de pures Chimeres
Les Espaces imaginaires.
Le Monde occupe tout; il n'est point au dehors
Ou d'Intervalle vuide, ou d'Espace sans Corps.
Un Rien existeroit; la Raison nous le nie.
Sans borner d'un Néant les Cercles étherez,
Sans les représenter par un Vuide entourez,
Disons que la Grandeur en est indéfinie.
Que si pour l'Univers on croit déterminer
Le Contour qu'on veut lui donner,
Nous renfermerons-nous dans ces Bornes prescrites?

Ou

Ou si comme Infini l'on veut l'imaginer,
Ne chercherons-nous pas à trouver ses Limites ?
Ce sont des Soins qu'il faut abandonner
De l'étendre sans borne, ou bien de le borner.

Lorsqu'on n'apperçoit rien, croire un Espace vuide,
C'est l'erreur de l'Enfant, de l'Ignorant stupide.
Que sans égard aux Corps, palpables, colorez,
Par leur seule Etendue ils soient considerez,
Et non par leur Nature ou subtile, ou grossiere.
L'Air avec sa Legereté,
Son invisible Agilité,
En l'Espace d'un pied n'a pas moins de Matiere
Qu'une Masse de plomb de même quantité.

De la Matiere ainsi l'Essence reconnue
Par ce Principe seul nous avons des clartez
Sur toutes ses Proprietez;
Elles suivent de l'Etendue.

Un Corps, comme étendu, ne peut par nuls efforts
Tenir le même lieu qu'occupe un autre Corps;
Si déja le premier a rempli cet espace
Il faut l'anéantir pour en prendre la place.

On

On aura beau le fouler, le preſſer,
Aucun autre avec lui ne pourra ſe placer,
Qu'il ſoit inviſible, impalpable;
Il a ſon étendue, il eſt impenetrable.
Ainſi comme étendus tous les Corps ſuppoſez;
Le Mouvement entre eux leur doit être impoſſible,
A moins qu'ils ne ſoient diviſez,
Qu'à ſe donner paſſage ils ne ſoient diſpoſez,
Et qu'ils ne ſoient d'un lieu dans l'autre tranſpoſez,
S'il eſt du Mouvement; c'eſt la preuve infaillible
Que la Matiere eſt diviſible.



Elle eſt même pour nous diviſible ſans fin.
Quelques efforts que fit l'Eſprit humain
Pour amener un morceau de Matiere
A ſa Diviſion derniere,
Il y travailleroit en vain.
Le dernier petit Corps aura ſon étendue;
A quelque point ſubtil qu'il ſe trouve réduit,
Il ſubſiſte en lui-même, & rien ne le détruit.

Qu'on prenne une parcelle inſenſible à la Vûe,
Toujours ſous ſa Figure elle ſera connue;
Cette Figure a ſes côtez,
Son deſſus, ſon deſſous, & ſes extrêmitez;

Par

Par les Dimenſions dont elle eſt compoſée
Elle peut être diviſée.

Qu'on la ſepare encore en mille portions,
La moindre particule aux mêmes loix ſoumiſe,
Comme à l'infini ſe diviſe.
De toutes ces Diviſions,
Nous tirerons encor des Conſequences ſûres
Qu'il doit naître autant de Figures;
Et bien qu'on ne pût démontrer
Comment ces ſubtiles parcelles
Dans le détail ſe diſtinguent entre Elles;
Chacune a ſa Figure, on ne peut l'ignorer.



Où ces Refléxions vont-elles nous conduire?
En quels Corps infinis ne peut-on pas réduire
Même un imperceptible Corps?
Il eſt un Animal, un Atome inſenſible,
A peine, avec tous nos efforts,
Le Verre qui groſſit peut le rendre viſible;
Plus petit qu'un Ciron & mille & mille fois,
Des autres Animaux il poſſede les droits.
Quel Art a donc formé ſa diſtincte figure?
Par quels reſſorts induſtrieux
Digere-t-il ſa nourriture,
Et quels Eſprits ſont mûs dans les nerfs de ſes yeux?

Cependant des mêmes parcelles
De la liqueur qui forme ces Esprits,
Sans cesse on formeroit des portions nouvelles!
Miracle naturel, vrai, sans être compris!

❧

Qu'un vaste Esprit veuille franchir le Monde,
Il s'égare par tout dans une Mer profonde,
Dont il ne peut trouver ni le fond, ni les bords;
Il ne sauroit jamais en borner l'Etendue.
Si l'on pense aux plus petits Corps,
Sur les moindres Objets si nous portons la vûe,
Nous ne saurions jamais les diviser assez,
L'Esprit se perd, nos efforts sont lassez.
Notre Raison surprise & confondue
Trouve que les Objets dans tous ces deux partis
Sont infiniment grands, infiniment petits.

❧

Tant d'Ouvrages tirez d'une immense matiere
Sont faits de petits Corps inconnus aux regards;
Et qui de même aussi confusément épars
Retournent se mêler à la Masse premiere.
Tous les Etres divers, l'un sur l'autre agissans,
Imperceptiblement s'attaquent, se ruinent,
Ne cessant d'enlever de leurs Corps qui se minent
Des Atomes subtils qui s'échapent aux Sens.
L'Air, tout leger qu'il est, aux Roches les plus dures

Fait de ſecretes ouvertures,
Le Jour riant; l'humide Nuit
Ont des traits inconnus par qui tout ſe détruit;
Sans employer les éclats de la Foudre,
Leurs inviſibles coups font juſqu'aux fondemens
Tomber les fermes Bâtimens.
Tout ſe choque, ſe nuit, tout cherche à ſe diſſoudre;
Le Temps, par un ſecret pouvoir,
Ronge l'Acier, & met le Marbre en poudre,
Sans que nos yeux puiſſent l'appercevoir.

C'eſt par le même effet auſſi que ſe réparent
Les ruines de l'Univers.
Les petits Corps ſubtils qui d'un Corps ſe ſéparent,
Confondus dans la Terre, ou volant dans les Airs,
Ne ſe perdent, ni ne s'égarent.
En retournant encor par de ſecrets conduits,
S'ouvrant de toutes parts, des pores, des paſſages,
Les Etres qui ſembloient détruits,
Font de leurs petits Corps differens Aſſemblages;
La Nature cachée entretient ſes Ouvrages,
De nouveaux Etres ſont produits.

D'inviſibles Vapeurs ſe forment ces Rivieres,
Dont les flots ſont roulez dans un lit ſpacieux.

Les Marbres sont produits au fond de leurs Carrieres,
De parcelles qu'en vain voudroient chercher nos yeux,
Et ces Métaux si chers aux Avares avides,
Cet Or & cet Argent si massifs, si solides,
Sont faits de petits Corps l'un à l'autre attachez;
Par qui nos Sens ne seroient point touchez.

❧

Quand la Matiere ainsi sans fin est divisible;
Le Vuide est inutile, aussi bien qu'impossible;
Sans lui le Mouvement se laisse concevoir;
Tout sera plein, tout pourra se mouvoir.
Dans Athene où regnoit une Raison profonde,
Ceux qui soutenoient que le Monde,
Comme nous l'assurons, est plein,
Faisoient voir qu'un Poisson, d'un mouvement soudain,
Sans laisser après lui de Vuide,
Fend de Thetis le Sein humide;
Et qu'enfin ses efforts ne sont point arrêtez;
Parceque les flots obéissent,
Et que les mêmes flots au même instant remplissent
Les Lieux que le Poisson en nageant a quittez.

❧

Mais, disoit Epicure, où veut-on que se mettent
Les flots que le Poisson divise, & vient presser?
Et parmi d'autres Corps comment peut-il passer,
Si des Vuides ne le permettent?

De-là ses Partisans disent qu'il faut penser
Que l'Action des Corps sans Vuide est impossible;
Puisque par les premiers qu'on auroit à pousser,
D'autres à l'infini devroient se déplacer;
A quoi l'on trouveroit un obstacle invincible.

Si l'on y prend mieux garde, on verra clairement
Qu'on imagine à tort ce long dérangement.
Les Corps sans admettre de Vuide
Se peuvent circulairement
Mouvoir dans un milieu liquide.

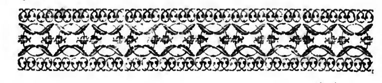
Comme il est vrai qu'un Corps ne sauroit avancer,
Sans qu'un autre en son lieu ne se vienne placer,
Il se doit faire en cercle une soudaine trace.
Le Corps premier pressé presse jusqu'au dernier,
Qui ne se meut qu'au temps où ce premier
Se dispose à quitter la place;
Ainsi tout presse ensemble, & quel que soit l'Espace
Décrit par ce prompt Mouvement,
Cette Action, sans que rien s'embarrasse,
Se commence en un point, finit en un moment.

Pour

Pour juger comme à l'œil du Ressort circulaire
Dont se fait cet enchaînement,
Empruntons de la Danse une Image legere.
Figurons nous à l'ombrage d'un Bois,
Des Bergeres en rond qu'anime une Bergere
Des aimables sons de sa Voix;
Si-tôt que la Chanson commence,
Toutes en même temps à l'ordre de la Danse
Obéissent si promptement,
Que notre œil attentif à suivre la Cadence,
Trouvant par tout un égal Mouvement,
N'en discerne la fin, ni le commencement.

Les Etres successifs ont ainsi leur Naissance;
Leur uniforme difference.
Il suffit pour construire, & mouvoir l'Univers
D'avoir de petits Corps, & plus, & moins legers,
Qui se cedent, qui se mélangent,
Qui mobiles toujours, en differens Degrez,
Et diversement figurez,
Avec des Nœuds secrets se joignent, & s'arrangent,
Dont les Tours & Retours incessamment se changent;
Ils formeront ce Tout harmonieux,
Toujours égal, toujours dissemblable à nos yeux.





DES LOIX DU MOUVEMENT.

MAIS comme la Matiere, en tout si variable,
A des Loix dont jamais elle ne peut sortir,
Le Mouvement de même a son Ordre immuable,
Auquel on doit l'assujettir.



Son Idée en un mot précisément tracée;
Notre Axiome géneral,
Nous ne reconnoîtrons qu'un Mouvement local,
Nul autre Mouvement n'est clair à la Pensée.



Le Mouvement est le transport
D'un Corps qui s'ébranle, & qui sort
D'auprès des Corps qui l'environnent,
Et qui comme en repos paroissent le toucher,
Pour joindre d'autres Corps qui cedent, & lui donnent
Le Lieu nouveau qu'il vient chercher.



Ce

Ce Principe nous frape avec avec pleine évidence;
De lui-même nul Corps ne sauroit se mouvoir.
Si par un autre Corps son Mouvement commence,
De degrez en degrez il s'agit de savoir
D'où celui qui le donne a pû le recevoir.
Ainsi donc la Raison toujours nous détermine
A recourir à ce premier Moteur,
Dont tout dépend, tout prend son Origine,
L'Auteur de la Nature, & le Conservateur.
Sa Puissance immortelle, immuable & feconde,
Quand par le Mouvement elle anima le Monde,
Laissa le Mouvement dans le Monde imprimé,
Et l'y maintient toujours tel qu'elle l'a formé.



Dieu mit dans la Matiere, à certaine mesure,
Le Repos & le Mouvement;
Et son puissant Concours fait que dans la Nature
La même quantité demeure constamment.
Mais il est aisé de comprendre
Que les Etres divers changeant à tout moment,
Le Mouvement de l'un à l'autre doit s'étendre;
Un Corps à d'autres Corps le transmet aisément,
Et de même peut le reprendre.
Autant qu'il en donne, il en perd;
Et par ce merveilleux Concert,
Toujours le même Etat subsiste en la Nature,
Et l'on voit que tout change, & l'on voit que tout dure.



Dans chaque Corps Repos, & Mouvement
Sont deux Modes divers qu'il garde également.
Comme un Corps en repos dans ce repos persiste,
S'il n'a pour se mouvoir un externe Secours;
De même s'il se meut il se mouvra toujours,
A moins qu'il ne trouve en son Cours
Quelque autre Corps qui lui resiste.



Mais nous qui de nos Sens reglons mal les Rapports,
Accoutumez ici bas dès l'Enfance
A voir cesser le Mouvement des Corps,
Nous avons decidé, sur cette experience,
Que chacun de soi-même arrête ses efforts,
Et que c'est au Repos que tend leur Violence.
Nous aurions dû plûtôt penser,
Que dans le même Etat leur course continue;
Et qu'on ne la voit point s'affoiblir, ou cesser
Si rien ne l'interrompt, ni ne la diminue.
On peut ici considerer
Qu'en son Etat présent chaque Etre doit durer,
Et s'y maintient toujours si l'on ne l'en retire;
La Nature l'ordonne, & ne peut obliger
Rien par soi-même à se détruire.

Il

Il faut pour ce Mobile un obſtacle étranger
Qui le traverſe, & le faſſe changer.



C'eſt ce que par l'épreuve il faut que l'on confeſſe.
L'Air nous environnant d'imperceptibles Flots,
Les humides Vapeurs, & l'Onde plus épaiſſe
Font que des Corps lancez tout le Mouvement ceſſe,
Et qu'après certain temps on les voit en Repos,
Selon que le milieu leur reſiſte, ou les preſſe.



S'il trouve à s'avancer plus de difficulté,
Le Corps mû ſent plûtôt mourir ſa violence.
Ainſi, par le Salpêtre, un Boulet emporté
Dans la Terre qu'il s'ouvre eſt bien-tôt arrêté:
Mais s'il fendoit des Airs la molle reſiſtance,
Dans une longue Courſe il ſeroit emporté.



Comme c'eſt une Loi certaine,
Qu'un Corps autant qu'il peut ſe meut directement,
Ceux qu'on meut circulairement
Tendent à s'éloigner, d'une fuite ſoudaine,
Du centre de leur Mouvement.
Si voulant aller droit, on voit à tout moment
Que leur Ligne ſe courbe ; & leur Courſe eſt panchante,

Tirons-en la Preuve évidente
Qu'ils trouvent quelque empêchement
Qui les force à ce changement.



Donc le Mouvement circulaire
Marque dans le Corps mû mille & mille détours;
A son Progrès direct quelque autre Corps contraire
A chaque Instant fait incliner son Cours.



L'effort qui pousse un Corps, ou le poids qui l'incline
En cent façons le détermine.
Il est des Mouvemens mixtes & composez,
Produits par des effets l'un à l'autre opposez.



Si le Corps qui se meut n'a pas tant de Puissance
A persister toujours dans son Mouvement droit,
Qu'un autre Corps, qui sa Chûte reçoit,
En a pour faire resistance,
Le premier repoussé va vers un autre endroit;
Ou s'il est le plus fort, on connoît qu'il s'avance
Comme il étoit déterminé,
Et de son Mouvement le Foible est entraîné:
Mais ce plus Fort aussi perd de sa Violence
Ce qu'à l'autre il en a donné.



Par cette loi les Corps, mols, non liez, liquides,
Qui ne resistent point, ou qui sont aisément
Susceptibles d'ébranlement,
Prennent en Eux le mouvement;
Et le font perdre aux plus solides.



Quand l'effort d'un Corps dur vainement se déploye,
Et qu'un Corps très-dur le renvoye,
Il ne perd point son Action,
Mais sa Détermination;
Ce Corps se refléchit, & revient sur sa Voye;
S'il va droit, il retourne aussi directement:
Mais si son Mouvement,
Avec, ou plus, ou moins de difference,
Le fait tomber obliquement,
Son cours se refléchit à certaine distance;
Et l'Angle de Refléxion,
D'une entiere Précision,
Se montre égal à celui d'Incidence.



Quand il se trouve un Corps, ou liquide, ou fragile,
Qui laissant passer le Mobile,
Fait changer sa Direction;

La route détournée est la Refraction,
Et l'Angle du Détour est à proportion
Que le Passage est plus, ou moins facile.



Les Rayons lumineux seront moins inclinez,
Trouvant de l'Air dans l'Eau la route plus aisée;
De l'Eau dans l'Air ils sont plus détournez,
La route étant plus opposée.
De ces Refractions les differens Degrez
Sont marquez avec évidence
Dans tous les Corps qui, par leur transparence,
Sont vûs du Soleil penetrez.



Ce n'est que par ces Loix claires, simples, sensibles
Que de tout l'Univers se font les Changemens;
Par l'effet de ces Mouvemens
Tous les Corps, tels qu'ils soient, visibles, invisibles,
Sont separez, sont assemblez,
Sont détruits, & renouvellez.



Nous détachant ainsi d'une lourde Matiere,
Nous pouvons nous ouvrir une belle Carriere,
Et jusques dans les Cieux étendre nos progrès.
Mais proposons-nous bien cette Maxime utile,

Lors-

Lorsque de la Nature on cherche les Secrets,
De s'ouvrir un accès facile
Aux Objets qui sont loin par ceux qui sont plus près;
Jugeons des Mouvemens qui se font sur la Nue
Par ceux qui se font ici bas;
Jugeons par les Objets qui touchent notre Vûe,
De ceux que nous ne voyons pas.



Quelque varieté que l'Univers étale,
De quelques traits changeans que les Corps soient marquez,
De quelques noms divers qu'on les ait distinguez,
Leur Essence à tous est égale.
On reconnoîtra seulement
Les differens Degrez d'un même Mouvement;
La Matiere aussi n'est changée
Qu'en ce qu'elle est autrement partagée,
Et sa même Nature existe constamment.

Les Mouvemens produits sur ces brillantes Voutes,
Recommencez toujours dans ces immenses Routes,
Sont par la même regle accomplis dans les Cieux,
Que ceux qui chaque jour se passent sous nos yeux.



Pour tous le Mechanisme a ses loix infaillibles ;
Dont le puissant Moteur a reglé les accords ;
Des Etres que nos Sens trouvent imperceptibles
Sont agitez par les mêmes ressorts.
Que nous voyons mouvoir les plus grands Corps.



En ces moindres Objets qui par leur petitesse ;
Leur obscurité, leur bassesse
Ne semblent pas dignes d'être observez,
Nous verrons le même Ordre, & la même Sagesse
Que pour les plus brillans, & les plus élevez.



Depuis la Naissance du Monde,
Le Soleil, les Saisons, & les Nuits, & les Jours ;
Les Cieux, les Airs, la Terre, & l'Onde ;
Tout garde le même Ordre, & suit le même Cours.



Fin du premier Livre.



PRIN-

PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,
OU
PREUVES NATURELLES
DE L'EXISTENCE DE DIEU
ET
DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

****

LIVRE SECOND.

Des Elemens. De la Structure de l'Univers. Du Soleil, des Planetes, et du Firmament. De la Pesanteur, et de la Legerete'. Du Flux, et Reflux de la Mer. De la Matiere Subtile. Des Mouvemens particuliers. Des Saisons.

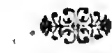
DES ELEMENS.

Quand je veux observer le Monde à sa Naissance,
Je croi que le Moteur par sa Toute-puissance,
L'a fait dans la perfection,
Sans employer du Temps la lente impression.
Mais cette Oeuvre immortelle en naissant accomplie,

A

A vû pour sa durée une Regle établie.
Le même Pouvoir qui soutient
De ce vaste Univers la Structure admirable;
Le même Ordre qui l'entretient,
Pourroit à tous momens en former un semblable;
Et Dieu qui le conserve en un état si beau,
Semble ainsi tous les jours le créer de nouveau.

Le contemplant d'abord comme un grand Edifice;
Merveilleux dans son Ordre, & dans ses Ornemens,
Engagez à chercher de ces Arrangemens
Les nœuds cachez, les secrets changemens,
Il faut que notre Esprit medite, & s'éclaircisse
Sur ce qu'on appelle Elemens.
Comment de la Matiere on tire toutes choses,
Voir ce qui dans les Corps se nomme, Qualitez;
Leurs Accords, leur Mélange, & leurs Proprietez;
Trouver enfin les Principes, les Causes
De tant d'effets divers qu'étalent à nos yeux
Et la Terre, & les Eaux, & les Airs, & les Cieux.



Se faut-il étonner qu'une aveugle ignorance
Regnât dans les Commencemens?
Les Hommes par leurs Sens bornoient leur connoissance;

Des

Des Dieux ils donnoient la Puissance
A la Matiere, aux Elemens.
Enveloppez dans cette Erreur grossiere,
Tout ce qui faisoit voir quelque trait de Beauté,
Ou pouvoit les flatter de quelque utilité
Leur devenoit une Divinité.

Ils ont adoré l'Eau, l'Air, le Feu, la Lumiere.
La Lune & le Soleil, Etres inanimez,
Tels que ces Elemens dont ils étoient formez,
Sous le titre de Dieux ont éclairé le Monde;
On crut en attirer l'influence feconde,
Lorsqu'au pied des Autels ils étoient reclamez.

Les Sages sont venus. Leurs Veilles immortelles
Ont cherché le Secret des choses naturelles.
Mais les Sages n'ont point les mêmes sentimens
En voulant éclaircir cette Science obscure.
Qu'on écoute Hesiode, on entend qu'il assure
Que la Terre a fourni les divers Elemens.
Thalès soutient que l'Onde est leur Source infinie.
Anaximene dit que l'Air a tout formé.
Le Feu, dit Heraclite, a seul tout animé.
Pythagore établit le Nombre, & l'Harmonie.

Tel

Tel le Clair & l'Obſcur, tel le Pair & l'Impair.
Anaxagore, Epicure, Leucipe
Ont les *Atomes* pour Principe.
Ariſtote le Feu, l'Onde, la Terre, & l'Air.
Platon la Matiere, & l'Idée.
On ne ſauroit nombrer tous leurs Avis divers.
Par differens chemins leur Science eſt guidée;
Et chacun à ſon gré veut former l'Univers.

Je croirois toutefois que ces fameux Genies
Soutenoient leur parti par de fortes raiſons,
Et que leurs ſavantes Leçons
Se verroient ſouvent réunies,
Si l'on avoit ôté l'équivoque des Noms.
Oui, ſoit l'Air, ou le Feu, ſoit ou la Terre, ou l'Onde,
Que l'on veuille donner pour Principes du Monde,
Ils ſont de la Matiere, on a pû l'en former.
Il s'agit de bien voir ce qu'on veut exprimer
Par tous ces Elemens qu'à ſon gré l'on arrange.
Soit qu'on en prenne un ſeul, ou ſoit qu'on les mêlange,
On peut comme autrefois, d'un Art ingenieux,
Faire un Syſtême ſpecieux.

Mais enfin l'Element étant à chaque choſe,
Ce qui le premier la compoſe,

Ne

Ne doit point être proposé
Sous nulle Idée obscure, imaginaire,
Sa Notion d'abord doit être simple & claire,
En sorte que l'Esprit trouve toujours aisé,
Dans le même instant qu'on y pense,
D'en reconnoître l'Evidence.



Donc on semble avoir tort de nommer Element,
Par exemple, le Feu, l'Air, & la Terre, & l'Onde,
Si ces Corps pris separément,
Sont des plus composez que nous ayions au Monde,
Et ne sont point d'abord connus distinctement,
Ils ne peuvent former une Idée assez claire.
Quand même on les prendroit dans la simplicité,
Que l'on appelle Elementaire,
Le terme est équivoque, & dans l'Erreur vulgaire
Notre Esprit, malgré nous, est sans cesse emporté.
En nommant froid, humide, & chaud, & secheresse
Premieres Qualitez qu'on mêle dans les Corps;
On marque obscurément leurs débats, leurs accords:
Mais cela n'instruit point de leur Nature expresse.
On est toujours en peine à se bien expliquer
Ce que c'est que le chaud, le froid, le sec, l'humide;
En quoi leur Action en Eux-mêmes reside,
Et comment sur l'Organe elle peut s'appliquer.
Les mots seuls ne sont rien. Et comme il faut qu'un Etre
Naiſ-

Naisse effectivement des Principes posez,
Tout Principe inconnu ne nous fait rien connoître;
Et par des Mots confus nous sommes abusez.
Ces autres Elemens, comme le Jour, & l'Ombre,
Ou le Pair & l'Impair, l'Harmonie & le Nombre,
Trop abstraits, trop subtilisez,
Seroient vainement proposez.

L'Esprit a peine à se réduire
A l'exacte simplicité;
Mais elle seule peut conduire
Sûrement à la Verité.
Quelques Agens divers que la Nature employe,
Elle choisit les chemins les plus courts;
Par la plus abregée, & la plus simple voye
A ce qu'elle veut faire elle arrive toujours.
Depuis l'Origine premiere
Elle est toujours la même, en tous tems, en tous lieux.
Que les Corps soient obscurs, ou brillans à nos yeux;
Que l'apparence en soit délicate, ou grossiere,
Qu'ils soient, ou Fange vile, ou Metal précieux,
Des Abîmes profonds jusqu'au plus haut des Cieux
Tout est fait de même Matiere,
Tout se fait de même Maniere.
Sur les Etres naissans nos Regards occupez
Les verront composer, comme l'Architecture
Pour faire un Bâtiment, employe à sa structure
Des

Des pierres, des moilons de diverſe figure,
Que du même Rocher l'Ouvrier a coupez.



Donc pour avoir l'Idée & nette & ſinguliere
Des Mêlanges de la Matiere
Par les diviſions, & par les mouvemens
Nous chercherons ces Elemens
Qui des Etres divers compoſent la Texture.
Des Secrets naturels, c'eſt ici l'ouverture.
Prenons de *petits Corps* aigus, ronds, & crochus,
Cylindriques, plians, hériſſez, ou branchus,
Qui, ſelon leur Figure, en cent façons ſe lient,
Et que leurs changemens ſans fin diverſifient.
Au lieu de Qualitez, qui n'étoient que des Noms,
De la forme d'un Etre, on trouve les raiſons;
Leurs proprietez s'éclairciſſent,
On reconnoît comme ils agiſſent.
Que tous ces petits Corps figurez & mouvans,
Font de plaiſir aux yeux ſavans!
Que leurs atteintes inviſibles,
Quand on y penſe bien, ſont claires & ſenſibles!
Et que ces Elemens, du Vulgaire ignorans,
A l'Eſprit ſont bien démontrez!

Un Moſchus, la memoire en doit être éternelle,
Ebaucha, nous dit-on, un Syſtême ſi beau.

La

La Philosophie au berceau,
A ce Phenicien dut sa clarté nouvelle.
Il a droit d'obtenir la Palme la plus belle,
Sur ces Pheniciens fameux dans l'Univers,
Qui découvrirent l'Art de traverser les Mers;
Et sur ceux qui par l'Ecriture,
De la parole ont tracé la Peinture.
Si les uns dominant & les Vents & les Eaux,
Les Regards attachez sur cet Astre Polaire,
Qui d'un feu si constant nous guide & nous éclaire,
Furent chercher au loin des Rivages nouveaux,
Si d'autres ont trouvé la Science immortelle,
Qui fait transmettre à l'avenir
Des grandes Actions l'éclatant souvenir,
Et par qui le Commerce & l'Amitié fidelle
Des bouts de l'Univers peuvent s'entretenir;
Celui-ci penetrant l'immensité profonde,
Où se cachoient pour nous les Principes du Monde,
A sû le premier démêler.
Les nombreux petits Corps de diverse figure
Qu'un mouvement secret sans cesse fait rouler.
Par lui jusques aux Cieux notre Esprit peut voler,
Nous voyons les Ressorts que voile la Nature;
Nous l'observons jusqu'à ses moindres traits,
Et lisons dans son sein ses merveilleux secrets.



Sur

Sur les pas de Moſchus arriva Démocrite,
D'un Syſtême imparfait célebre Imitateur,
Des *Atomes* roulans il parut l'Inventeur.
Leucipe, Anaxagore, & le ſage Heraclite,
Avec les petits Corps, & leurs tiſſus divers,
Expliquerent auſſi l'ordre de l'Univers.



Epicure, qui vint enſuite,
Par la Déclinaiſon régla le Mouvement,
La Rencontre & l'Enchaînement,
Des Principes errans du Savant Abderite.



En petits Corps ainſi tout étoit diviſé.
Loin de donner aux Corps des qualitez obſcures,
Les divers Mouvemens, les diverſes Figures,
Offroient pour les connoître un moyen plus aiſé.
Mais ce commun Principe, en general poſé,
Forme encor des Sectes contraires.
Anaxagore a cru ſes Notions plus claires,
En nous établiſſant chaque Etre composé
De Particules *Similaires.*
Ces petits Corps, dit-il, confondus & cachez,
Douez chacun à part de Figures conſtantes,
Quand ils ſont tous pareils en grand nombre attachez,
On voit alors des Eſpeces naiſſantes.
Rien, à ce qu'il penſoit, n'étoit fait de nouveau;

Les parcelles changeant de place,
Les Etres différens changeoient aussi de face.
L'Eau s'offroit à nos yeux, quand des parcelles d'Eau,
Avec les autres Corps auparavant mêlées,
Venoient à se voir assemblées.
Il vouloit que le Feu nous parût allumé,
Quand il s'en rassembloit diverses étincelles,
Et que l'Or tout de même, en petites parcelles
Au sein de la Terre semé,
Par leur réunion y fût aussi formé.

Heraclite a pensé, non sans quelque apparence,
Que tous les Elemens l'un sur l'autre rangez
Etoient l'un en l'autre changez;
Que l'Air de l'Eau prenoit la consistance,
Que l'Eau devenoit Terre, & la Terre à son tour
Reprenoit la forme de l'Onde,
Qui, reprenant de l'Air la vertu vagabonde,
Revoloit au brillant sejour.

Ce Sage a cru par-là marquer l'ordre du Monde.
Et la Matiere ainsi qui dans tous les Etats,
Ou s'éleve, ou se précipite.
Fait ce *Mouvement* qu'Heraclite
Nomme *de bas en haut*, nomme *de haut en bas*.
Ces Révolutions, ces forces mutuelles,

Cau-

Causent incessamment les accords, les debats,
Ce cercle de formes nouvelles
Qui font naître & mourir les choses naturelles.



Lucrece enfin nous a chanté,
Que les *Atomes d'Epicure*,
De diverse grosseur, de diverse figure,
D'éternelle durée en leur solidité,
Se mêloient dans le vuide avec diversité.

Respectant la Morale & la Foi la plus pure,
En notre siecle Gassendi
Vouloit par un projet aussi vain que hardi,
Dans les choses de la Nature
Renouveller ces Dogmes d'Epicure.
Bernier, plein de Lucrece, amoureux de ses Vers,
Instruit sous Gassendi, nous décrit l'Univers;
Il croit insinuer, par des raisons plausibles,
Ses Atomes incorruptibles.
C'est le terme, dit-il, où l'on doit s'arrêter;
Il ne faut pas penser que jamais un Principe,
Ni s'altere, ni se dissipe,
Ce dont tout est formé doit toujours subsister.
Mais est-on convaincu de ces *Corps insécables*,

Abſolument inaltérables?
De même que le Vuide on peut les rejetter.
Ces Regles ſeront démenties,
S'il eſt vrai que tout Corps doit avoir des parties;
Les Atomes en ont, ainſi l'on peut douter,
Qu'à leur diviſion ils puiſſent réſiſter.

Deſcartes établit, invente, ou rectifie
Un heureux Plan de la Philoſophie:
Il met les Veritez dans un Ordre nouveau;
Syſtême mieux ſuivi, plus facile, plus beau,
Que la ſage Methode éclaire & fortifie.
Il propoſe d'abord que ce Tout ſpacieux,
Sans vuide aucun ſe répand en tous lieux:
Voila notre Matiere égale, informe, unie,
Cette Etendue indéfinie,
Il ne lui donne encore aucune qualité,
De l'Onde, ni du Feu, de l'Air, ni de la Terre.
Il ne met point d'abord en guerre
La Moleſſe, & la Dureté,
Le Chaud avec le Froid, le Sec avec l'Humide.
Ce n'eſt point le Cahos d'Ovide.
Il ne nous l'a fait concevoir
Que comme une Etendue également ſolide,
Qui peut ſe diviſer, & qui peut ſe mouvoir.

Pour

Pour aider notre intelligence,
Il nous fait du *Grand Tout* prévenir la Naissance.
Libres de tous Objets, essayons de penser
Que Diéu vient de produire une Matiere nue;
Mais où le Mouvement soit prêt à commencer.
Qu'il commence en effet, & s'offre à notre vûe.
Autant que le peut l'œil humain,
Observons l'action du Maître Souverain.
Si de cette Etendue il veut former le Monde,
En Cubes inégaux il va la diviser;
Car la Division ne se peut supposer
En des Corps de figure ronde;
Des Globes entassez, comme il nous est connu,
Ne sauroient occuper d'espace continu.
Figurons-nous que cette Masse entiere
Se meuve circulairement.
Et que les morceaux de Matiere
Soient mûs ainsi chacun séparément.
Tout de ce double Mouvement
Suit l'impression circulaire.
Un petit Cube alors par les Angles se rompt;
L'un glissant près de l'autre, il semble necessaire
Qu'il change, qu'il s'écorne, & qu'il devienne rond.
Or si le Vuide est impossible,
Comme il nous paroît établi,
Des Globules soudain l'entre-deux est rempli
Par ces Particules mobiles,
Des Cubes arrondis les Brisures subtiles,

Et dont la petitesse & la subtilité
S'introduit à l'instant avec facilité.
D'autres Parcelles plus grossieres
Ont moins du Mouvement senti l'impression,
Et demeurent encor dans leur division
Inégales, irrégulieres,
Ont des Coins, des Replis qui peuvent s'enchasser,
S'accrocher, & s'entrelasser.



Lorsqu'ainsi la Matiere est divisée & mûe,
Si l'Acte du Moteur reglément continue,
Les Formes par degrez vont se débarrasser,
Et les Etres distincts en leurs rangs se placer.
Une simplicité seconde
Nous dévelope ici les Principes du Monde.
Ces petits Corps subtils, les premiers divisez,
Qui naissent des Angles brisez,
Sont de ces autres Corps la poussiere menue;
Elle se meut soudainement,
Plus vîte que tous ceux par qui même elle est mûe.
D'abord au moindre ébranlement,
Elle reprend son action perdue,
Elle glisse, elle cede, & par-tout s'insinue,
Pénetre tous les Corps, aide à leur Mouvement;
C'est ce que nous nommons le premier Element.



Tous

Tous les petits Globes ſolides
Qui ne ceſſent point de rouler,
Et ſe touchent ſans ſe mêler.
Forment de l'Univers les Eſpaces liquides ;
Par leur Figure ils ſont mûs aiſément,
Dans le tour du grand Cercle ils vont rapidement ;
C'eſt nôtre ſecond Element.

Le troiſième Element eſt fait de la Matiere,
Qui demeure briſée en morceaux plus groſſiers ;
Un partage inégal ſe trouve en ces derniers,
Leur figure eſt irréguliere ;
Diverſement unis, confuſément mêlez ;
Les autres Elemens en rempliſſent les vuides ;
Ils compoſent des Corps plus mols, ou plus ſolides,
Selon qu'ils ſeront mûs & ſeront aſſemblez.



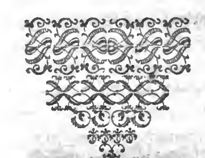
Voila les premiers Corps. Mais il n'eſt pas étrange,
La Matiere en effet changeant à tout moment,
De s'imaginer ſimplement
Qu'une parcelle en d'autres change,
Par la Figure, & par le Mouvement ;
Peut-être du premier, du ſecond Element,
De petits Corps unis deviendront le troiſième,
Et celui-ci peut tout de même,

En ſe froiſſant, ſe diviſant,
S'arrondiſſant & ſe ſubtiliſant,
Prendre la forme du deuxième,
Devenir le premier par ſa viteſſe extrême.

Ainſi ſans recevoir les Amas ſimilaires,
Ni l'inſecable *Atome* incertain dans ſon cours,
Ni ces renverſemens, ces mutuels retours,
Des Régions Elementaires,
Par ce Syſtême aiſé nous ſerons mieux inſtruits.
De nos trois Elemens qu'un différent mêlange
Sans ceſſe unit, aſſemble, ou ſepare, ou dérange,
Tous les Etres ſeront produits,
Et de la même ſorte auſſi ſeront détruits.

Par les Figures innombrables,
Dans les Corps diviſez toujours inépuiſables,
Ces Elemens en leur ſimplicité,
Sans ceſſe fourniront à la varieté;
Mais leur mêlange encore a de plus grands uſages,
Leurs différens concours, leurs divers aſſemblages,
Recommencez toujours, n'ont rien de limité:
D'une même Matiere il naît tous ces Ouvrages
Qui ne tariſſent point dans leur diverſité.

Tels que ſous l'Ecrivain les mêmes Caracteres,
Placez diverſement, & ſans ceſſe changez,
Mêlez, unis, repetez, & rangez
D'une infinité de manieres,
Tracent à nos regards ce grand nombre de Vers;
Dont Homere & Virgile ont charmé l'Univers.





DE LA STRUCTURE DE L'UNIVERS.

D'ABORD d'un noir Cahos on se fait les Images,
Un mêlange confus brouille les Elemens,
Où l'Esprit n'apperçoit que des Renversemens.
Tout est obscurci de Nuages.
Mais quand les Elemens du Cahos dégagez,
En leur rang furent partagez;
Les Astres asservis à de reglez usages,
Le Monde eut de sûrs Fondemens;
Il montra ses Beautez & ses Arrangemens;
Et ses Pieces alors constamment assorties,
Ce ne fut plus qu'en ses moindres Parties
Qu'il éprouva des changemens.



Par ces Descriptions en ornemens fecondes,
La Poësie antique a toujours éclaté;
Et la Philosophie a toujours médité
Pour expliquer ces Merveilles profondes.
D'un téméraire essor Epicure emporté,

Se

Se formoit à plaisir des millions de Mondes,
Et rien ne limitoit son Plan audacieux.
Les *Atomes* errans, Semences vagabondes,
Composoient au hazard Terres, Astres, & Cieux;
Son engageant Systême établissant le Vuide,
Le donnoit pour Principe avec le Corps solide;
Outre un Vuide mêlé dans les Etres divers,
Il assuroit que la Matiere
Dans un Vuide infini doit avoir sa carriere;
Et qu'il n'est dans le Plein aucuns Chemins ouverts.

❦

Contre lui la Raison décide,
S'il ne veut point qu'une Cause préside
Aux *Atomes* épars qu'il conçoit dans le Vuide:
Comment pour composer ses Mondes infinis,
Ces Corps toujours tombans se seroient-ils unis?
Et sur quel fondement prétendre,
Que du Mouvement droit ils pussent décliner?
Sans fin ils auroient dû descendre,
Sans pouvoir s'accrocher, se joindre, ni se prendre;
A moins que de s'imaginer
Le concours d'un Agent qui les fit détourner;

❦

Pour nous qui pensons au contraire;
Et qu'il n'est point de Vuide, & que le Mouvement

Se communique inceſſamment,
Nous en avons la Cauſe neceſſaire,
En remarquant des Corps l'action circulaire.
En vain on veut nous objecter,
Si notre Monde eſt plein, & s'il eſt tout l'eſpace,
Que nulle portion ne s'en peut tranſporter,
Qui puiſſe ailleurs trouver ſa place.
Répondons que les Corps, ſur leur Centre agitez;
Sans tenir plus de lieu, ſe mouvans, qu'arrêtez,
Tournent l'un parmi l'autre, en rond tourne la Maſſe;
Comme un Cercle d'acier parfaitement poli,
Encore que tout ſoit rempli,
Il ne s'arrête point, quelque tour qu'il embraſſe;
Sur lui-même il ſe meut, il ſe ſuit & ſe chaſſe;
Tout eſt mû, tout eſt plein, tout change & ſe remplace.
En tous les Mouvemens cet Ordre ſe maintient;
Un Corps quitte ſa place, un autre Corps y vient;
A meſure qu'un Poiſſon nage,
L'Onde ſe meut en Cercle, en lui donnant paſſage;
Si le Poiſſon avance, il faut qu'au même temps
Son Lieu ſoit occupé par ces Cercles flottans.

❦

Tout Corps reſiſte à celui qui le preſſe.
Dans le plein les Corps détachez
Sont tous de ſe mouvoir l'un par l'autre empêchez;
Pour s'éloigner du centre ils s'agitent ſans ceſſe,
Et dans leur Cours direct par leur Choc reprimez;

En

En redoublant leur force & leur viteſſe,
Des Tourbillons en ſont formez.
Ces Corps, que cet obſtacle en grand nombre raſſemble ;
Diſpoſez par leur pente à ſe mouvoir enſemble,
Dans leur rapide effort obligez à tourner,
En rond doivent ſe ramener.



Ainſi différens Aſſemblages
De l'Air ſubtil & des Corps ètherez,
Se ramaſſant dans leurs partages
Autour de Centres ſéparez,
Ont fait ces Tourbillons, qui tous ſont mûs de même,
Sur leurs Cercles tournans d'une viteſſe extrême,
En divers ſens, en différens degrez.



Ces Tourbillons divers partagent la Matiere,
Et leur Circonférence à tous eſt ſinguliere.
Ceux qui ſont plus maſſifs, par-là moins détournez,
Dans un plus grand eſpace étendent leur Carriere,
Ceux dont la force eſt moindre, ont des tours plus bornez,
A tenir moins d'eſpace ils ſont déterminez.

Par la violence rapide
Dont chaque Tourbillon à part eſt emporté ;
Dans ſa Circonférence il paroît limité,

Comme s'il n'étoit point fluide,
Ou qu'il demeurât arrêté
Par quelque barriere solide.
Les divers Tourbillons sur leur Centre roulez,
Tournez chacun sur soi, jamais ne sont mêlez.

Quelques-uns cependant s'allongent en ovales,
Les uns par les autres pressez ;
Et de quelque façon qu'ils se trouvent placez,
Ils doivent tous entr'eux laisser des Intervalles.
Mais on le sait, ce seroit se tromper,
De croire que le Vuide ait pû les occuper.
Dans ces milieux triangulaires,
Quelques Corps du premier, du second Element,
Echapez des mouvantes Spheres,
Sans laisser aucun Vuide agitez vivement,
Peuvent s'en écarter dans leurs courses legeres,
Et revenir à tout moment.

De tous ces Tourbillons les Masses assemblées,
Jamais dans notre Esprit ne sauroient se borner ;
Mais bien qu'on puisse imaginer
Jusqu'à l'indéfini leurs bornes reculées,
Songeons à nous déterminer
Dans cet Espace enclos de Voutes étoilées ;

Sans

Sans aller s'égarer en des Mondes divers,
Que ce soit-là notre Univers.

ஐ

Voilà ce Tourbillon dont le grand Cercle embrasse
Terre, Lune, Soleil, & ces Globes épars,
Saturne, Jupiter, Venus, Mercure, Mars,
Qui des fluides Champs courent le vaste espace,
Et brillant plus ou moins s'offrent à nos regards.

ஐ

Ces Globes suspendus à divers intervalles,
Sont en des Tourbillons de grandeurs inégales,
En des temps inégaux différemment tournez.
Le Tourbillon terrestre entraîne dans sa Sphere
La petite Masse Lunaire.
D'autres Astres encor sont vûs subordonnez.
Saturne, Jupiter ont plus d'un Satellite,
Dans le vaste Liquide attachez à leur suite.
Par un Astre plus fort de moindres gouvernez,
Sont de leur mouvement & du sien entraînez;
Comme lorsqu'un Torrent dans ses fureurs extrêmes,
D'un Cours précipité fait les Flots écumer,
On voit en Tourbillons les Vagues se former,
Et tourner autour d'elles-mêmes,
Tandis que le Torrent en poursuivant son cours,
Dans son sein écumeux les emporte toujours.

Lorsque nous contemplons dans ces immenses plaines,
De ces Astres épars les divers Phenomenes,
Nous demandons comment ces Globes sont formez
Au sein des Tourbillons dont ils sont enfermez ?
Comment de tous les points d'une Circonférence,
L'Ether dans sa Fluidité
Vers un Centre certain pousse avec violence
Des Corps où nous voyons tant d'inégalité.
Ici par l'effort circulaire
Se forme dans le Centre un Globe lumineux;
Et là dans une autre Sphere
Se fait au Centre un Globe tenebreux.

Le Soleil renfermé sous une Voute ardente,
Concentre sa Clarté brillante.
Qui peut donc ainsi resserrer
Cette active & prompte Matiere;
Prête à voler par-tout, propre à tout penetrer;
Qui n'est que Mouvement, que Flâme, & que Lumiere?
Pensons que la rondeur de son Disque enflâmé,
Vient du seul mouvement au grand Tout imprimé.*
Souvenons-nous des parcelles mobiles,
Les plus pures, les plus subtiles,
Qui par leur petitesse ont plus facilement

Con-

Conſervé tout leur Mouvement.
Cette Matiere en tous lieux répandue,
Et qui ſe meut inceſſamment,
Des Abîmes profonds juſques au Firmament,
Ne ſe trouve point confondue.
Dans les Corps penetrez de ſon activité,
Il en demeure encore en grande quantité,
Qui par des Corps maſſifs de tous côtez chaſſée,
Contrainte à leur ceder en un Globe eſt preſſée.
Elle compoſe une ardente Liqueur;
Et voulant s'échaper, par l'Ether reprimée,
Comme dans ſa Fournaiſe en cercle renfermée,
Du Tourbillon Solaire elle occupe le Cœur.

Mais la Terre, au contraire, inactive & peſante,
Et qui ſous nos yeux ſe préſente,
Comme un mélange épais, materiel, obſcur,
Forme un Globe groſſier dans l'Air liquide & pur.
Son Tout apparemment fut d'abord moins ſolide;
Ce n'étoit qu'un amas inégal & poreux,
D'Atomes longs, crochus, entortillez, rameux.
Que de ſemblables Corps nageant dans le liquide,
Viennent à ſe preſſer, à s'accrocher entr'eux,
Qu'un autre après un autre approche & s'entrelaſſe,
Toujours d'autres pareils y viendront ſe mêler,
Par le concours du temps, en groſſiſſant la Maſſe,
Ne pourront plus ſe mouvoir, circuler.

Les

Les petits Corps branchus, pendant leur résistance;
Chassez de tous les points de la circonférence,
Doivent ensemble se coller;
Liez par la force pressante
De la Liqueur environnante,
En Globe, dans le centre, on les voit s'assembler.

❦

La Terre en sa rondeur est ainsi composée:
Et nous en convaincrons notre esprit curieux,
Par une experience aisée,
Sans l'aller observer de la Voûte des Cieux.
Un Vase transparent expose à notre vûe,
De l'Eau que l'on agite en rond,
Et de Cire rougie une poudre menue,
Que son poids fait couler au fond.
Par le premier effort du branle circulaire
La Cire nage, & va vers les bords de la Sphere;
Mais quand le vase aura tourné long-temps,
Et que dans ces Cercles flottans,
Au mouvement commun l'eau s'est mieux ajustée;
Qu'on laisse le Vase en repos,
Cette Eau, parmi la Cire, alors roulant ses flots;
Plus coulante, plus agitée,
Vient à tenir le premier lieu;
Loin du Centre elle est emportée;
Et la Poudre rougie est chassée au milieu,

Où

Où ses Corps accrochez font une Masse ronde,
Un Globe dans ce Centre environné de l'Onde.

❦

N'est-ce pas à peu près par de semblables Loix,
Et pour nous en donner une sensible preuve,
Qu'une Isle se forma dans le Tibre autrefois
De Gerbes qu'au hazard on jetta dans ce Fleuve?
Une touchant le fond, & cessant de flotter,
Celles qui la suivoient s'y vinrent arrêter;
Le Limon que les Eaux y charioient sans cesse
Rendit la Masse plus épaisse;
Et de nouveau Limon qui s'y joignoit toujours,
L'augmenta, l'affermit par le nombre des jours.
Mais cette Isle, ou Terre naissante,
Touchant le Sable par son fond,
L'eau ne put la former en rond,
Comme une Planete flottante;
L'Onde qui l'embrassoit glissant le long des bords,
Par de continuels efforts,
L'allonge en forme de Navire,
Les ans l'ont cimentée au lieu de la détruire.
Elle porta de fermes Bâtimens,
Rome y jetta les Fondemens,
D'un Temple d'Esculape & de vastes Portiques.
On en voit aujourd'hui les vestiges antiques,

Et de cette Isle * encor les bords sont célebrez
Par des Edifices sacrez.



Souvent de cette sorte il se forme une Tache,
Qui commence à nager sur le front du Soleil;
Ce qu'il a de moins pur en écume s'attache,
Devient un Corps opaque à la Terre pareil;
Jusqu'à ce que cet Astre, en sa force premiere,
Ait dissipé la Tache, & repris sa lumiere.



Pour un temps telle Etoile a ses traits effacez,
Puis de ce voile obscur elle se débarrasse;
Elle renaît & brille dans sa place.
Telle autre pour jamais disparoît & s'efface;
Sa nature se change, & ses feux éclipsez,
Sont dans l'Ecorce opaque à jamais enfoncez.

Une semblable Ecume épaissie & grossiere,
Des Planetes sans doute a fourni la matiere.
Si l'on ne peut plus contester
Que la Terre en leur rang ne se doive compter,
Pour montrer leur nature elle-même décide;
Chacune est un amas de divers Corps mêlez,
Dans le Liquide unis, vers un centre assemblez;

De

* *A présent l'Isle de Saint Barthelemi à Rome.*

De même que la Terre ils ſont un Tout ſolide;
Et c'eſt cette épaiſſeur & cette opacité,
Qui des rayons du Jour reflêchit la clarté.

Si pour mieux découvrir toutes les circonſtances,
Soit des vrais Mouvemens, ſoit de leurs apparences,
Vers les Voutes du Ciel nos yeux ſont élevez,
Nous trouvons les ſujets d'une étude profonde.
Du grand Aſtre des Jours les Pas ſont obſervez,
Des bornes du Matin au Couchant arrivez,
Eclairant ſans repos les Cieux, la Terre, & l'Onde.
Ou l'on peut croire auſſi que ce Flambeau du Monde,
Immobile au milieu de ce vaſte Contour,
Laiſſe aux Aſtres errans faire leur Courſe ronde;
Et que de ſes regards ils viennent tour à tour
Emprunter la Lumiere, & recevoir le Jour.





DU SOLEIL, DES PLANETES, DU FIRMAMENT.

D'UN endroit élevé de ce Monde sensible,
Voyons le Tout entier autant qu'il est possible.
Ce qui frape le plus nos yeux & nos Esprits,
Ce sont les clairs Flambeaux des Voutes étherées;
Les uns sont attachez au celeste Lambris,
Les autres nous font voir des Courses mesurées;
Les uns brillent toujours de leurs propres clartez;
Les autres sont brillans par des feux empruntez.

❧

C'est le Soleil qui regne, & par sa vive flame
Du Monde Elementaire il est la Vie & l'Ame.
Il semble décrire en son Cours,
Et le Cercle annuel, & les Cercles des Jours.
Avec l'Astre des Nuits les Etoiles errantes,
Se montrent à nos yeux sous des formes changeantes,
Et le sublime Ciel où notre œil est borné,
Est de Feux infinis superbement orné.

❧

Le

Le grand Aftre paroît une mouvante Sphere,
Il n'eft rien qu'il n'échauffe, il n'eft rien qu'il n'éclaire,
Elançant de fon Globe un Feu brillant & pur,
Perçant l'efpace entier du tranfparent azur,
On le voit fans relâche imprimer fa puiffance
Sur tous les Elemens de fon feu penetrez,
Sur tous les Corps par lui feul éclairez.



Autour de nous occupant notre vûe,
Et du vafte Horifon parcourant l'étendue,
Ce Globe que nous habitons,
Formé de la Terre & de l'Onde,
A nos fens prévenus nous le repréfentons,
Comme placé dans le Centre du Monde.
Une apparence encor nous a préoccupez:
Obfervant de nouveau la parfaite ordonnance,
Qu'expofe à notre Efprit cette Machine immenfe,
Nous pourrons être détrompez.



Lorfque notre Raifon avec foin confidere
Tout ce que notre Monde à nos yeux vient offrir,
L'Ordre & les Mouvemens qu'il laiffe découvrir
Ne fauroient s'accorder au fentiment vulgaire.
Ptolomée a penfé que le Flambeau des Cieux,
Et les Aftres errans que cette Voute enferre,

Tour-

Tournoient tous autour de la Terre;
Mais aujourd'hui que l'Art vient fecourir nos yeux,
On fe peut affurer de les obferver mieux.
Il faut de Ptolomée oublier le Syftême.
On connoît clairement que Mercure & Venus,
Les plus près du Soleil autour de Lui font mûs.
La Terre tourne enfuite, eft Planete elle-même;
Mars, Jupiter, Saturne enfin tournent de même;
Le Soleil eft leur Centre, & d'un Ordre pareil
Tous roulent autour du Soleil.

Cette idée eft plus fimple & plus jufte & plus claire.
Par des Sages fameux le Plan en fut tracé.
L'Ecole de Samos avoit ainfi penfé,
Que dans l'ordre du Monde il étoit néceffaire
Qu'un Aftre qui l'anime, & l'échauffe, & l'éclaire,
Au Centre fe trouvât placé.



Numa dont le Genie & fi grand & fi fage,
Apprit dans la Retraite à régir les Humains;
Et fondant fur les Loix l'Empire des Romains,
En Eux fut allier la Sageffe au Courage;
Philofophe Religieux,
Du Monde dans un Temple il dreffa la Figure.
Au fein de l'Edifice un Feu myfterieux

Con-

Conservoit sa chaleur perpetuelle & pure;
Il voulut exprimer l'Ordre de l'Univers,
Tel que l'enseigna Pythagore,
Où le Soleil, au Centre, épanche dans les Airs
L'ardeur dont tout s'anime, & dont tout se colore.
La Terre n'étoit point dans le milieu des Cieux;
Et loin de la croire immobile,
Il crut plus raisonnable ainsi que plus facile,
De fixer du Soleil le Trône radieux.



Et le Divin Platon à la fin de sa Vie,
Observant de nouveau l'Ordre de l'Univers,
Sur cette Verité ses yeux furent ouverts,
Il suivit Pythagore & sa Philosophie;
De la Terre mobile il reconnut le Cours,
Autour du grand Astre des Jours.



A ce Roi lumineux des jours & des années,
Les Loix du Mouvement sont toujours enchaînées.
Là commence l'activité,
Et de-là tout s'ébranle avec rapidité.
Tout y répond, tout suit cette belle harmonie;
Dans le Ressort central toute la force unie
Se répand par degrez, par elle tout se fait
D'un Ordre immuable & parfait.

Dans

Dans les Régions Planetaires
Les Globes décrivant leurs Routes circulaires,
Leur course eſt méſurée à leur éloignement;
Les plus près du Soleil vont plus rapidement;
Et ceux qui ſont placez dans les lointaines Spheres,
En des termes plus longs roulent plus lentement.
Tout va de même ſens du Centre juſqu'au Faîte,
Sans que rien ſe démente, ou ſe nuiſe, ou s'arrête
Admirable uniformité!
Merveilleuſe ſimplicité!



Tel qu'un Monarque au ſein de ſon Empire,
Cet Aſtre ſouverain agit de toutes parts;
Sur tout ce qui ſe meut, & vegete, & reſpire,
Par un juſte partage il porte ſes regards.



Pouvoit-il occuper que le Centre du Monde?
C'eſt-là que ſa chaleur doit avoir ſon foyer.
C'eſt de-là qu'il doit envoyer
Les rayons embraſez qui percent à la ronde.
Là ſe tournant ſur ſoi, ſes prompts élancemens,
Ses efforts reſſerrez, ſes vifs bouillonnemens,
Jettent de tous côtez l'ardeur féconde & pure,
Qu'il fait ſentir à toute la Nature.



Mais

Mais cette ſource enfin de flame & de clarté,
Souvent ne garde pas toute ſa pureté,
Nous voyons ſur ſon front tourner plus d'une tache ;
Et le terme reglé qui les montre ou les cache,
Nous prouve que cet Aſtre à chacun de ces tours
Employe environ trente jours.



Par ſa chaleur, par ſa lumiere
Il eſt ſemblable au feu parmi nous allumé.
Quelques Sages penſoient qu'il ſeroit conſumé
En verſant tant de feux dans ſa vaſte Carriere,
Sans l'humide Aliment des Vapeurs exprimé,
Qui l'entretient toujours dans ſa force premiere.
Mais preſſé par les Cieux, en ſa Sphere enfermé ;
Il eſt toujours nourri de ſa propre matiere;
Le premier Element qui d'abord l'a formé,
Et qui vole par tout d'une Courſe legere,
Redonne à la brillante Sphere
Tout ce qui s'échapoit de ſon Sein enflâmé.

Quand ſes feux ſont cachez ſous le Rivage More,
De cet autre Hemiſphere il nous éclaire encore;
De ſpheriques Miroirs nous rendent ſa ſplendeur;
Il ſe préſente à nous ſur le front des Planetes.
Nous avons remarqué comme elles ſe ſont faites;

On en connoît le cours, l'éclat, & la rondeur,
Leurs Cercles inégaux, leur diverse grandeur.
On voit que dans l'Ether une Planete nage,
Par son poids, par sa masse y prend certain étage;
Ainsi que les Corps durs, plongez dans les liqueurs,
Nagent selon leur poids à diverses hauteurs.

Il faut que dans son Ciel une Planete roule,
Et sur soi-même encor tourne comme une Boule.
Comme ces Corps roulent plus lentement
Que l'Ether qui sur eux poursuit son mouvement,
Son choc les fait tourner sans cesse;
Leur cours alors est de plus d'une espece;
Dans le tour d'un grand Cercle on les voit entraînez,
Et sur leur Axe propre en même temps tournez.



Dans l'Espace fluide où la Terre est placée,
Toujours flottante & balancée,
Comme les autres Corps qui sont placez ainsi,
A se laisser mouvoir aussi
Peut-elle n'être pas forcée?
Le Mouvement des Cieux, qui meut de plus grans Corps,
La pouvant emporter par de moindres efforts,
Quelles Chaînes, quels Nœuds feroient sa résistance?
Même où seroit la Vraisemblance,

Que

Que le Soleil, d'une énorme Grandeur,
Pût en si peu de temps parcourir la Rondeur
De toute la Circonférence
Que doit avoir son Tourbillon immense;
Qu'avec les Cercles Etoilez,
Espaces que tout l'Art n'a jamais calculez;
Des Corps, tels que l'on sait, Jupiter, & Saturne,
Par le seul mouvement diurne,
En si peu de momens sur nous fussent roulez?
Hé quoi dans l'Univers la Terre, un grain de Sable,
D'un liquide entourée, est ferme, inébranlable;
Elle voit l'Univers sur elle circuler
Tandis qu'elle demeure stable!
N'est-il donc pas plus vraisemblable
Que sur son petit Axe elle doive rouler?

❧

Quand on lui donneroit une Assiette tranquille,
Son Ciel au moins l'emporte, & l'on peut concevoir,
Lorsqu'en un jour sur nous tout paroît se mouvoir,
Que c'est nous qui tournons sur ce monceau d'argile,
Qu'emporte dans un jour son Tourbillon mobile.

❧

Ne sait-on pas que les Nochers,
Quand ils abandonnent les Rives,

Penſent voir éloigner les Tours & les Rochers,
Et courir devant eux les Côtes fugitives?



Le Soleil à nos yeux décrit un Cercle ardent,
Parceque nous tournons ſur une Maſſe ronde.
Quand il paroît courir de l'Aube à l'Occident,
Ici ſortant des Flots, là ſe plongeant dans l'Onde,
C'eſt la Terre qui ſe mouvant,
Au tour de ſon Eſſieu, du Couchant au Levant,
Fait qu'en un ſens contraire on voit tourner le Monde.



En tournant chaque jour, la Terre tourne encore
Par ſon mouvement annuel.
Autour de ce grand Aſtre elle parcourt le Ciel,
Et roule en s'avançant du Couchant vers l'Aurore.
Ses deux Poles fixez obſervent conſtamment
De répondre à deux points marquez au Firmament.
Liée à ce rapport fidelle,
Dans les fluides Champs à ſa Carriere ouverts,
Elle garde toujours ſon Axe parallele
Aux mêmes points de l'Univers.
Ainſi le divin Mechaniſme
A ces deux mouvemens joint le Paralleliſme;
Mêlé ſans être confondu,
Par un Exemple ſimple il peut être entendu.
En abregé la Raiſon s'en explique

Dans

Dans le fer qui reçoit la vertu magnétique.
Avec le Firmament obſervons le rapport
Que garde l'Aiguille aimantée;
Lorſque ſur ſon pivot elle s'eſt agitée,
Et qu'à prendre ſa place elle a fait ſon effort,
Elle eſt par ſes deux bouts conſtamment arrêtée
A regarder & le Sud & le Nort.
On juge que ce fer, Ame de la Bouſſole,
Sans être gouverné par d'internes reſſorts,
Fait ſimplement paſſage à d'inviſibles Corps,
Dans ſes pores percez vers l'un & l'autre Pole;
Et ſuit l'impreſſion qu'il reçoit du dehors.

C'eſt du Paralleliſme une aſſez juſte Image.
A des Corps dont les Cieux, les Airs ſont pénetrez,
Depuis le haut Sommet des Lambris étherez,
Dans ſes pores la Terre auſſi donne paſſage.
Tous ces petits Corps canelez,
Entre trois Globules moulez,
Rencontrent des Chemins propres pour leur Uſage,
Preſſant d'un & d'autre côté,
Entrant vers chaque Pole avec rapidité,
Directement par eux la Terre eſt traverſée,
Et dans ſa ferme Aſſiete ils la tiennent placée.
Si bien qu'en cet état qu'elle garde toujours,
D'un Ordre égal elle pourſuit ſon Cours.

Sur le Plan du grand Cercle appellé l'Ecliptique,
Qui coupe l'Equateur d'une maniere oblique,
Elle va du Soleil recevoir les Aspects
Plus obliques, ou plus directs.
Vers lui diversement tournée
Parcourant ces douze Maisons,
Signes où sont marquez les Jours & les Saisons,
De différens Côtez toujours illuminée;
Par l'ordinaire effet qu'une Boule produit,
D'avoir sur sa moitié la Lumiere épanchée,
Quand l'autre partie est cachée,
Le Jour naît au matin, le Soir, s'évanouït.
Sur nos Climats roulans tout passe, tout se fuit,
Et par ce Mouvement qui nous est insensible,
Notre Hemisphere perd la Clarté qui nous luit,
Lorsqu'à l'autre Hemisphere elle se rend visible;
On croit que le Soleil nous approche, & nous fuit,
Nous vient rendre le Jour, & nous laisse la Nuit.
D'un Degré chaque jour dans sa Route elle avance,
Et le Soleil qui prend cette Apparence,
Dans l'Ecliptique aussi nous doit faire observer
Des Degrez differens au point de son lever.
Sur la Ligne Equinoxiale
Où le Globe terrestre, au milieu separé,
Est de l'Aube au Couchant, dans son tour, éclairé,

Du

Du Jour & de la Nuit la durée eſt égale.
De-là vers chaque Pole on a les Nuits, les Jours
De ſuite par Degrez & plus longs & plus courts,
Pour le Sud, pour le Nord cette Regle s'applique,
Tant qu'au Zenith Auſtral, & ſous le Pole Arctique
Les Peuples oppoſez, ſoumis aux mêmes Lois,
Ont une ſeule Nuit, un ſeul Jour de ſix Mois.

Si l'Aſtre eſt vû dans l'un & dans l'autre Solſtice,
C'eſt la Terre en effet qui court dans cette Lice;
Et quand elle accomplit ſes Retours meſurez,
Soit vers le Capricorne, ou ſoit vers l'Ecrevice,
Il ſemble à l'oppoſite en ces Champs étherez
Parcourir autant de Degrez.
Ses Regards ſont toujours la Cauſe génerale,
Qui de ces Changemens diviſe l'Intervale.
Comme la Terre expoſe à ſes Clartez
Pendant ſix Mois ſa moitié Boreale,
Pendant ſix autres Mois l'Auſtrale.
Il y produit en des temps limitez
De conſtantes Varietez.
L'Eté ſuccede à l'horreur glaciale;
L'Hiver ſuccede à l'ardeur des Etez;
Un Equinoxe double à ſes termes nous donne
Et les Fleurs du Printemps, & les Fruits de l'Autonne;
Et ce qui fait des Jours les Inégalitez
De ces quatre Saiſons fait les Diverſitez.

❧

Si le Soleil n'a plus à courir l'Ecliptique,
Et si de son repos nous sommes assurez,
Nous dressons aisément le Plan Cosmographique.
Les Poles, l'Equateur, l'un & l'autre Tropique
Ne s'imaginent plus dans le Ciel figurez.
Cercles, Zones, & points sur la terrestre Sphere
Sont marquez simplement par l'Astre qui l'éclaire,
Et les divers Climats distincts & mesurez.

❧

Le Soleil remplit tout. Et lorsqu'en un Champ libre
Chaque Planete à part garde son Equilibre,
Sur elles par degrez il répand ses rayons;
En différens Aspects par lui nous les voyons.
Terre ou Planete enfin, c'est la même matiere,
Ces Corps construits de même, ont mêmes mouvemens,
Sont joints, sont opposez en la même maniere,
Ont aux termes prescrits de pareils changemens,
Ont leurs accroissemens, & leurs decroissemens.

❧

Selon que le Soleil accorde sa présence
Aux Globes revêtus de ses feux éclatans,
L'Astronome calcule, & mesure le temps;

Du

Du sein de l'Univers ce grand Astre dispense
Et les Jours, & les Nuits, & les Mois, & les Ans.

Dans le Cercle annuel on connoît que la Lune
Observe avec la Terre une Route commune.
Mais dans un moindre Cercle elle a son propre cours
En l'espace de trente Jours.
Des Mois diligente Courriere,
Douze fois en un An elle fait sa Carriere;
On la voit en Croissant, en son Plein, en Decours.
Sa face dans son plein au Soleil opposée
Nous renvoyant ses feux montre un Globe argenté.
Au Croissant, au Declin sa face est divisée;
L'Opaque par degrez y cede à la Clarté,
Et par degrez le Clair cede à l'Obscurité,
A mesure que sur son Globe
La splendeur du Soleil s'étend, ou se dérobe,
Tant qu'à la fin de ce Jour limité,
Jointe au Soleil, on la voit disparoître;
Par elle aucun Rayon n'est renvoyé vers nous,
Sa partie haute alors les reçoit tous;
Mais visible bien-tôt elle semble renaître,
Et de même à nos yeux toujours croître & décroître.



Si lorsqu'en décrivant son tour,
Directement elle se place
Entre nous & l'Astre du Jour,
Par toute l'épaisseur de son obscure Masse,
Elle intercepte alors les Rayons lumineux;
Du Soleil éclipsé l'on voit mourir les feux.

❧

Et la Terre aussi par son Ombre,
A l'égard de la Lune, a le même pouvoir,
Entre elle & le Soleil venant à se mouvoir
Le Corps terrestre épand un voile sombre;
La Lune en est couverte, on ne peut plus la voir;
Cessant ainsi de recevoir
La Clarté du Soleil dont la sienne est formée,
Dans une noire Eclipse elle est toute abîmée.

❧

Souvent à l'Astronome un Objet curieux
S'offre sous le Voile nocturne.
Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne
Semblent pour égarer nos yeux
D'un Cours non regulier se mouvoir dans les Cieux.
Comment, arrive-t-il, sous leur voute tranquille,
Qu'on voye un Astre avancer, retarder,
Ou suspendre son Cours, ou le retrograder?
Cette apparence vient de la Terre mobile,
Qui sous divers Aspects nous les fait regarder.

Sur



Sur la Terre placez, comme dans un Navire,
Nous y voguons en rond. Tous ces Globes errans,
Comme autant de Vaisseaux guidez par le Zephire,
Flottent dans le liquide Empire,
Et chacun y parcourt des Cercles différens.
Pour tous les mêmes Loix sont faites:
Mais comme un Voyageur, en traversant les flots,
Voit tout marcher, & croit être en repos,
Nous ne voyons aussi que le Cours des Planetes.
C'est un jeu dans les Cieux, vûs plus loin, ou plus près.
Ces Corps changent pour nous leurs phases, leurs progrès.
Nous qui roulons entre eux dans la troisième Sphere,
Et dont le mouvement d'avec les leurs differe,
Leur rencontre pour nous a des diversitez,
Quoique d'un ordre égal ces Corps soient emportez.
Quand l'un d'eux nous paroît dans sa Route ordinaire,
Au même endroit du Ciel répondre quelques Jours,
Nous nous imaginons qu'il arrête son Cours.
Nous le nommons Stationaire.
Et lorsque devant lui nous avançons toujours,
L'apparence nous persuade
Que c'est lui qui nous fuit, on le dit Retrograde.
Ils semblent quelquefois plus lents, ou plus hâtez,

Et selon qu'ils sont vûs de différens côtez,
Ils brillent plus ou moins de leurs feux empruntez.

❧

Des Routes quelquefois dans le Ciel sont tracées
Par des Corps incertains qu'on voit de temps en temps
Montrer d'ardens Cheveux, des Glaives éclatans;
On peut les appeller Planetes deplacées,
D'un Tourbillon peut-être en un autre passées.
Où l'on en forme encore un autre Jugement;
On veut attribuer à tous leurs Phenomenes
Des Révolutions certaines;
Leur longue absence vient d'un grand éloignement;
Et lorsqu'ils ont fini cette Course inconnue,
Ils reviennent encor s'offrir à notre vûe,
Et causer notre étonnement.

❧

Ces Corps dont nous voyons les brillantes figures,
L'Origine cachée, & les progrès douteux
Exciter des Savans les hautes conjectures;
Par la nouveauté de leurs feux
Sont aux foibles Esprits des menaces fatales:
On les croit pour les Grands des Signes malheureux,
Que des exemples vains marquent dans les Annales.
Mais qu'auroient-ils de dangereux?

Le

Le Soleil leur fournit ces Clartez passageres;
Loin de nous, comme ils sont, tous les traits effrayans,
Et les longs Cheveux flamboyans
De ces Etoiles étrangeres,
Sont des Menaces mensongeres
Qui n'épouvantent plus les Esprits clairvoyans.

❦

D'IMMENSES Regions des autres separées
Retiennent notre Esprit, & nos yeux arrêtez.
Avec quelle splendeur les Nuits sont décorées,
Lorsque le Ciel paisible étale ces Clartez,
Dont nous aimons toujours les constantes Beautez?
Quel charme de courir les Voutes étherées
Dans tout ce beau Contour, appellé Firmament,
Qui le Jour voit pâlir ses Lumieres dorées,
Pour briller dans la Nuit avec plus d'Ornement!
L'Olympe est radieux de pures étincelles.
Des figures de feu, dans cet Eloignement,
Sans effacer leurs traits luisent plus doucement;
Font après de beaux Jours des Nuits encor plus belles.

❦

Que ce Lambris semé de Chiffres lumineux,
A nos regards charmez occupe bien la place
Des Objets éclairez que l'Ombre nous efface!

Quel Spectacle aux Humains ! quel Theatre pompeux !
Tous ces Objets fixez dans leur magnificence
Observent le même Ordre, & la même Distance.
Dès que sous l'Horison le Jour va se plonger,
Ces Astres devant nous viennent tous se ranger.
La Route du Soleil sous eux nous est tracée.
Phaëton que perdit son audace insensée,
Aux signes que son Pere exposoit à ses yeux,
Eût marché sûrement dans son Cours radieux.



Des Heros fabuleux la Vertu signalée
Fait de riches Tableaux sur la Voute étoilée ;
Mais en nous amusant la docte Antiquité,
Voulut à ces plaisirs joindre l'utilité.
Ces Astres au sortir des humides demeures,
Marquent d'un Ordre exact les Climats & les Heures ;
Des Voyageurs errans les regards appliquez
Trouvent que dans le Ciel tous leurs pas sont marquez.
Seule, sans se cacher, la belle Cynosure
Offre au savant Pilote une lumiere sûre.
Au Ciel le Laboureur va lire les Leçons
Pour le temps favorable à semer les Moissons.
L'orageux Orion, & les tristes Pleïades
Défendent aux Nochers d'abandonner les Rades ;
Et le Belier doré, le Taureau, les Gemeaux

An-

Annoncent le Printemps, & ſes charmes nouveaux.
C'eſt un vaſte Cadran, une Horloge immortelle
Qui de tous les Humains eſt la Regle fidelle.



Mais où vont s'égarer ces Eſprits indiſcrets
Qui des Succès futurs y cherchent les Secrets?
L'Aſtrologue impoſteur dans ce Livre veut lire
L'Avenir qu'un Mortel ne peut jamais prédire;
Le Deſtin des Humains, leur Vie, & leur Trépas;
Même au fond du Néant ce qui ne ſera pas.



Mépriſons ces Erreurs, n'écoutons que les Sages,
Tirons d'autres Leçons de ces brillans Ouvrages.
Ciel! où va de ces Corps le nombre & la grandeur?
Quel en eſt de plus près & l'éclat & l'ardeur?
Quand on ſait que perçant ces grandes Voutes bleues;
Cent mille millions de millions de lieues,
Nous laiſſent d'une Etoile encor voir la Splendeur!
Quelle vive Lumiere en eux eſt ramaſſée?
O du Pouvoir ſuprême immenſe profondeur!
Si chaque Etoile ainſi s'offre à notre penſée,
Au ſein d'un Tourbillon comme un Soleil placée,
Et ſi ces Tourbillons ſont au nôtre pareils,
Que l'éternel Auteur a formé de Soleils!

Que

Que si nous ajoutons aux Etoiles visibles
Celles qui nous sont insensibles,
Ou dont on n'apperçoit qu'un reste blanchissant,
S'affoiblissant toujours, & toujours s'effaçant;
Et si plus loin encore un fonds impenetrable
Nous offre de ces Corps la suite inconcevable,
Que nos Chiffres jamais ne pourroient exprimer,
Où nos Esprits troublez se vont-ils abîmer!

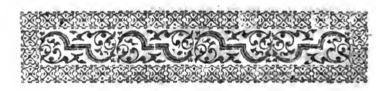
Mais bornons des pensers trop au dessus des Hommes.
Du grand Tourbillon où nous sommes,
Contentons-nous de voir l'ordre & l'arrangement,
Arrêtons nos Regards aux bords du Firmament.

Le Monde ainsi formé suit des Regles constantes;
Il subsiste, il change toujours;
De nos trois Elemens le différent Concours
Fait des Etres divers les Formes differentes.
Le premier a formé le bel Astre des Jours,
Et du Ciel étoilé les Beautez éclatantes.
Le second, qui remplit tout l'espace des Cieux,
Roule & porte en son Sein les Etoiles changeantes;
De son riant Azur les Ondes transparentes,
Les petites Boules mouvantes,
De tant d'Astres divers transmettent à nos yeux

Les

Les justes mouvemens & les traits radieux.
Le troisième, mêlé d'inégales parcelles
Propres à recevoir mille formes nouvelles,
Compose auprès de nous la Region des Airs.
Les Feux tombans, les roulantes Planetes,
Et les menaçantes Cometes,
Les Corps que nous touchons, les Terres, & les Mers
Sont de cet Element les Mélanges divers.





DE LA PESANTEUR ET DE LA LEGERETE', DU FLUX ET REFLUX DE LA MER.

DANS ce Syſtême, ſimple autant que vraiſemblable,
De tout ce que le Monde offroit d'inconcevable,
Avec plus de clarté nous pouvons diſcourir;
Ses plus profonds Secrets ſemblent ſe découvrir.



Deux Mouvemens encore occupent nos penſées.
Celui qui fait des Corps & la chûte & le poids,
Er celui qui fait voir, par de contraires Loix,
Les Ondes de la Mer ſur leurs bords élancées.

Juſqu'ici par un ordre, obſervé conſtamment;
Nous avons vû que les parcelles
Les plus propres au Mouvement,
Qui s'accrochent le moins entre elles,
Volent le plus rapidement;
Qu'elles repouſſent, qu'elles chaſſent
Les parcelles qui s'embarraſſent,
Et que leur embarras fait mouvoir peſamment.

Le

Le Tourbillon terreſtre en ſa Circonference,
Au premier rang contient de ces Corps étherez,
Globules ſubtils, ſeparez,
Qui cedent aiſément, s'ouvrent ſans reſiſtance,
Et pour le Mouvement exprès ſont figurez.
L'Atmoſphere de l'Air eſt un autre liquide
Qui fait auprès de nous des Cercles azurez;
Dans l'étage au deſſous eſt l'Element humide,
Qui fait rouler ſes flots ſur les Champs alterez;
La Terre eſt la plus baſſe, une pierre jettée
S'y voit ſoudain précipitée.
Et ces Corps differens de leur place changez
Bien-tôt, ſelon leur poids, nous paroîtroient rangez.

Des Corps nommez peſans on cherche la Nature,
Au centre de la Terre ils ſemblent attirez,
Par leur chemin, leur maſſe, leur figure
De leur deſcente on regle les degrez.
Quelle inclination les dirige, & les pouſſe,
Et rend leur chûte, ou plus grave, ou plus douce?
Il ne faut point ici de Mouvemens ſecrets,
De deſirs d'union, ni d'occultes crochets.
Ce qui rend une choſe, ou peſante, ou legere,
Eſt une Cauſe unique, & generale, & claire.
Le même Mouvement par qui furent pouſſez

Tous

Tous ces terrestres Corps en Globe ramassez,
Le même aussi fait que l'Air presse & chasse
D'autres Corps qu'il rejoint à la terrestre Masse.
Ainsi les Corps humains, les Corps des Animaux
Qui respirent dans l'Air, & que cet Air enserre,
Formez d'un Suc terrestre, en cela tous égaux,
Marchent pieds contre pieds sur le rond de la Terre.



Tous les Corps agitez vont naturellement
Loin du Centre, du Mouvement:
Mais les plus ronds, les plus rapides
Fendent plus aisément les Campagnes liquides.
A se mouvoir, cette facilité
Deviendra la legereté.
Toute Matiere ainsi, par degrez comparée;
Se cede respectivement.
Bien que notre Air se meuve pesamment
Près de la Matiere étherée,
Pour l'Onde, & pour la Terre il est un Corps leger;
Les Corps par ces degrez doivent tous se ranger.
Ceux de qui la figure est plus embarrassante,
Et de qui la Course est plus lente,
Tous, d'un rapide effort par les autres chassez;
Paroissent à nos yeux de nature pesante,
Et vers le bas sont repoussez.
Ainsi qu'un Contrepoids ce Mouvement s'acheve.
Un Corps descend toujours dès que l'autre s'éleve;

Les

Les uns prennent le lieu des autres déplacez.
Leur figure retarde ou presse leur descente;
Selon qu'ils sont massifs on la voit differente;
Et d'un seul Mouvement ces deux effets divers
Nous font nommer les Corps, ou pesans, ou legers.



Mais de quelle action la Mer est agitée,
Quand sur ses bords nous la voyons montée,
Et que par des efforts nouveaux
Malgré sa Pesanteur elle éleve ses Eaux,
Et semble d'elle-même hors de son lit jettée?
Elle surmonte l'Air par ces Elançemens:
Mais sur les vastes Flots si notre œil peut s'étendre,
Il doit être aisé de comprendre
Que l'Air pressé d'ailleurs cause ces Mouvemens.
En les voyant reglez sur le Cours de la Lune,
Le Flux & le Reflux alors nous surprend moins;
Il montre avec cet Astre une action commune
Qui doit à l'expliquer encourager nos soins.



La Matiere fluide, où circule la Terre,
Décrit un tour ovale avec rapidité;
La Lune qui s'y meut a moins d'activité;
Au petit Diametre où le chemin se serre,
Par le Corps de la Lune, & sa solidité,

Cé

Ce Torrent qu'elle arrête en est plus irrité.
A ce Choc la Terre ébranlée
Vers l'endroit opposé se trouve reculée,
Où le Chemin par-là de nouveau retressi,
Fait que dans cet endroit le Torrent presse aussi.
Les Eaux à ces deux points sur la Terre pressées,
Sous le Cercle Equinoxial
Dans le milieu se trouvent enfoncées;
Et vers le Pole Arctique, & vers le Pole Austral,
Le long des Rives sont haussées.

Et quand la Terre, en achevant son Tour,
Revient, en la moitié d'un jour,
Répondre sous l'endroit où la Lune est placée,
La Terre de nouveau, par les Airs repoussée,
Recule, & voit les Flots salez,
Pour la même raison, sur le Rivage enflez.

Au plus grand Diametre, où la Course est plus lente,
Le Tourbillon terrestre en circulant toujours
Laisse aux Eaux reprendre leur pente,
La Mer rentre en son Lit, les Fleuves ont leur Cours.
Les Eaux ainsi diversement chassées,
Sont deux fois chaque Jour six heures à hausser,
Et deux fois elles sont six heures à baisser,
Tantôt libres, tantôt forcées.

Et

Et ce qui marque enfin ce Rapport, ces Concerts
De la Lune avec l'Air, de l'Air avec les Mers,
C'eſt que la Lune entre les deux Tropiques
Preſſant le vaſte ſein des Ondes Atlantiques,
Elle y fait commencer ce long bouillonnement,
Ce general Soulevement,
Qui dans tout l'Ocean étendent les Marées,
Par deux fois chaque Jour toujours réiterées.
Les Eaux gliſſent delà vers le Sud, vers le Nort,
Et font, ou plus, ou moins reſſentir leur effort,
Selon que par les bords elles ſont reſſerrées.

D'une heure chaque Jour le Flux doit retarder,
Parcequ'avec la Lune il ſe doit accorder.
La Planete ſe meut du côté de l'Aurore
De treize degrez en un Jour,
Et quand la Terre a fait ſon tour,
Il faut qu'elle s'avance encore
Vis-à-vis de la Lune, en ce même degré,
Où de ſon Tourbillon le Chemin eſt ſerré;
Ce qui regle la difference
D'une heure chaque Jour où le Flux recommence.

La

La Mer croît davantage au deſſus de ſes bords
Aux Lunes pleines & nouvelles;
Dans l'Equinoxe enfin ſont ſes plus grands efforts:
C'eſt que dans tous ces temps, par des Regles fidelles,
Il ſe fait ſur les Eaux des preſſemens plus forts,
L'Aſtre les fait ſur l'Air, enſuite l'Air ſur Elles,
Et l'on ne voit jamais démentir ces Accords.

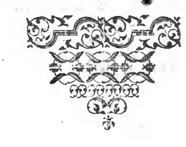
Les Aſtres qui ſur nous exercent leur Puiſſance,
Ne nous agitent point par des Traits inconnus;
Occultes Qualitez, & ſecrete Influence
Sont des Noms dont l'Erreur nous avoit prévenus,
Et faiſoit reverer une vaine Science.

On ſait par quels moyens les Corps ſuperieurs
Ont le pouvoir d'agir ſur les inferieurs.
Ce ſont impulſions, tantôt plus ou moins vives,
Dont les atteintes ſucceſſives,
Dans la Maſſe des Elemens
Font naître tour à tour ſes divers changemens.

Comme le Monde eſt plein, loin que la plenitude
S'oppoſe au mouvement des Corps,
Elle fait de tous leurs Accords
La conſtante Viciſſitude;

Et

Et par-là tout Corps mû doit avec certitude
Sur d'autres Corps voifins déployer fes efforts.
L'impreffion de l'un fur le fuivant s'applique;
C'eft toujours un Reffort à quelque autre enchaîné,
De près, de loin le Tout fe communique,
Par une même Roue inceffamment tourné;
Un Corps en pouffe un autre, & jamais ne l'attire.
Dans cette grande Montre enfemble tout confpire,
A l'uniforme Mouvement
Qui fait de l'Univers l'Ordre, & le Reglement.



DE LA MATIERE SUBTILE.

SI, parmi tous les Corps le Vuide eſt impoſſible,
Une Matiere aux Sens imperceptible,
Et que ſon Mouvement introduit en tous Lieux,
Cauſe tous les effets qui ſurprennent nos yeux.
Or la Crainte du Vuide eſt un Nom inutile,
Puiſque l'Experience a ſû nous démontrer
Que tous Corps ſont poreux, & d'un accès facile,
A cette Matiere ſubtile,
Toujours prête à les pénetrer.

Par l'Air qui fait Reſſort, qu'on preſſe, qu'on entaſſe,
Reduit dans des Tuyaux en un petit eſpace,
Nous découvrirons clairement
Que de ſes petits Corps la Structure inviſible
Laiſſe quelque Intervalle à d'autres acceſſible.
On voit par ce Reſſort, & par ce Preſſement,
Que les pores de l'Air ſont pleins d'une Matiere,
Près de qui la ſienne eſt groſſiere;
Matiere qui ſe meut, qui vole inceſſamment,
Et qui prompte à changer ſes petites figures,

De

De tous les autres Corps remplit exactement
Les inégales Ouvertures,
Et redoublant sa force au moindre pressement
Favorise le Mouvement.

❦

Elle tient lieu de Vuide; elle fuit, elle échappe
Dès qu'elle heurte un Corps, & dès qu'un Corps la frape;
Et s'ouvrant devant eux avec facilité
Laisse à leur Mouvement l'entiere liberté.

❦

Sa force n'est point affoiblie
Par sa grande legereté.
D'une Lame d'acier que Lemnos a polie,
Elle écarte la dureté.
Lorsque la main de Mars par fois est occupée
A ployer pour essai sa redoutable Epée,
Que tous les petits Corps par la trempe durcis,
Ont dans leur Curvité leurs pores étressis,
Elle s'y fait passage, elle entre avec Vitesse,
Penetre dans la Lame, & soudain la redresse.

❦

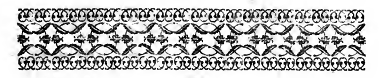
Elle produit ainsi le Ressort de l'Acier,
Et fait sentir par tout cette force élastique.

Du plus profond Abîme, au Sommet Olympique
Elle parcourt le Monde entier.
Zenon reconnoissoit une pure Matiere,
Qui nourrit le Soleil, repare la Lumiere.
Voyant avec tant d'Art cet Univers formé,
Il l'estima vivant, & par elle animé.
Mais sans aller si loin, des raisons convaincantes
Partout nous la font concevoir.
Par ce feu qui fait tout mouvoir,
Elle dévelope les Plantes,
Introduit dans leur sein les Séves nourrissantes,
De leurs Germes feconds c'est l'éternel espoir;
Elle excite en nos Corps ce radical humide
Qui pousse les Esprits, qui rend le Sang liquide.
Dans toute la Nature on ressent son pouvoir.

Elle prend toute forme en passant dans les Vuides,
S'ouvre les Corps les plus solides,
Des Airs & de l'Ether agite les Ressorts,
Toujours prompte, legere & vive,
Et l'effet géneral de sa Vitesse active
Commence l'Action qui meut tout ce grand Corps.



DES



DES MOUVEMENS PARTICULIERS.

DE chaque Mouvement la diverſe Puiſſance,
Vient d'un Mouvement géneral,
Et quelle qu'en ſoit l'apparence
Ce n'eſt qu'un Mouvement local;
Encore que la Connoiſſance
A nos Sens en puiſſe échaper,
L'Eſprit ne doit point s'y tromper.



Outre tous ces Effets ſi grands, & ſi ſenſibles,
Il ſe fait à tous les Momens
Dans les Etres divers de ſoudains changemens
Que produiſent encor des Reſſorts inviſibles.
On veut à tous ces Mouvemens
Donner des Cauſes différentes,
On y veut concevoir mille Diverſitez;
Au lieu de s'arrêter aux Cauſes évidentes,
On remplit les Sujets d'obſcures facultez.
Ce ne ſont plus que Vertus attractives,
Sympathiques, fermentatives,

Un même Mouvement, par d'inutiles Noms,
Se multiplie en cent façons.

Mais l'Impulsion seule à l'Esprit se présente.
La Loi des Mouvemens, generale & constante,
Est qu'il s'y trouve un Agent, un Milieu;
Il y faut reconnoître un changement de Lieu,
Il y faut l'action d'une Cause mouvante,
De qui la force agissant au dehors
Par son impulsion vienne ébranler un Corps.

Ainsi les Mouvemens ont tous la même Cause;
Ils se font tous avec simplicité.
Jamais ces Regles qu'on propose
Ne produiront d'obscurité.
On reconnoît la même chose
Dans tout ce qu'on appelle, ou Generation,
Ou Croissance, ou Corruption.

Quelque sujet qu'on s'imagine
S'accorde à ce Raisonnement;
Par tout l'Impulsion agit uniquement,
Et des Etres divers la Fin, ou l'Origine
Vient de leurs petits Corps poussez diversement;
Leur Assemblage, ou leur Ecoulement,

Pro-

Produit un Etre, ou cause sa Ruine.
Tout dépend d'un Principe égal.
C'est une Impulsion, un Mouvement local
Qui joint ces petits Corps, ou qui les desassemble.
Quand des Atomes separez
Viennent à se mêler ensemble,
Avec certains Accords, avec certains degrez,
Des Etres sont engendrez.



Et quand ce Tout éprouve une force pressante,
Par qui tous ses Nœuds se défont,
Que de ses petits Corps l'Assemblage se rompt,
Il se voit menacé d'une fin violente.
Si ces Mouvemens sont si forts
Qu'ils détruisent tous ces Accords,
Il se corrompt, s'exhale, & la Mort le devore.
Mais si ce Mouvement un peu plus moderé,
Le laisse reconnoître encore,
Il est simplement alteré.

Souvent un même Corps se montre en apparence,
Tantôt plus resserré, tantôt plus étendu,
Sans que de sa propre substance
Il ait rien augmenté, ni qu'il ait rien perdu.
La Raison nous certifie
Que quand un certain Corps s'étend soudainement,

Et qu'on dit qu'il se rarefie,
Il faut que d'autres Corps d'un subtii Mouvement
Entre ses pores s'introduisent;
Ils les écartent, les divisent,
Et font imperceptiblement
Cette espece d'Accroissement.

Pour sa propre Matiere, il n'a pas plus d'espace.
Ainsi quand nous voyons que dans l'Airain brûlant,
L'Onde en franchit les bords d'un essor violent,
Et nous semble augmenter sa Masse,
L'Onde en effet ne tient pas plus de place;
Des Corps d'Air & de Feu parmi les siens mêlez,
Font que les Flots nous paroissent enflez.

Et quand un Corps de même se condense;
Tous ces petits Corps étrangers,
En s'évaporant dans les Airs,
Font resserrer par leur absence
Les pores qu'ils avoient ouverts.



Donc la droite Raison, si-tôt qu'on la consulte,
Nous dit que tout se fait par la même Action.
Loin d'ici *Sympathie*, *Horreur*, *Attraction*,
Bannissons de ces mots la vaine Invention,

Rien

Rien de connu, rien de clair n'en resulte;
Jamais le Mouvement n'aura de *Cause occulte;*
Nous expliquerons tout avec l'Impulsion.

ꝏ

C'est par ce Principe solide
Que ce Siécle a trouvé des Eclaircissemens
Sur ces merveilleux Mouvemens
Qu'on imputoit à la crainte du Vuide.
Si nous examinons l'Air comme un Corps liquide;
Si nous considerons qu'il a sa pesanteur,
De nos Pompes d'abord la Nature est trouvée;
C'est par le poids de l'Air que l'Onde est élevée
Jusques à certaine hauteur,
Non par ce Vuide affreux que la Nature abhorre.
Car passé ces degrez nous pouvons observer,
Quoique le Vuide y fût à craindre encore,
Que l'Eau ne peut plus s'élever.



DES SAISONS.

PARCOURONS l'Univers, toutes choses sont nées
Par les mêmes impressions.
On voit par ces impulsions
Nos Saisons dans leur Ordre, en Cercle ramenées.
Que l'on fasse tourner la Terre, ou le Soleil,
L'effet du Mouvement sera toujours pareil.



Cet Astre qui paroît des Rives de l'Aurore
Dans les flots du Couchant venir plonger le Jour,
Et du bord Indien recommencer encore
A faire son oblique Tour,
Sans que son Char dans sa Carriere ardente
Visite les Climats divers,
Demeurant immobile au sein de l'Univers,
Il marque également, dans sa Course apparente,
La borne des Etez, & celle des Hyvers;
De nos Champs tour à tour la face est différente;
Ils sont ou de Verdure, ou de Glace couverts.



Pre-

Prenons-le aux premiers jours, où la Toison dorée
De l'Equateur vers nous lui semble ouvrir l'entrée;
Des changeantes Saisons observons le progrès,
Retraçons-nous d'abord l'agréable peinture
De ce Printemps cheri plein de rians Attraits,
Qui rajeunit, & pare la Nature.
Quand le Ciel blanchissant répand ses riches pleurs,
Que le Pere du Jour amoureux de la Terre,
Chasse par de tiedes Chaleurs
Le Froid cruel qui la resserre,
Elle produit les tendres Fleurs,
Donne aux Prez leurs feconds herbages,
Aux Arbres leurs épais feuillages,
Et de son Sein humide agité doucement,
Des Plantes & des Fruits fait sortir l'Aliment,
Ce Suc précieux qu'elle enferme.
Et par cet heureux changement
Tout naît, tout s'entretient, tout fleurit, & tout germe;
Les Champs ont leurs Trésors, les Bois leur Ornement,
Tout prend sa Nourriture & son accroissement.



Quand la Terre au Soleil encor plus exposée
Se pare des Epics croissans,
Et que par les longs Jours Cerès favorisée
Voit meurir des Guerets les Trésors jaunissans,
Sur cette ronde Masse, autour de lui roulante,

L'Aſtre enflâmé répand une Clarté brûlante,
Tout percé de ſes traits le halé Moiſſonneur
Tire des Champs dorez ſon Uſure innocente,
Et ramaſſe en faiſceaux la Recolte abondante
Qui fait ſa Joye & ſon Bonheur.



Quand pour comble de Biens, & Bacchus, & Pomone
De Raiſins, & de Fruits ſe font une Couronne.
Qu'on celebre leurs Noms par des cris éclatans,
En voyant accomplir par les Dons de l'Autonne
Les Eſperances du Printemps.
Là d'un Feu moins brûlant la Terre eſt éclairée.
Le Soleil qui paroît reculer dans les Cieux
Verſe en des Jours moins longs une ardeur temperée,
Et ſous les Pampres verds cuit le Suc précieux
Des plus charmans Feſtins, attrait délicieux.
Pour ces Arbres feconds que ſa préſence anime,
Il fomente la Seve, en eux l'aide à couler,
Sans qu'elle puiſſe au dehors s'exhaler;
Et par les Mouvemens qu'à loiſir il imprime,
Dans les Tuyaux ligneux il la fait circuler;
Tant qu'il forme ces Fruits dont l'Odeur attrayante,
Dont la Couleur, la Beauté raviſſante,
Pour le Goût, & les Yeux viennent nous préſenter
Tout ce qui pouvoit nous flatter.



Auſſi

Aussi quand il paroît au plus lointain Tropique,
Et qu'il nous semble fuïr vers le Cercle Antarctique,
A chaque pas qu'il marque en ces autres Climats,
Nous voyons dans nos Champs avancer les Frimats,
De nos Jardins l'Hyver efface la parure,
Des utiles Vergers, des ombreuses Forêts
On voit tomber la verte Chevelure.
L'Aquilon furieux ramene la Froidure,
Enchaîne les Ruisseaux, & durcit les Guerets;
Tout prend un Air affreux, tout est sans Nourriture,
L'humide Suc n'a plus de Mouvement:
Un fatal Engourdissement
Saisit la Terre paresseuse,
Et les Germes feconds dans son Sein enfermez,
Tant qu'on entend souffler la Bize rigoureuse
Demeurent comme inanimez.



L'extrême Froid, la Chaleur dévorante
Sechent également la Verdure & les Fleurs,
Quand du Soleil la Flâme est trop ardente,
Ou que des Aquilons la rigueur violente
De l'Aurore a glacé les pleurs.
Flore qui de son teint n'entretient les Couleurs
Que par l'heureux secours d'une vapeur humide.
Aussi-tôt que les Champs ne sont plus humectez,

Sur la Terre gelée, ou sur le Sable aride,
Voit perir ses Attraits, & flêtrir ses Beautez.



Voyons le Tronc superbe, & le vaste feuillage
De ces Chênes audacieux,
Dont les Rameaux toufus vont embrasser les Cieux,
Et cachent le Soleil sous leur épais Ombrage,
Un Gland dans la Terre jetté
S'amollit, & s'entr'ouvre en cette humidité;
Se dévelope, étend ses petites Racines,
Et l'humide Limon par la Chaleur émû,
Etant dans leurs pores reçû,
Y monte, & fait pousser des branches enfantines.
On plie avec la main un Arbrisseau naissant:
Mais sa tige tendre & debile
S'augmentant tous les jours par le suc nourrissant,
Par le Cours des Saisons toujours s'affermissant,
Elle prend dans la Terre une Assiette immobile;
D'un insensible Cours sans cesse s'accroissant,
Ce qui n'étoit d'abord qu'une si foible Plante
Est un Arbre Geant de Grandeur étonnante.



Ce juste Mouvement, cette force feconde,
Par un Cours successif regne en tous les Climats.
Les Jours & les Saisons sont partagez au Monde,

Se-

Selon que le Soleil, semblant sortir de l'Onde,
Fait paroître qu'il fuit, ou revient sur ses pas;
Dans son éloignement tous les Etres languissent,
A son Aspect tous vivent, tous fleurissent,
Et dans tous l'Univers par un progrès pareil.
Le Mouvement dépend des regards du Soleil.





REFLEXION SUR L'ORDRE & la Durée du Monde.

AINSI de ce Grand-Tout contemplant la Structure,
Un Systême très-simple en montre les Accords,
Nous découvre ces Nœuds, cet Ordre, ces Rapports,
Par où l'Auteur de la Nature,
De ce vaste Univers a lié tous les Corps.

❦

Cette immense Machine est si bien disposée,
Se meut par des Ressorts si reglez, si constans,
Agissant tous ensemble, unis, en même temps;
Que si quelque autre Loi par la force imposée
Contraignoit l'Univers à suivre un autre Cours,
Si-tôt qu'il seroit libre il reprendroit toujours
Cette Construction à nos yeux exposée;
On verroit rétablir ces Ordres différens;
On reverroit encor ces nombreuses Etoiles,
Qui de l'épaisse Nuit percent les sombres Voiles;
La Terre, l'Eau, les Airs reviendroient à leurs rangs;
Les Cieux, l'Astre des Jours, & les Globes errans.

Ec-

❦

Ecphantes, Philolas, Copernics, Galilées,
Thico-Brahez, Keplers, & Caſſinis,
O de quels plaiſirs infinis
Vos Ames ont été comblées;
Quand votre Eſprit perçant juſqu'au plus haut des Cieux,
Malgré l'épaiſſe Nuit qui nous couvre les yeux,
Ces Merveilles pour vous ſe trouvoient dévoilées!

❦

Que Deſcartes ſouvent ſentit de doux tranſports,
Lorſque d'Egmont la longue Solitude
Lui permit la profonde Etude,
Qui du Monde à ſes yeux démêla les Accords,
Qui ſembla demonter cette immenſe Machine,
En pénetrer les plus ſecrets Reſſorts,
Comme s'il en eût vû la premiere Origine.

❦

O purs Contentemens d'un Eſprit glorieux,
Qui va puiſer des Biens ſi précieux
Dans la ſource de la Lumiere;
Et connoît que la Terre entiere
Ne ſera plus qu'un grain de Sable & de Pouſſiere,
Ne ſera plus qu'un point inviſible à nos yeux,
Si nous enviſageons l'Immenſité des Cieux!

Mais

Mais ils vont plus avant ces Esprits magnanimes,
Ils vont par ces Degrez sublimes
Jusqu'au Trône de l'Immortel;
Jusqu'où l'on voit briller les Esprits sans Matiere,
Où l'intelligible Lumiere
Rend l'Etre inalterable, & le Jour éternel!

Fin du second Livre.



PRINCIPES DE PHILOSOPHIE, OU PREUVES NATURELLES DE L'EXISTENCE DE DIEU ET DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

****

LIVRE TROISIE'ME.

DES OBJETS SENSIBLES EN GENERAL. DE LA DURETE' ET DE LA LIQUIDITE'. DE LA CHALEUR ET DE LA FROIDEUR. DES SAVEURS. DES ODEURS. DU SON. DE LA LUMIERE. DES COULEURS. DU TRANSPARENT ET DE L'OPAQUE.

DES OBJETS SENSIBLES EN GENERAL.

NOUS avons observé les choses génerales,
L'Ordre & les Mouvemens que l'enceinte des Cieux,
D'un immuable Cours dévelope à nos yeux,

Des

Des Jours & des Saisons les justes intervales;
Par quelles Actions les Etres sont produits,
Et tour à tour sont changez, & détruits.
Essayons de trouver des Lumieres égales,
Pour juger de ces Corps qui nous font de plus près
Sentir, & discerner leurs traits.

Un mêlange infini se trouve sur la Terre.
Là mille & mille Objets à nos Sens sont tracez;
Attirez par les uns, par les autres, blessez,
Tout nous flatte, ou nous fait la guerre.
Souvent les Elemens paroissent en courroux,
Et souvent tous leurs Dons se répandent sur nous.
De Fleurs le Printemps se couronne;
Les jaunes Trésors de Cerès
Sortent des fertiles Guerets;
Nos Vergers sont remplis des présens de Pomone.
Les Aquilons ensuite amenent les Hyvers,
Et les Champs herissez sont de Glace couverts.
Les Fleuves bien-faisans, roulant leurs claires Ondes,
Rendent les Campagnes fecondes;
Et soudain blancs d'écume, en Torrens débordez,
Par eux ces Champs sont inondez.
Tantôt l'Astre du Jour dore, & peint les Nuages,
Tantôt il semble éteint par les affreux Orages.

Des

Des feux sont allumez sous les Rochers tremblans;
Pour engloutir les Monts, la Terre ouvre ses flancs;
Pour le bien des Humains, elle ouvre aussi ses pores
A la Vertu d'un feu Central,
Qui répand en tous lieux un Esprit vegetal.
Autour de sa surface on voit les Meteores,
Formez, & dissipez dans le milieu des Airs;
Neige, Pluye, & Brouillards, Iris, Tonnerre, Eclairs,
La Grêle si funeste aux Plaines abondantes.
Autant que la Nature a de faces changeantes,
Autant de nouveaux Mouvemens
Nous font sentir ces changemens.

Par les Sons, par le bruit notre oreille est émue;
Le Soleil lumineux éblouït notre vûe,
Et de tous les Objets anime la couleur;
On ressent au toucher la Froideur, la Chaleur,
Le Mol, le Dur, & le Liquide,
Le Poli, le Piquant, & le Sec, & l'Humide;
Les Liqueurs, & les fruits nous offrent leurs Saveurs;
Les Fleurs, & les Parfums exhalent leurs Odeurs.
Chacun de ces Objets par notre Experience,
De ce qu'ils font en nous nous donne connoissance:
Mais comment par l'Objet ces effets sont produits
Ce qu'il est; c'est de quoi nous voulons être instruits.



Que

Que nous ſoyons touchez du Fer, ou de la Flâme;
Leur Action nous oblige à penſer
Comment celle-ci brûle, & l'autre peut percer.
Ne parlons point ici de l'Ame;
Pour un autre Diſcours je veux la reſerver.
D'abord ce ſont les Corps qu'il s'agit d'obſerver.

Avant tout il eſt neceſſaire,
Si nous voulons des Sens diſtinguer les Rapports,
D'avoir la connoiſſance claire
Des ſimples Mouvemens qui ſe font dans les Corps.
Attachons-nous à nous inſtruire,
Comment leur Action en nous peut ſe produire.
Tant d'Etres corporels dont nous ſommes touchez,
Sont faits de petits Corps, tous à notre œil cachez,
Mêlangez, enlacez de diverſe maniere.
Si le regard en vain cherche à les diſcerner,
Par leurs effets tâchons d'imaginer
Chaque figure ſinguliere
Des particules de Matiere:
Par-là nous pourrons concevoir
Quelles impreſſions doivent nous émouvoir.

Une parcelle eſt mûe; un petit Corps s'applique,
Quelque choſe nous preſſe, ou nous heurte, ou nous pique,
Tout

Tout vient de leur figure, & de leurs Mouvemens.
Ce font toujours de vrais attouchemens,
Dont rien ne diftingue l'efpece
Que la conftruction des Organes des Sens,
Ou plus, ou moins de force & de delicateffe
Des Corps fur l'Organe agiffans.

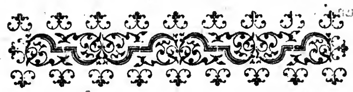
Cette Regle bien entendue,
A tous les Sens s'étend également.
Le Goût vient d'un ébranlement
Sur ces filets nerveux dont la Langue eft tiffue.
L'Odeur naît de l'épanchement
D'une vapeur jufqu'au nez répandue.
Le Son provient de certain tremblement,
Dont l'Action par l'Air dans l'Oreille eft reçûe.
C'eft fur les nerfs des yeux un foudain preffement,
Qui de tant de façons exerce notre vûe.
Ces Actions ont un Principe égal
Pour tous les Sens en general.

Il faut donc des Sujets diftinguer la Puiffance,
Et rechercher comment ces Corps font compofez,
Pour ébranler nos Corps organifez,

De

De tant d'Agens divers quelle eſt la différence ?
A les analyſer nous ſerons occupez;
Leurs mêlanges ſecrets, leurs tiſſus inviſibles,
Avec un ſoin exact ſeront développez;
Ce qui les fait mouvoir, ce qui les rend ſenſibles;
Enfin tout ce qu'on nomme en eux leurs qualitez,
Leur forme, leur nature, & leurs proprietez.





DE LA DURETE' ET DE LA LIQUIDITE'.

QU'UN Homme, par quelque Avanture,
Marche dans une Nuit obſcure,
De ces Voiles épais par tout envelopé,
De quoi premierement ſe trouve-t-il frapé?
Il s'appercevra, s'il avance,
D'un Corps, ou qui lui cede, ou qui fait réſiſtance.
Un Corps qui nous réſiſte, en y portant le bras,
Nous fait ſentir ſolidité, rudeſſe;
Et dans celui qui ne réſiſte pas
Nous éprouvons fluidité, moleſſe.
Par où diverſement peuvent-ils nous toucher?
Voilà leurs qualitez que nous devons chercher.



Par l'attention ſeule aux qualitez palpables
Ils doivent être examinez.

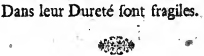
Dans la Terre poreuſe, où l'Argile, les Sables
Rencontrent des chemins differemment tournez,
Les Souphres, & les Sels, & petits Corps ſemblables,

En des moules divers criblez, & façonnez,
Se mêlent aux premiers, avec eux entraînez.
Dégagez de la Terre en ses pores ils passent;
Ils se joignent de près, se serrent, s'entrelassent.
La pression, le poids, l'irrégularité
Fait que le Mouvement en Eux est arrêté,
Leurs Angles, leurs Rameaux, l'un dans l'autre s'enchassent;
C'est d'où vient la solidité,
Et c'est ce qui fait dans la Terre,
Soit du Métal, soit de la Pierre
L'Epaisseur, & la Dureté.

Si bien que quand un Corps est formé de parties,
Qui sont pour se joindre assorties,
Et sans que d'autres Corps rompent leur Union,
Se touchent, demeurent ensemble;
Le tout, joint & serré par ce Nœud qui l'assemble,
Résiste en même temps à sa division.
Ce sera le Corps dur qui d'une force extrême
Se maintient en repos, & se borne lui-même.

Les Corps ont plus de force, ont plus de Dureté
Lorsqu'ils sont composez de parcelles solides,
Qui s'enchâssent le mieux, & laissent moins de Vuides.
Ceux, dont les petits Corps ont moins d'égalité,
De

De sorte qu'en plus de manieres
Les Figures irrégulieres
Soient propres à s'embarrasser
A s'accrocher, s'entrelacer,
Sont à rompre plus difficiles;
Ceux, dont les petits Corps, plus droits & plus polis,
Sans beaucoup se lier, sont seulement unis,
Dans leur Dureté sont fragiles.



Sur ces refléxions on se peut assurer,
Qu'un Corps qui brise tout, qui peut tout pénetrer,
Le Fer, est composé d'inflexibles parcelles,
Et qui par leur longueur s'entortillent entre elles.
Leur liaison commune, & leur solidité
Donne au Tout cette force & cette Dureté.
Il tranche, il coupe, il perce, & rien ne lui résiste.
Le Crystal est plus dur, mais quand il est heurté
Il se rompt, il se brise avec facilité.
L'Acier aquiert aussi cette fragilité.
Leur Dureté fragile, en tous les deux consiste,
Dans leurs petits Corps longs, l'un sur l'autre couchez,
Polis, qui ne sont point l'un à l'autre attachez.



Et le Marbre & le Bronze, affermis & durables,
Propres à conserver les Titres éclatans,
Aux assauts du dehors résistent plus long-temps;

Aux attaques de l'Air font plus impenetrables.
C'eſt que leurs pores plus ſerrez
Aux vapeurs refuſent l'entrée,
Au lieu que ceux du Fer s'en trouvent penetrez;
Par-là ſa conſiſtance en a moins de durée.
Des corps de Sel auſſi dans ſa Maſſe fourez,
Et qui dans un Air ſec font le tout plus ſolide,
Sont dérangez, fondus, lorſque l'Air eſt humide.
Ainſi le Fer ſe rouille; il eſt bien-tôt gâté
Par l'Air & par l'humidité.

Cependant pour la force il n'a point de ſemblable;
On voit par ſon ſecours nos travaux abregez;
De tout exécuter l'Artiſan eſt capable,
Avec les Inſtrumens que Vulcain a forgez.

Ah! pourquoi ce Métal a-t-il un autre Uſage,
Que de ſeconder l'Art qui cultive les Champs,
Et d'armer la Charue avec les Socs tranchans,
Qui font l'honneur du Labourage!
Mais un cruel Demon, un Deſtin rigoureux
Ont inventé ces Piques, ces Epées,
Par l'aveugle fureur au Sang humain trempées.
A quoi ſongez-vous, Malheureux?
Ce Fer inſtrument de la Guerre,
Ce Fer que vous forgez pour vous faire perir,

Mor-

Mortels, vous eſt donné pour tirer de la Terre
Les Fruits qui vous doivent nourrir.

Le Fer, ce Corps ſi dur, ſe corrompt, ſe dérange,
En laiſſant dans ſon ſein percer l'humidité;
Et par le Chaud, l'humide fange
Prend une ferme aridité.
Quand on voit la Terre épaiſſie,
Et que ſes Corps plus ſecs, en repos entaſſez,
Sont par le temps plus liez, plus preſſez,
En Pierres, en Cailloux, leur Maſſe eſt endurcie.



Ainſi ſont endurcis les riches Mineraux,
Et ces brillans & précieux Criſtaux,
Qui ſont comme une Onde glacée,
En des Corps tranſparens fixée.



Le Liquide eſt un Corps qu'il faut examiner,
Comme échappant toujours, difficile à borner.
Lorſqu'en ſon Lit penchant nous voyons courir l'Onde,
Tâchons de nous imaginer
De nombreux petits Corps de forme longue & ronde,
Qui peuvent tous, ſeparément,
Se fuïr, & conſerver leur propre mouvement.
Ils formeront cette Eau fugitive & mobile,

Dont la Liquidité se doit entretenir
Par une Matiere subtile
Qui passe entre ces Corps, & vient les desunir.
Ces Corps longs & plians, de surface polie,
Par leur souplesse aisez à se mouvoir,
Nageant chacun à part, & sans que rien les lie,
Se feront ainsi concevoir,
Comme autant d'Anguilles glissantes,
En ondoyant vives & penetrantes,
Qui coulent aisément, sans pouvoir s'attacher;
Et si leur Action contrainte, & reprimée,
Dans un Vaisseau n'est renfermée,
On voit que la Liqueur est promte à s'épancher.

Quand de l'Eau, par exemple, en un Vase posée,
Paroît demeurer en repos,
Il faut croire pourtant que mille petits flots
Sont dans sa Masse divisée,
A couler, à ceder sans cesse disposée.
Ces petits Corps glissans qui se meuvent toujours,
En haut, en bas prennent leur Cours,
Passent l'un parmi l'autre, en longs replis ondoyent,
Aux Murs de leur Prison heurtent de tous côtez,
Et sans que nos Regards le voyent,
Comme une Mer sont agitez.



Cet-

Cette division à connoître est aisée,
Si dans un Vin vermeil nous répandons de l'Eau,
Il se fait sur le champ un Coloris nouveau,
La Teinture plus pâle est des deux composée;
L'Eau se mêle par tout à la vive liqueur,
Et le Vin n'a plus sa vigueur;
Le tout est mêlangé des diverses parcelles,
Ne comprend-on pas clairement,
Comme chacune à part étant en mouvement,
Elles se font passage entre elles,
Et de tous les côtez glissent en un moment?

De même si du Sel dans l'Eau vient à se fondre,
Les petits Corps dissous par tout seront mêlez,
Dans les parcelles d'Eau propres à se confondre,
En haut, en bas ce sont des flots salez;
Et quelque Corps enfin qu'on jette dans cette Onde,
Soit qu'absolument il s'y fonde,
Soit que les petits Corps se puissent détacher,
Elle en aura le Goût, l'Odeur & la Teinture,
Et par tout avec elle on les voit s'épancher;
Ce qui nous force de conclure
Que tous ces petits Corps, ainsi de tous côtez,
Avec les siens sont emportez.



Mais comme en tous les Corps tour à tour se succedent
Repos & Mouvement; ainsi la Dureté

Fait place dans un Corps à la Liquidité,
Et le Liquide aussi prend la Solidité.
Les lourds Métaux eux-mêmes cedent
Aux devorantes ardeurs,
Sont dissous, sont changez en brûlantes Liqueurs;
Puis redeviennent durs; & la Chaleur passée,
Leur Masse en est encor mieux jointe, & plus pressée.

Par la même raison nous pourrons éclaircir,
Pourquoi tout autre Corps est, ou dur, ou fluide;
Nous verrons comment l'Eau liquide
Dans le froid de l'Hyver souvent peut se durcir.
Par le Souffle perçant du rigoureux Borée,
Les Airs sont comprimez, la Terre est resserrée,
L'Onde se fixe, & résiste au pouvoir
Des petits Corps subtils qui la faisoient mouvoir;
Les replis ondoyans s'arrêtent, se roidissent,
Et n'obéïssant plus au premier Element,
Les parcelles ainsi s'attachent, & s'unissent,
Comme nous voyons se durcissent.
Et toutes en repos, perdent leur mouvement.

Lorsqu'elle maintenoit ses parcelles, glissantes,
Flexibles, obéïssantes,
Comme elles s'arrangeoient avec facilité,
Elles occupoient moins de place.

Preu-

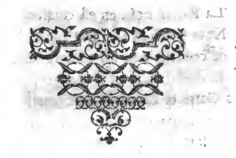
Preuve de cette Verité ;
On voit enfler l'Eau qui se glace ;
Les fragiles Vaisseaux, au dedans trop pressez,
Par cette Eau dilatée alors seront cassez.

C'est un effet surprenant à la vûe,
Que mêlant deux Liqueurs on en forme un Corps dur.
Mais pour nous il n'est plus obscur ;
La Raison nous en est connue.
Nous pouvons aisément juger
Qu'une de ces Liqueurs dans l'autre s'insinue,
Et doit tellement s'y ranger,
Que des Corps ondoyans la fluidité cesse ;
Etant de se mouvoir l'un par l'autre empêchez,
Des vuides sont remplis, des pores sont bouchez,
Ils forment une Masse épaisse,
Et sont l'un à l'autre attachez.

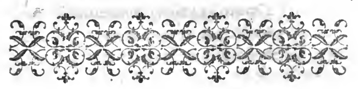
Ainsi les Corps sont durs, ou sont liquides,
Sont fluides, coulans, sont secs, ou sont arides,
Selon que nous trouvons unis, ou divisez
Les petits Corps, dont ils sont composez ;
Et qu'à l'atteinte que leur donnent
D'autres Corps qui les environnent ;
Ils ont des Mouvemens, ou plus, ou moins aisez.



Ces Regles, par l'experience,
Aux Corps chauds, aux Corps froids doivent se rapporter;
En les examinant on ne pourra douter
D'une parfaite ressemblance;
La Chaleur, la Froideur naissent évidemment
Du Repos & du Mouvement.



DE



DE LA CHALEUR ET DE LA FROIDEUR.

DES Sages autrefois ont paru temeraires,
Qui dans la Neige ont nié la blancheur,
Et dans la Flâme, la Chaleur;
Mais cette Opinion, que les Esprits vulgaires
Accusent de folie & de temerité,
A bien l'examiner contient la Verité.

Si d'un ardent brazier on sent la violence,
Qu'est-ce en nous que l'appercevance
De ce Tourment que le Feu vient causer?
Et qu'est-ce dans le Feu que certaine Puissance
D'ébranler notre Organe, & de le diviser?
Lorsque sur nous l'ardeur du Feu s'exerce,
On ne doit point en lui mettre cette Chaleur;
Non plus que quand un fer nous déchire, & nous perce,
On ne sauroit en lui placer notre douleur.



Puisque le Feu n'est point semblable
A ce qu'il nous fait éprouver;
C'est la Refléxion qui doit faire trouver
De ses effets la cause veritable;
Ce que c'est que sa force, & son agilité,
Son ardeur, son activité.

Pour expliquer sa qualité brûlante,
Cette Vertu si promte, si puissante,
Et qui produit tant d'effets differens,
Nous pouvons définir ce Feu comme un Liquide,
Dont les Corps durs, & pénetrans,
Sont roulez d'un essor rapide.
Ils nagent, emportez du premier Element,
Ils prennent sa Nature active,
Et suivent de son Mouvement
La promtitude la plus vive.
Ce sont des Flots bruyans, ondoyans, & legers,
Qui s'écoulant parmi les Airs,
Agitez sans repos, frémissent, pirouettent;
Et loin de leur Centre emportez;
Mais par l'Air qui les presse en leur Sphere arrêtez,
Sur les Objets prochains se lancent, & se jettent.
Ils agissent de tous côtez;
Par leur agilité penetrent, s'introduisent,
Percent les autres Corps, les ouvrent, les incisent.

C'est

C'est en ce Mouvement vif & continuel,
Que consiste du Feu le principe formel.
A diviser les Corps, si sa force est extrême;
Il faut pour les mouvoir qu'il se meuve lui-même.



Le Feu qui nous fait de trop près
Sentir la pointe de ses traits,
En agissant sur nous, comme un Fer pourroit faire,
Nous cause une vive douleur;
Si la distance le modere,
Nous sommes chatouillez d'une douce Chaleur.

Afin qu'il s'allume, ou qu'il dure,
Le Feu doit rencontrer des Alimens cachez,
Qui soient aisément détachez
Pour lui servir de Nourriture.
Mais s'il a besoin d'aliment,
Il faut que l'Air aussi cede à son Mouvement.
C'est d'où vient dans le Feu cette Action legere
Qui s'entretient toujours en ligne circulaire;
Les parcelles de Feu ne pouvant avancer;
Si l'Air que leur Mouvement chasse,
N'en force d'autre à se mettre en la place,
Qu'elles sont prêtes de laisser.
Le Feu chasse toujours par son essor agile

L'Air dont il eſt environné;
Et l'Air pour lui donner le paſſage facile
Doit être vers la Flame en Cercle ramené.
Cet Acte reciproque entre eux eſt neceſſaire;
Toujours les Corps de Feu tendent à s'échaper;
Toujours agitez dans leur Sphere,
En circulant ils viennent nous fraper.

❦

Dans un Sujet d'où la Flâme s'écoule,
Ce Feu devroit toujours leger, rapide, & promt,
Libre, ne s'étendre qu'en rond;
Il devroit nous paroître une brillante Boule.
Que ſi nous obſervons qu'en s'élevant aux Cieux,
Comme une Pyramide il paroît à nos yeux,
C'eſt qu'entouré de l'Air il cherche une ouverture,
Pour ſe faire paſſage il contraint ſa figure;
Et dans l'endroit qu'il s'ouvre, il doit en ſe dardant
Former un trait aigu, non pas un Globe ardent.

❦

Le Feu ſepare, il aſſemble, il diviſe;
Il purifie, éprouve les Métaux;
Un Chimiſte ſavant par lui fait l'Analyſe
Des Mineraux, des Vegetaux.
On voit que tous les Corps plus, ou moins ſe dérangent,
Attaquez par des Feux plus, ou moins moderez;

Et

Et leurs nœuds font détruits, s'alterent, & se changent,
Selon qu'à cette ardeur ils se trouvent livrez.

❦

Il n'est rien de si dur que le Feu n'amolisse,
Qui ne cede à son Mouvement.
Le bras du Forgeron imprimé fortement
Sur l'Acier que le Feu met dans l'ébranlement,
Le rend souple à son artifice.
Mais au contraire, il faut que la Chaleur durcisse
Tous les Corps humectez, & qui font amollis
Par de moites vapeurs, des parcelles liquides,
Quand leurs pores demeurent vuides
De ces humides Corps dont ils étoient remplis.

❦

Ces différens effets ont tous la même Cause;
C'est par son Mouvement que le Feu les produit.
Quelque Sujet aussi que l'Esprit se propose,
Tout change par la Flâme, & tout sera détruit;
Et le Marbre, & le Fer, & le Diamant même,
De ses traits penetrans trop vivement frapez,
Et trop long-temps l'Objet de son ardeur extrême,
Seroient à la fin dissipez.

❦

Pour

Pour montrer qu'il se fait de petites parcelles,
Qui sont dans tous les Corps ses Alimens cachez,
Des petits Corps, du Fer, d'un Caillou, détachez,
En s'élançant dans l'Air forment des étincelles.
Du Sel qui sort des flots par la Rame agitez;
Des parcelles même de Glace,
Il naît une brillante trace,
Dont les effets sur nos yeux sont portez.



Le Bois, ou le Poisson qui par la pourriture
Exhalent dans les Airs de petits Corps volans.
Font à nos yeux dans une Nuit obscure
Luire des Feux étincelans;
Tout ce qui s'échapant en parcelles subtiles,
Dans l'Air, en liberté, suit les Elans agiles
Du premier Element,
Du Feu prendra le Mouvement.

Du Bois les parcelles rameuses,
Se dégageant, se quittant peu à peu,
Sont propres à nourrir le Feu;
Et quand le Bois n'a plus de parcelles aqueuses,
En brûlant, il fournit des Flâmes lumineuses.

Du

Du Naphte, du Bitume, & des grasses Liqueurs,
Les particules onctueuses
S'enflâment de vives ardeurs.



Sur-tout l'Huile & la Cire, en qui, par leur Nature,
Se rencontre un amas de petits corps branchus,
Détachant lentement ces Atomes crochus,
A la Flâme long-temps servent de nourriture.
Leur Lumiere durable, & pure
Des Festins, & des Jeux éclairant l'appareil,
Imite dans la Nuit la splendeur du Soleil.

Le Feu jette dans l'Air une grande Lumiere,
Lorsque la brûlante Matiere
Se meut en grande quantité,
Avec rapidité.
Mais quand elle est mal allumée,
Et qu'elle se meut lentement,
Le Corps brûlé s'exhale en des flots de fumée,
Qui dans l'Air obscurci perdent leur Mouvement.

Au temps que la Chaleur dans l'Air est répandue,
Le Feu s'y fait des chemins plus aisez;
Ainsi pendant l'Eté, des Buchers embrasez

La

La Flâme est moins active étant plus étendue.
Mais lorsque l'Aquilon vient des Antres du Nort,
Soufler d'un violent effort
Les noirs Frimats, & la Gelée,
L'Air plus épais, plus condensé,
Fait que l'ardeur du Feu nous semble redoublée;
Quand son chemin est traversé,
Il gronde, il s'élance, il petille,
Il luit, il étincelle, il brille,
Et sa Chaleur alors devient l'heureux secours,
Qui tient lieu dans l'Hyver du bel Astre des Jours.

❧

S'il est des Feux brillans par des Clartez si vives,
Il est aussi des Feux en secret renfermez;
Des Corps qui sans jamais nous paroître allumez,
Nous font sentir des Chaleurs excessives.
Mêlant un Corps liquide où regne la Froideur,
Avec un autre Corps liquide
En qui le même Froid réside,
Ils s'embrasent tous deux d'une soudaine ardeur.

❧

Quand cet Objet vient nous surprendre,
Et que ces deux Liqueurs, froides separément,
Ainsi qu'une Matiere où le Feu peut se prendre,
D'elles-mêmes en un moment

S'é-

S'échauffent, s'enflent, & bouillonnent,
D'où peuvent leur venir ces Feux qui nous étonnent?
C'est que leurs Corps roulans, qui se sont rencontrez
Se faisant des chemins plus étroits, plus serrez,
Tous veulent écarter ceux qui les environnent;
Le Chemin n'est ouvert qu'au premier Element,
De qui ces petits Corps prennent le mouvement;
Et par les coups qu'ils s'entredonnent,
L'un parmi l'autre agitez vivement,
Causent dans les Liqueurs ce promt embrasement.

❦

Ces Raisons pour la Chaux sont encore apparentes,
Ses petits Grumeaux calcinez,
Détrempez avec l'eau, séparez, entraînez,
Du premier Element pressez, environnez;
Produisent par leur Choc des ardeurs dévorantes.

❦

Et cet Exemple apprend ce qui doit arriver
Dans les Minieres différentes,
Lorsqu'en ces Souterrains il se pourra trouver
Des Tuyaux trop serrez, & des Sources coulantes.
Les Eaux que leur prison renferme étroitement,
S'échapant avec force à cet empêchement,
Parmi les Mineraux, & les Métaux roulantes,
Enlevent de ces Corps, qui par leur frotement,

Par

Par leur choc redoublé l'un l'autre s'enflâmant,
Produisent au dehors ces Fontaines brûlantes,
Dont nous voyons avec étonnement
La Chaleur, la Fumée, & le Bouillonnement.

✿

Dans les Conduits secrets des Arteres, des Veines,
Les flots de notre Sang incessamment poussez,
S'ils n'y peuvent passer sans être trop pressez,
S'allument d'une ardeur semblable à ces Fontaines.
De ces diverses Pressions
Viennent les Fermentations,
Les promtes Ebulitions.
Nous sentions des Chaleurs douces, vivifiantes,
Quand le Sang dans le Cœur, doucement dilaté,
Répandoit les Esprits avec facilité;
Ses mouvemens donnoient la Force, & la Santé.
Mais on ressent la Fievre, & ses Vapeurs bouillantes,
Le Redoublement suit les Intermissions,
Quand un aigre Levain, par des Obstructions,
Resserre le passage à ces Courses ardentes;
Que du Sang épaissi les flots sont emportez
De l'Obstacle plus irritez:
Alors dans le Cerveau, dans le Cœur agitez,
Par leurs Secousses violentes,
Ces Ardeurs, ces Bouillons, ces Feux sont excitez.

✿

Le Corps chaud est formé de parcelles agiles
Qui se meuvent rapidement :
Le Corps froid, son contraire, est sur ce fondement
Formé de petits Corps, ou qui sont immobiles,
Ou qui font du Corps chaud cesser le mouvement.

❦

Le Marbre, froid de sa Nature,
Est une Masse épaisse & dure,
Et dont chaque parcelle est dans un plein repos ;
Et n'éprouvons-nous pas, par la rude Gelée,
Que l'haleine du Nort sur nos Climats soufflée,
Dans un repos glacé vient endurcir les Flots ?

❦

L'Eau froide introduisant ses Anguilles glissantes
Dans les pores ouverts des Matieres brûlantes,
Fait que les Corps de Feu ne peuvent s'y mouvoir
Et par-là de l'éteindre elle aura le pouvoir.

❦

Le Froid procede encor d'un Mouvement contraire
A celui qui fait la Chaleur ;
Celui-ci vient du Circulaire,
Et le direct peut causer la Froideur.
C'est ce que nous voyons. Lorsque le Vent de l'Ourse
Sur nos Champs désolez a pris sa triste course ;

L'Air

L'Air entraîné directement,
Suit ce rapide Mouvement,
Il ne circule plus, & toute la Nature
S'engourdit sous l'âpre Froidure.

Nous pouvons appliquer à cette Verité
Ce qu'Esope a représenté
Dans une ingenieuse Fable.
Un Voyageur, pressé du Froid & de la Faim,
Reçoit chez un Satyre un accueil favorable;
Il souffloit en tremblant pour échauffer sa main,
Il souffle encore assis à table
Pour refroidir les Mets brûlans.
Le Satyre ignorant que ce Spectacle touche,
Est étonné de voir en même temps
Sortir le Froid, le Chaud par une même bouche.
Ce n'étoit qu'un seul Mouvement
Que l'Etranger poussoit diversement.
Soufflant avec lenteur, ménageant son haleine,
Il réchauffoit ses doigts glacez;
Au lieu qu'élançant l'Air de ses poumons pressez,
Par une impulsion, & directe, & soudaine,
Les petits corps fumans des mets étoient chassez.

Les Bâtimens de la belle Italie
Font que dans les Chaleurs l'Air peut nous rafraîchir,
Quand

Quand nous le sentons reflêchir
Par une surface polie.
L'Eté dans les Salons de nos riches Palais,
Où le Marbre nous le renvoye,
D'une Course directe il revient sur sa voye,
Et nous le ressentons plus frais.

❧

Quand sous la Canicule avec peine on respire,
Un Eventail nous devient un Zephire.
Par le Souffle soudain au Visage poussé,
On reçoit un Air frais, & le Chaud est chassé.

❧

N'avons-nous pas encore une preuve ordinaire
Que par un Corps moins chaud un autre est refroidi,
Et c'est du Mouvement une Loi necessaire.
Ainsi quand le Soleil semble au point du Midi,
Dans les Etez sur nous marquer sa Course ronde,
Notre Estomac rempli d'une bouillante ardeur,
Ressent un Froid extrême en se plongeant dans l'Onde,
Où notre main sentoit de la tiédeur.

❧

Mais les Corps les plus froids dont les Masses pesantes
Ont tant de peine à se mouvoir,
Si d'un Feu pénetrant ils sentent le pouvoir,

Ils

Ils font des Flâmes plus ardentes.
C'est ce que nous voyons aux Pierres, aux Métaux;
Quand on les a fondus ils sont sentis plus chauds,
Leurs atteintes sont plus cruelles;
Et de plus grands effets par eux seront causez,
Que par les legeres parcelles
Des Corps aisément embrasez.

Sans le secours du Froid que l'Ourse nous envoye,
Sans éprouver l'Hyver, & ses rigueurs,
Au temps que la Moisson sur les Plaines ondoye,
On trouve le secret de glacer des Liqueurs.
Un Art commun à cet effet s'employe;
On met de l'Eau dans un Crystal,
Entouré d'un mêlange égal
De Sel & de Glace pilée:
Notre œil, avec étonnement,
S'apperçoit au même moment,
Que le Sel est fondu, la Glace est écoulée,
Et l'Eau dans le Verre gelée.

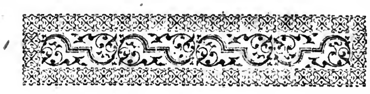
Pensons au premier Element,
Qui des parcelles d'Eau maintient le Mouvement;
Si parmi ce mêlange, & de Sel, & de Glace,
Il peut couler plus librement,

D'un

D'un Cours ſubit il y paſſe:
Et l'Eau qui perd ſans lui ſes Ondoîmens legers,
Se glace dans l'Eté comme au fort des Hyvers.

Ces Regles vont ſur tout ſervir de ſûres guides.
On voit diſſoudre ainſi les Corps les plus ſolides;
On voit durcir les plus liquides,
Glacer les plus ardens, embraſer les plus froids.
Et c'eſt du Mouvement toûjours les mêmes Loix.





DES SAVEURS.

ON eût pû diſtinguer encor plus d'une Eſpece
Des Objets de l'attouchement;
Mais par ce qui précede on verra clairement,
Ce que c'eſt que Poli, Fermeté, Sécherefſe,
Humidité, Fluidité,
Tiédeur, & Flexibilité.
Touchant le Tact les choſes ſont aiſées;
Il eſt le plus groſſier, le plus ſimple des Sens;
L'Odorat, & le Goût en nous ſont agiſſans
Par des formes plus compoſées.



Mais pourſuivant la Route où nous ſommes entrez,
Il ſemble qu'à nos pas les chemins s'aplaniſſent,
Que les difficultez devant nous s'éclairciſſent,
Et que d'un plus grand Jour nous ſommes éclairez.
Obſervons les Saveurs, eſſayons de connoître
Ce qu'elles ont pour faire naître
Ces Sentimens divers que nous éprouvons tous.
Le Goût que ces Saveurs frapent en tant de ſortes,
Par leurs impreſſions, douces, vives, & fortes,

Tous

Tous les jours nous apprend ce qu'elles sont en nous;
Mais ce que sont les Corps qui peuvent les produire,
C'est le Raisonnement qui doit nous en instruire.

❦

Dans le Corps savoureux nous devons concevoir
Que de sa Masse divisée
Se détachent des Corps, exerçant leur pouvoir
Sur certains filamens faciles à mouvoir,
Dont notre Langue est composée.
Ces Corps, comme on le peut prévoir,
Par des particules mobiles,
Les unes rondes & subtiles
Chatouilleront la Langue avec mille douceurs,
Par d'autres longues & perçantes,
Font ces impressions puissantes
Qui sont la pointe des Saveurs.

❦

Quand l'Action se fait avec rudesse,
Et que ces petits Corps dont les Nerfs sont piquez,
Sont des traits trop aigus, trop avant apliquez,
Alors l'impression nous déplaît, & nous blesse.
Ou si des traits perçans ne sont point détachez,
Que le sujet soit trop sec, trop fluide,
Nous trouvons un Goût insipide
Dont les Nerfs ne sont point touchez.

❦

Suivant toujours les Regles qui nous guident,
Examinons les Corps où les Saveurs résident.
Par tout où nous pourrons prévoir
Les changemens qu'ils doivent recevoir,
Soit dans leur Action, ou soit dans leurs Figures,
Dans leur Mêlange, ou leurs Tissures,
Nous trouvons infailliblement
Dans les Saveurs le même changement.

Le Feu qui pour le Goût travaille sans relâche,
Dans les Mets qu'on nous sert produit des mouvemens;
Avant notre Estomac il cuit nos Alimens,
Et de cent Corps divers les Fibres qu'il relâche,
Leurs Chairs qu'il amollit, les Sucs qu'il en détache,
Les préparent pour nos Repas,
Avec un Goût qu'ils n'avoient pas.

Du Sel les parcelles pointues
Sont des Saveurs l'ordinaire secours.
Il porte sur nos Nerfs des atteintes aigues
Qui font qu'elles plaisent toujours;
Il flatte le Goût, & l'irrite,
Il le réveille, l'excite;
Et parmi tous nos Mets mis sans profusion
Il en est l'Ame & l'Action.

Tout

Tout ce que l'Art recherche encore,
Pour augmenter les assaisonnemens;
Tout ce qui vient à nous du Couchant, de l'Aurore
Pour former des Saveurs les plus vifs sentimens,
Poivre, Girofle, & Muscade, & Canelle,
Qu'à travers les perils de la vague infidelle
Le Nocher vient nous apporter,
Qu'ont-ils pour plaire au Goût, le flatter, l'inciter,
Qu'un pouvoir que leur communique
La cuisante Chaleur de l'Inde, & de l'Afrique?
Ils ont de petits Corps à se mouvoir aisez,
Par un ardent Soleil arrondis, aiguisez,
Dont l'Action perce, chatouille, pique,
Et fait dans leur usage oublier la Santé
Pour la nuisible volupté.

Considerons un fruit qui sortant de sa tige,
N'est qu'un terrestre Suc qui s'amasse, & se fige.
De l'Ecorce de l'Arbre il a la dureté,
On ne peut en tirer aucune humidité.
Au bout de quelque temps il croît, & se colore,
Les petits corps l'un sur l'autre engagez,
Sont plus souples, & mieux rangez;
Mais ne le mangez point encore,
Il vous blesse la Langue avec son âpreté;
Tout ce qu'il a de Suc humide
Est trop piquant, & trop acide.

Attendez sa maturité;
Alors cueillez-en les prémices,
Vous y trouvez mille délices.
Mais si l'on ne le cueille il est bien-tôt gâté;
Il se pourrit, se détruit, se consume,
Et n'est plus que Dégoût, que Fadeur, qu'Amertume.

❦

Pour le rang des Saveurs, s'il faut que sur nos Goûts
Un juste sentiment décide,
N'opposons point l'Amer au Doux;
Mais que l'Amer, & l'Acide
Soient les opposez pour nous.

❦

Une parcelle acide est de figure aigue;
Qui dans la Langue s'insinue;
Elle pique profondément,
Et produit un vif sentiment.
L'Amer est composé d'un tissu tout contraire;
Ce qui fait la Saveur amere,
Sont des Corps aplatis, inégaux, émoussez,
Immobiles, pesans, l'un sur l'autre entassez;
Leur atteinte grossiere est sans force & sans Ame;
Leurs traits sont amortis, aucun ne nous entame;
Les nerfs où ces coups sont portez,
En sont choquez, & rebutez.

❦

Le

Le Doux tient le milieu. Ses petites parcelles
Rondes, & circulant entre elles,
Impriment ſur la Langue un leger Mouvement,
Qui cauſe un doux Chatouillement.

L'Acide dans le Feu s'émouſſe, & ſe conſume;
Ainſi les Corps brûlez auront de l'amertume.
L'Acre, l'Acide eſt dans tous les fruits verds;
Mûrs, ils deviennent doux; en ſe gâtant, amers.



Une même Saveur pique avec difference
Les divers Goûts ſoumis à ſon impreſſion.
C'eſt d'où vient cet amour, & cette averſion,
D'un Mets qui plaît à l'un, & dont l'autre s'offenſe.
C'eſt ainſi que chacun à ſon gré peut choiſir,
Et que l'un mange avec plaiſir,
Ce que l'autre ſouvent accuſe d'amertume.
Mais nous voyons changer nos propres Goûts;
A certaine Saveur auſſi l'on s'accoutume,
Et ce qui nous bleſſoit enfin nous devient doux.

Le Goût que l'on avoit dans la vive Jeuneſſe,
N'eſt plus celui de la froide vieilleſſe:
Mais ſans que d'un long âge on rappelle le cours,
Touchant le Goût l'experience prouve,

Que trop ſouvent en peu de jours
Un fâcheux Changement s'y trouve.
Lorſque nos Corps mal diſpoſez,
Sont par la Bile émûs, par la Fievre embrâſez,
Des Vapeurs s'élevant d'un Eſtomac malade,
Leur effet ſur la Langue alors vient s'appliquer,
Tout ce qu'on mange après, ne fait que nous choquer,
Devient amer, aigre, inſipide, fade;
Et ce Degoût par le mal excité,
Peut quelquefois durer dans la Santé.

On ſe degoûte auſſi d'une choſe qu'on aime,
Lorſqu'un excès nous en fait trop manger.
En vain d'un Mets exquis la douceur eſt extrême,
Nous demandons à le changer.
La Langue n'en eſt plus piquée;
Il faut que quelque autre Saveur,
Par de nouveaux traits appliquée,
Des Nerfs comme engourdis réveille la Langueur.



DES

DES ODEURS.

De plus en plus notre Raiſon découvre
Des Objets de nos Sens le plus ſecret pouvoir;
De degrez en degrez c'eſt un Rideau qui s'ouvre,
Pour nous découvrir mieux ce que nous voulons voir;
On voit comment des Corps la trame eſt composée;
Et ce qu'on vient de dire, au ſujet des Saveurs,
Rendra notre Recherche aiſée.
Si nous voulons de même expliquer les Odeurs.



Chacun connoît l'Odeur par ſon experience:
Mais cherchons ce que c'eſt dans les Corps odorans,
Si nous ſuivons toujours la même vraiſemblance,
De nombreux petits Corps de tiſſus differens,
Produiſent les Odeurs, en font la difference.



Que les Corps odorans ſoient donc imaginez;
Comme envoyant toujours de ſubtils corpuſcules,
Qui chatouillent des pellicules

Que le Cerveau prolonge au fond de notre Nez.
A cet endroit ces Membranes posées,
A travers l'Os cribleux en filets divisées,
Y reçoivent les coups des petits Corps legers,
Qui s'évaporent dans les Airs.
Là des Odeurs l'impression commence,
Et d'elles au Cerveau fait la correspondance.



De même que pour les Saveurs
La Raison ainsi nous assure,
De tous ces petits Corps de diverse figure,
En quoi consistent les Odeurs.
Selon que dans les Airs ces parcelles sont mûes,
Qu'elles sont rondes, ou pointues
Elles font éprouver leur force, ou leurs douceurs.



Comme un subtil Extrait de ces mêmes parties,
Qui sur la Langue étoient senties,
Leurs Corps les plus legers parmi l'Air envolez,
Jusqu'au Cerveau sont exhalez.
On sent l'aimable Odeur des Arbres qui fleurissent.
On sent avec plaisir les doux Fruits qui meurissent.
Nous trouvons qu'un Vin genereux,
Sur la Langue si savoureux,

Ex-

Exhale dans le Verre un Esprit qui nous flatte;
Avant qu'à l'essayer le Goût soit excité,
Une Vapeur subtile, & délicate
Nous fait juger de sa Bonté.



Si tout ce qui produit une Odeur agréable,
Au Goût d'ordinaire est charmant,
Ce fut du Créateur le sage Reglement,
Qui, par ce subtil sentiment,
Voulut que l'Animal se trouvât plus capable
De distinguer d'abord, de chercher l'Aliment
Qui lui seroit plus convenable,
Et le trouver plus aisément.



On voit parmi les Pâturages
Les Animaux, & privez, & sauvages,
Par l'instinct que l'Auteur leur donne en les formant,
Choisir toujours heureusement,
Dans l'Herbe, dont l'Odeur a d'abord sû leur plaire,
La Nourriture necessaire,
Ou le Remede salutaire,
Mieux que nous ne ferions par le Raisonnement.



 Ainsi

Ainsi donc, hors des temps où des Sujets contraires
Dérangent notre Goût, & ses Loix ordinaires,
Les Odeurs, les Saveurs ont la même Action,
Font à la Langue, au Nez la même impression:
On voit presque toujours ces Regles veritables,
Les Mets qui sentent bon au Goût sont delectables.



On l'éprouve dans ces Repas,
Où l'abondance avec Art se déploye.
Les Mets assaisonnez, exquis, & délicats,
Par l'attirante Odeur que leur présence envoye,
Des Conviez invitent le Desir,
A les goûter, à les choisir.



Une trop forte Odeur nous est insuportable,
Le Cerveau n'en sauroit souffrir l'ébranlement;
Une plus temperée agite doucement,
Et cause un effet agréable.
Autant que l'on prévoit aux Sujets odorans,
De Mouvemens différens,
De differens effets leur Odeur est capable.
Telle qui nous blessoit d'abord
Change, & sur le Cerveau ne fait qu'un doux effort.

Les

Les voltigeantes parties
Dont un Corps odorant ſe trouve compoſé,
Selon qu'à ſe mouvoir l'Organe eſt diſpoſé,
Seront diverſement ſenties.
Un Homme a d'une Odeur un trop fort ſentiment,
Qu'un autre auprès de lui n'éprouve nullement.
Il eſt quelques Cerveaux dont la délicateſſe
Ne ſauroit ſupporter l'atteinte des Odeurs,
Des petits Corps ſubtils le Mouvement les bleſſe
Plus que l'impreſſion des groſſieres vapeurs.
Tous les jours même il eſt viſible
Qu'un Homme eſt aux Odeurs bizarrement ſenſible;
Pour lui cauſer un mal ſoudain,
Si de cette façon la Nature en diſpoſe,
Il ne faut qu'une Fleur dans un riant Jardin,
Tel ne pourra ſouffrir la ſenteur de la Roſe,
Tel fuit la ſenteur du Jaſmin.



Dans un Corps la force odorante,
Avec le Mouvement ſe produit, & s'augmente.
L'Ambre jette un Parfum après qu'on l'a frotté;
Et par la Cire en feu l'Odorat eſt flatté.
Ainſi lorſqu'au Printemps la diligente Aurore
A dans les Champs fleuris verſé ſes riches pleurs,
Que les feux du Soleil dont l'Horiſon ſe dore,

Séchent l'Email des Prez, animent leurs Couleurs,
Que le jeune Zephir, vers l'Objet qu'il adore,
Pouſſe de ſes ſoupirs les fecondes Chaleurs,
Il répand à l'entour le doux Eſprit de Flore,
Un Eſprit parfumé ſe détache des Fleurs.



Dans les Champs Sabéens où tant de riches Plantes
Charment, & raviſſent les Sens
Par leurs qualitez odorantes,
Où l'Arbre qui porte l'Encens
Semble attirer du Ciel les faveurs careſſantes,
Que fait le bel Aſtre des Jours?
Sur ces Arbres aimez il arrête ſon Cours,
Pour eux d'un plus beau feu ſa Carriere s'allume;
Il change, il corrige, il conſume,
Il ſubtiliſe, il fait purifier
Tout ce qu'ils ont d'humide, & de groſſier.
On en recueuille enfin ces dépouilles ſi cheres,
Propres à s'envoler en parcelles legeres;
Et les Encenſoirs enflammez,
Pour honorer le Ciel, dans les ſacrez Myſteres,
De l'heureuſe Arabie ont les Dons parfumez.



En-

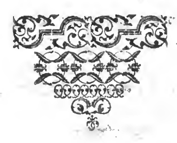
Entre tous les Parfums qu'on aime, & qu'on estime,
Deux ont le Rang le plus sublime;
C'est au Musc, c'est à l'Ambre gris
Que l'on donne le premier prix.
Cet Ambre précieux sur plus d'un Sens s'applique,
Au Goût, à l'Odorat ses charmes sont offerts,
Il surpasse les Dons de la Plaine Arabique.
Ce Trésor qu'on recherche aux plus lointaines Mers,
Que Thetis jette à bord parmi ses fiers Caprices,
Fait des pompeux Festins les exquises Delices,
Et d'un Esprit subtil parfume au loin les Airs.



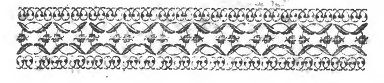
De l'Ambre gris, du Musc l'Odeur inépuisable
Fait demander comment l'un & l'autre est capable
De fournir si long-temps ces nombreux petits Corps,
Qui répandus dans l'Air, sur l'Odorat agissent,
En le touchant toujours par tant de doux efforts,
On s'étonne qu'ils ne tarissent.
Mais il faut seulement juger
Que ces parcelles agitées,
De la Masse même emportées,
Peuvent tout à l'entour encore voltiger.
Et pour voir, comme il est possible,
Que cet écoulement puisse continuer,
Sans laisser rien diminuer
D'une douceur si vive, & si sensible,
Il faudra se ressouvenir

Que

Que pour nous la Matiere est sans fin divisible;
Et qu'une parcelle invisible
A des Divisions sans cesse peut fournir.
Cette Objection même est la preuve nouvelle;
De ce que pour les Corps nous avons défini.
Par cette Odeur perpetuelle
On connoîtra qu'un Corps, dans la moindre parcelle;
Se pourroit diviser jusques à l'Infini.



D U



DU SON.

Avec le Mouvement les Odeurs excitées,
Sont des Corps odorans parmi l'Air apportées;
Mais le Son n'eſt que l'Air qui vient nous émouvoir,
Ebranlé par des Corps dont il prend ce pouvoir.

Si notre Etude eſt occupée
A chercher en détail comment il eſt formé,
Nous connoîtrons que l'Oreille eſt frapée
D'un certain tremblement dans les Airs imprimé.
Il faudra que les Corps d'où les Sons ſe produiſent,
Emeuvent le même Air par des treſſaillemens,
Y faſſent par ces Mouvemens,
Comme des vagues qui ſe friſent,
Et ſe ſuivent à tous momens.
Lorſque les Inſtrumens reſonnent,
C'eſt par des Ondulations,
Des Retours, des Vibrations;
C'eſt par des ſecouſſes qu'ils donnent
A l'Air environnant propre à les recevoir,
Et qu'en Cercles ils font mouvoir.

Se-

Selon que l'Air est mû, le Son frape de même,
Il se varie en cent façons;
L'Air ému lentement produit les graves Sons,
Et fait le Son aigu par sa Vitesse extrême.

Le Son est entendu plus loin, plus vivement
Dans la proportion que l'Action est forte,
Et qu'un plus vaste Champ s'ouvre à l'Air qui le porte.
L'Airain frapé dans l'Air éclate hautement;
Du haut de nos Béfrois, & de nos Tours sacrées,
De ces Vases d'Airain dans les Airs suspendus,
Le secousses réïterées
Font ces Sons éclatans par le Peuple entendus,
Dans les Citez, dans les Champs répandus,
Pour annoncer que des Allarmes
Obligent de courir aux Armes,
Ou que des Devoirs solemnels
Invitent d'assister au Culte des Autels.

Quand du tonnant Airain la fureur se déploye,
Contre les Mers qu'elle foudroye,
On entend le Bruit effrayant

Des

Des Globes destructeurs que le Salpêtre emporte.
Par une impulsion si forte,
Tout l'Air mugit en Cercles ondoyant;
Mais le Vent quelquefois à ce grand bruit s'oppose,
Ces Flots de l'Air sont agitez
Avec des inégalitez,
L'Aquilon violent de leur course dispose:
Lorsque du coup qui part notre œil est le Témoin,
Les Vents font d'un côté mourir le bruit qu'il cause,
Et de l'autre avec eux ils le portent plus loin.

De près certain Son nous offense,
Qui se peut suporter dans une autre distance;
Comme avec difference il peut nous émouvoir,
Differemment aussi l'on peut le recevoir.
Chacun a le Son en soi-même,
Et deux Hommes ainsi n'entendent pas de même.
Par de longues douleurs un Malade accablé,
Est par le moindre bruit rudement ébranlé.
Et même sans la Maladie
Deux Hommes nous font voir cette diversité;
L'un du Son le plus foible a la tête étourdie;
L'autre par un grand bruit à peine est agité.
Qu'une rustique Voix en glapissant éclate,
Le Rustre y prend plaisir, & se laisse attirer,

Lors-

Lorſqu'une Oreille délicate
S'éloigne, & ſe ſent déchirer.

La Conſtruction organique,
Qui fait qu'un Mouvement dans l'Oreille excité
Frape chacun de nous avec diverſité,
Varie en nous auſſi l'effet de la Muſique.
Les Sons, dont nous ſommes touchez,
Aux battemens du pouls ont des rapports cachez.
Lorſque les Troupes ſont rangées,
Par un bruyant Signal au Combat engagées,
Le Son des guerriers Inſtrumens
Produit dans les Soldats de nouveaux mouvemens;
Des Ondoîmens de l'Air les ſecouſſes ſoudaines
Emeuvent le Sang dans les Veines;
Et les Sons éclatans, les Fanfares, les Cris,
Vont dans les nerfs glacez agiter les Eſprits.

Suivant des autres Corps les regles generales,
Les Sons ont leurs Varietez,
Ont des Proportions, & des Propriétez,
Des Changemens, des Intervalles,
Et ſur divers ſujets des forces inégales.

Pour

Pour fraper les Corps d'alentour,
L'Air émû le premier leur donne ſa puiſſance;
Mais ces effets entre eux ont de la difference.
Les Vitres d'un Palais tremblent par un Tambour,
Qui rend un certain Son à certaine diſtance :
Un autre Son plus fort frape en vain à ſon tour.
Par les coups de l'Archet une Corde agitée,
Fait voir qu'à lui répondre une autre eſt excitée,
Et celle-ci tendue à l'uniſſon
Tremble ſans qu'on la touche, & rend le même Son.

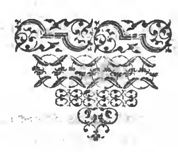
Il eſt des lieux qui jamais ne nous rendent
Les Sons dans leur ſein répandus.
Il en eſt où les Sons s'étendent,
Et pluſieurs fois nous ſont rendus;
Des Antres où jamais les Sons ne ſe déployent,
Où les Sons abſorbez meurent ingratement;
D'autres Antres qui les renvoyent,
Et qui les font éclater doublement;
Des Grottes, des Rochers où la Voix renfermée
Se ramene, & revient telle qu'on l'a formée,
Et ſe répete pluſieurs fois.



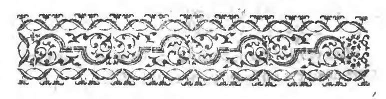
Une

Une Fable agréable est ainsi ranimée.

Nous savons quelle est cette Voix
Qui plaint, à ce qu'on dit, des tourmens si sensibles.
La Nymphe Echo nous répond dans les Bois,
Quand de l'Air les Flots invisibles,
Rencontrant un Obstacle, & vers nous rechassez,
Rapportent les Accens que nous avions poussez.



DE



DE LA LUMIERE.

OUVRONS une plus grande, & plus noble Carriere,
Et cherchons d'heureuses Clartez
Sur le sujet de la Lumiere;
Elle qui semble moins être Corps & Matiere,
Qu'une Ame qui du Monde anime les Beautez.
Splendeur de l'Univers, charme de notre Vûe,
A notre Oeil qui l'admire elle-même inconnue,
Dans le même Moment qu'elle nous fait tout voir.
Qu'un glorieux succès répondroit à nos Veilles,
Si ses éclatantes Merveilles
A notre Esprit enfin se laissoient concevoir!



Le Soleil, les Astres, la Flâme,
Sont les Sujets appellez Lumineux;
Nous éprouvons assez ce qu'ils font sur notre Ame.
Il faut s'instruire ici de ce qu'ils sont en eux.
Que peut avoir de propre un Corps qui nous éclaire,
Qu'une Action soudaine, & rapide, & legere?
Ici plus que jamais il se faut avertir
De distinguer l'Objet de ce qu'il fait sentir.

Les



Les celestes Flambeaux, Rois des Etres visibles,
Prennent ces qualitez si vives, si sensibles,
Lorsqu'ils causent en nous de promts ébranlemens,
Dont les nerfs de nos yeux se trouvent susceptibles,
Comme nos autres nerfs d'autres attouchemens:
Comparons les Rayons à de petites Balles,
Ou concevons qu'ils sont autant de Dards,
Qui dans leur Cours direct viennent sans intervalles
Toucher, & fraper nos Regards.
De la Lumiere ainsi nous sentons les atteintes;
Et selon que ces traits plus, ou moins penetrans,
Sur nos yeux agitez enfoncent leurs empreintes,
Nous éprouvons des effets differens.

Une Lumiere moderée,
Qui par un moindre mouvement
Cause sur notre Organe un leger pressement,
Nous rejouït, & nous recrée;
Mais lorsque par l'Activité
Des traits perçans de la Clarté,
Notre vûe est trop ébranlée,
Ils nous causent de la douleur,
Comme feroit sur notre main brûlée
Une violente Chaleur.

Cet-

Cette pure Lumiere, Ame & Beauté du Monde,
Dans le Corps du Soleil a sa source feconde.
Regardons cet Astre des Jours,
Tel que l'Orient le revere,
Dans l'instant qu'il paroît recommencer son Cours,
Et redore notre Hemisphère,
A son Lever nous le voyons
Comme un Globe de feu couronné de Rayons;
Tout s'anime par sa présence;
Il pénetre, il remplit des Cieux l'espace immense.

Sans le faire courir dans les Signes divers,
On doit fixer sa place au sein de l'Univers,
Formé des parcelles mobiles
Les plus pures, les plus subtiles,
Spherique reservoir du premier Element,
Ses feux ont tout autour la matiere étherée
Qui les borne, & s'oppose à leur écoulement.
Son Activité resserrée,
Dans les Cieux, dans les Airs jette un ébranlement,
Par qui leur étendue en rond est penetrée.
Du second Element les Globules poussez,
Et directement élancez,
Les derniers dans nos yeux viennent s'ouvrir l'entrée:

Et comme il ne s'agit que du seul pressement,
D'une tendance au mouvement
Qui n'exige aucune durée;
Soudain par le Soleil la Terre est éclairée,
Et le Jour en tous lieux éclate en un moment.

Une Comparaison l'explique.
Pensez que d'un autre Homme à vous
On suspende une longue Pique;
Si cet Homme opposé pousse par l'un des bouts,
L'autre bout dans cet instant même,
Sans que la Pique ait besoin d'avancer,
A la force de vous presser;
L'effet de la Lumiere est à peu près le même.
Les Rayons qui du Ciel parviennent jusqu'à nous,
Sont faits de petits Corps qui s'entre-suivent tous,
Dès que l'un est pressé, d'une vitesse extrême,
Sur celui qui le touche, il presse tout de même,
Et sans que de sa place aucun doive sortir,
Du Point où le Rayon commence,
Quelle qu'en soit la distance,
A l'autre extrêmité le coup se fait sentir.

Cette Matiere ainsi mouvante, & vive,
Qui bornée en soi-même, & par-là plus active,

Sur

Sur un Centre enflâmé tourne rapidement,
Et répand alentour ce même mouvement,
Est ce qu'on peut nommer *Lumiere primitive.*
Les Globules subtils parmi les Airs placez,
L'un par l'autre vers nous directement poussez;
En sorte que le coup sur l'organe réponde,
On peut les nommer proprement,
Lumiere derivée, ou *Lumiere seconde*,
C'est celle qui nous touche, & fait le sentiment.



Ces Corps qui dans notre Oeil produisent la Lumiere,
Des Cieux, des Airs ont l'étendue entiere,
Pour s'y mouvoir de tous côtez,
Si-tôt que le Soleil semble ouvrir sa Carriere,
De toutes parts ces Corps sont agitez;
En tous lieux, en tous sens, mêmes coups sont portez;
Et dans un seul instant tout brille de Clartez.

Quand à cet examen notre Raison s'applique,
La Lumiere paroît soumise exactement,
Comme les autres Corps aux Loix du mouvement.
Que sa Chûte soit droite, ou qu'elle soit oblique,
Et que ses traits soient unis, ou diffus,
Qu'ils soient réflechis, ou rompus,
En diverses façons elle se communique.

Les Corps parfaitement solides & polis,
Par qui ses beaux Rayons ne sont point affoiblis,
La repoussent vers nous, pure, vive, éclatante;
Et si par d'autres Corps à ses traits opposez,
Les coups sont affoiblis, détournez, divisez,
Elle revient vers nous moins forte, & moins brillante.

Quand le Soleil paroît au plus lointain Tropique
N'éclairer nos Climats que d'un Aspect oblique,
Plusieurs de ses Rayons ne viennent point à nous,
Un grand nombre en chemin laissent perdre leurs coups,
Et nous voyons alors sortir de sa Carriere
Moins de Chaleur, & de Lumiere.
Mais aussi dans l'autre Saison,
Où son Char nous paroît embraser l'Horison,
Et proche du Cancer rouler sur nôtre tête;
Alors tous ses Rayons percent de tous côtez;
Nul obstacle ne les arrête;
Nous sentons pleinement sa force & ses Clartez.



Par la Refraction, dans les Airs si connue,
La Lumiere naissante abuse notre vûe.
Là du chemin direct ses traits sont écartez;
Le Soleil qui n'est pas entré dans sa barriere,
Et qui sous l'Horison devroit être caché,
En rompant ses Rayons nous paroît approché;

La

La Nue a vers nos yeux replié ſa Lumiere,
Et ſur notre Horiſon on croit qu'il eſt levé
Avant qu'il y ſoit arrivé.



De ſes Portraits les Cieux quelquefois s'embelliſſent;
Si l'effet des Rayons vient à ſe déployer
Sur quelque Corps poli propre à les renvoyer,
Nous voyons qu'ils ſe réflêchiſſent,
Et dans leur éclat radieux
Une ſeconde fois viennent fraper nos yeux.
Ainſi les ſurfaces polies
Des Nuages glacez élevez dans les Airs,
Sont des Miroirs à ce bel Aſtre offerts.
Les Campagnes du Ciel alors ſont embellies,
Pendant le Jour par des Aſtres divers;
Les Rayons n'ayant plus leurs paſſages ouverts,
Sont réflêchis, forment des Parélies;
Et l'on croit voir pluſieurs Soleils,
Tous éclatans, tous pareils.



De même quand les Vents, & l'Onde
Jouïſſent d'une paix profonde,
L'Aſtre du Jour ſe mirant dans les Eaux,
Y forme de ſes traits mille brillans Tableaux;
Ses Rayons réflêchis ſont de riches Pinceaux;

Et ſur la Glace vagabonde,
On voit l'image de ſes feux
Qui revient nous fraper par des traits Lumineux.

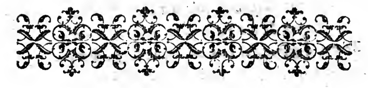


Souvent aux plus beaux Jours s'élevent des Orages,
On voit de tenebreux Nuages,
Qui de l'Aſtre du Jour cachent l'éclat vermeil;
Les Rayons juſqu'à nous ne trouvent plus paſſage,
Ses traits ſont ſans pouvoir, ſa force eſt ſans uſage;
Il n'eſt plus de Lumiere, il n'eſt plus de Soleil.



Quelquefois quand la Nue eſt de Vapeur legere,
La brillante Clarté ſeulement ſe modere,
Cet Aſtre s'affoiblit, ſans toutefois ceder;
La Vapeur étendue alors ſert d'une Toile;
Il nous paroît comme au travers d'un Voile,
Nos yeux ſans s'éblouïr peuvent le regarder.





DES COULEURS.

PAR les vifs mouvemens que la Lumiere imprime,
Tout rit dans l'Univers, tout brille, tout s'anime.
Mais ce sont les Couleurs, dont les traits moderez,
Et les mêlanges temperez,
Nous offrent les Objets, marquent leurs différences;
Par elles nous allons de Beautez en Beautez;
Ces heureux changemens, & ces douces Nuances
Charment toujours notre Oeil par leurs diversitez.



D'autant que les Couleurs tiennent à la Lumiere
Par une dépendance entiere,
Et que nous en voyons l'étroite liaison,
Si cet enchaînement conduit notre Raison,
Des Sujets colorez nous apprendrons l'Essence,
Et que cette varieté,
Qui d'émouvoir nos Sens, leur donne la puissance;
En eux de la Lumiere est un bien emprunté.

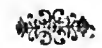


Si-tôt que l'Horiſon voit la riante Aurore,
Des Champs & des Forêts l'Email ſe recolore,
De ces Tableaux divers la Beauté ſe produit;
Et ſi-tôt que le Jour a fait place à la Nuit,
Il n'eſt plus de Couleurs, la Noirceur les dévore,
Et tout cet éclat ſe détruit.

Donc la Couleur des Corps eſt la ſeule Lumiere
Qu'ils repouſſent vers nous de diverſe maniere;
Et ce qu'ils ont de propre en eux,
C'eſt la façon dont ils renvoyent
Les traits qui ſur eux ſe déployent
A l'aſpect du Corps lumineux.

Une preuve bien ſimple à nos yeux verifie
Par quel merveilleux changement
La Lumiere ſe modifie;
Et des Couleurs produit le Sentiment.
Nous verrons qu'elle fera naître
Les Couleurs du Corail, de l'Ambre & de l'Azur,
Paſſant dans un Cryſtal, tout tranſparent, tout pur,
Où rien de pareil ne peut être.
Là ſes Réfractions nous la font méconnoître;
Par cet effet ſoudain dont nos Yeux ſont ſurpris;
Dans le *Priſme* l'on voit paroître
Toutes les Couleurs de l'Iris.

Cet



Cet Iris que le Ciel montre après les Orages,
Ces vaſtes Champs d'Azur, ces grands Châteaux dorez,
Ces Monſtres, ces Geans parmi l'Air colorez,
Ces amas étonnans de confuſes images,
Tous ces Tableaux tracez ſur des Nuages,
Sur des Corps purs, & tranſparens.
Qui n'ont point de figures peintes;
Tous ces Coloris différens,
Qui portent à nos Yeux de ſi vives atteintes,
Ne ſont que des Rayons plus, ou moins amortis;
Et ſelon que la Nue a permis qu'on les voye,
Et que ſous certain Angle un Objet les renvoye,
Sous diverſes Couleurs ces traits ſont reſſentis.

La Lumiere s'altere aux plus legeres teintes;
Soit au travers des Vitres peintes,
Ou ſoit au travers des Rideaux,
Ses Rayons ſont chargez de Coloris nouveaux,
Qui s'impriment, qui s'apperçoivent
Sur les Objets qui les reçoivent.



Lorſque l'on regarde aux flambeaux
Un Cryſtal où le Vin montre un Vermeil aimable;

La blancheur de la Nape offre un Rouge semblable;
Là les traits lumineux, en la couleur changez,
Par des Réfractions agitant notre Vûe,
Leur atteinte en nous est reçue
Dans l'ordre, où par le verre ils ont été rangez.

Un homme est quelquefois différent de soi-même;
A l'égard des Couleurs dont son Oeil est touché;
Un Malade accablé d'une langueur extrême,
Loin du bruit, & du Jour sur la plume couché,
S'il pense ouvrir sa debile paupiere,
Par le moindre Rayon il est tout éblouï,
Est blessé des Couleurs, comme de la lumiere,
Dont son Oeil, étant sain, eût été réjouï.

Mais des Objets qui sont de même espece,
Sur des Yeux différens ont différent pouvoir;
Tel sent qu'une Couleur lui déplaît, & le blesse,
Qu'un autre prend plaisir à voir.
Oui, toutes avec différence
Font à chacun de nous éprouver leur présence.
Nous nous trompons à tout moment,
En reglant les Couleurs sur notre sentiment.
Ne voit-on pas qu'un Ictérique,
Qui porte son mal en tous lieux,
Aux Objets du dehors injustement applique

Ce

Ce Jaune épanché dans ses Yeux?
La Bile en ses regards à tout se communique,
Et ce Venin contagieux
Jaunit le Verd des Prez, jaunit l'Azur des Cieux.



S'il avoit apporté ce mal à sa naissance,
Il auroit vû tout jaune; & nous dans la Santé,
De toutes les Couleurs jugeant dès notre Enfance,
Nous n'avons entre nous nulle conformité.
D'Organes différens ces sentimens dépendent;
Et rien sur les Couleurs ne nous fait conformer
Que la façon de les nommer;
Jamais sur ce sujet les Hommes ne s'entendent,
Bien que dans leur Commerce ils semblent de concert,
Nommer Bleu, Jaune, Rouge, ou Vert.

Cependant on doit reconnoître
Que des Tableaux, un beau Ciel, & des Fleurs,
Qu'enfin tous les Objets ont de quoi faire naître
Les divers mouvemens d'où naissent les Couleurs.
Des Jours que leur Surface altere, & distribue,
Se forment ces Couleurs qu'ils font appercevoir.
Ces traits modifiez, en frapant notre Vûe,
Font le Rouge, le Bleu, le Vert, le Blanc, le Noir.
Si les surfaces sont changées,

Le Coloris devient, ou plus sombre, ou plus clair;
Bien-tôt en certains Corps elles sont dérangées,
Par les impressions de l'Air;
Par la flâme elles sont rongées;
On voit les Corps où le feu peut agir,
Blanchir, noircir, & jaunir, & rougir.
Enfin tout ce qu'on voit de diverses Teintures,
Vient des différentes Tissures,
Qui se trouvent aux Corps qu'on nomme Colorez,
Autant qu'ils sont en différens degrez,
Plus âpres, plus unis, plus lâches, plus serrez,
Ils montrent des Couleurs, ou plus, ou moins obscures.

Un Corps ne paroît blanc que par ses âpretez;
Il y faut concevoir des inégalitez
Qui n'affoiblissent point les Rayons de Lumiere,
Mais en réflêchissant leur multitude entiere
Les écartent de tous côtez.
Les nerfs en sont encor trop rudement heurtez;
Et la Blancheur aussi blesse notre paupiere.

Le Noir est composé de filets herissez,
Où les Rayons du Jour demeurent enfoncez,
Et dont le repli les recele;
Ils s'y trouvent perdus, engagez, dispersez,

Ils

Ils ne reviennent point jusqu'à notre prunelle.
Et n'en avons-nous pas une preuve fidelle ?
La sombre Nuit, les Nuages épais,
Les lieux profonds, où jamais
Aucun Rayon ne passe, aucun trait n'étincelle,
Dans leur tenebreuse épaisseur,
Ne sont à nos Yeux que Noirceur.



Les riantes Couleurs, soit des Plaines fleuries,
Dont l'Email enchante nos Yeux,
Soit des Tableaux, & des Tapisseries,
Qu'étale à nos regards un Art ingenieux,
Ont ainsi pour former toutes les différences :
Que l'on remarque en leurs Nuances,
Leur Surface inégale en ses arrangemens,
Qui cause dans nos Yeux tels & tels mouvemens.
Qu'on nomme, si l'on veut, ces Couleurs, naturelles,
Qu'on les nomme, artificielles,
Qu'elles se passent vîte, ou subsistent long-temps,
Le même effet produit leurs charmes éclatans.
Et celles de l'Iris qui n'ont que des instans,
Non seulement sont aussi belles,
Mais au fond sont aussi réelles
Que celles des Objets qui sont le plus constans.
L'éclat dont le Pinceau colore une figure,
N'est pas plus artificiel

Que celui des Rubis, qu'on nomme, naturel.
Tout n'eſt que la Lumiere, & toujours la Nature
Trace de même ſorte une aimable Peinture.

Mais pour mieux voir comment tous ces traits ſont
formez,
Et ſont dans notre Oeil imprimez,
Il faut penſer qu'une Regle harmonique
Regne dans les Couleurs comme dans la Muſique.
Les Rayons lumineux ont des Vibrations,
Qui par leur Nombre, & leurs Proportions,
Leur Contraſte, & leur Alliance
Des viſibles Objets reglent la difference.
Les coups d'un habile Pinceau,
D'un vivant Coloris animent un Tableau;
De nos Peintres fameux le ſtudieux Genie
A rencontré cette belle harmonie;
Par les tons de Couleur, & forts & gracieux,
La Nature imitée appelle tous les Yeux.

On juge que les Couleurs claires
Participent de l'Air, & ſont les plus legeres;
Les Couleurs qui leur ſont contraires,
Tenant plus de la Terre, & de ſon épaiſſeur,

Des

Des Coloris legers absorbent la douceur.
Comme divers Sons se répondent,
Et quelquefois se troublent, se confondent;
Les Couleurs ont ainsi leur opposition,
De même que leur union;
Elles se nuisent, & se chassent,
Elles s'affoiblissent, s'effacent.



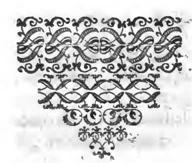
Sur tout dans les Objets de loin considerez,
Les plus foibles Couleurs le cedent aux plus fortes.
Lorsqu'en éloignement nous regardons ces Prez,
Qui de Fleurs de diverses sortes
Sont si richement diaprez,
Si le Rouge, ou le Jaune avec le Blanc s'allie,
Le Rouge, & le Jaune se perd;
Et la Plaine à nos Yeux paroît toute embellie
De Fleurs d'argent sur un fond vert.



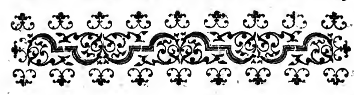
Nous trouverons encor des preuves convaincantes,
De ce que font en eux les Objets colorez;
Des Hommes qui du jour n'étoient point éclairez,
Ont jugé des Couleurs, plus ou moins éclatantes.
Des Aveugles, dit--on, touchant au lieu de voir,
Ont distingué le Blanc d'avec le Noir
Par les Surfaces différentes.

L'ac-

L'accoutumance, ou la necessité,
Qui sait nous rendre tout facile,
Reparant de leurs yeux la triste obscurité,
Avoit mis dans leurs doigts une adresse subtile;
Et des nerfs de leurs mains le Tact industrieux
Avoit le même effet que les nerfs de nos Yeux.



DU



DU TRANSPARENT ET DE L'OPAQUE.

Ainsi ſur les Objets la Lumiere étendue,
Eſt par ces Objets même en Couleurs répandue.
Mais on voit auſſi d'autres Corps,
Dont la Tiſſure ſinguliere
Montre de plus étroits rapports
Avec l'éclat de la Lumiere.

Il faut imaginer que ces Corps differens,
L'Onde, le Verre, & l'Air, appellez Tranſparens,
Par où nous ſont tranſmis tous les Objets viſibles,
Ont un nombre infini de pores inſenſibles
Aux Rayons, en tous ſens, directement ouverts.
Par-là tous leurs effets leur deviennent poſſibles;
Tous les Objets ainſi ſont découverts
Au travers du Cryſtal, & de l'Onde, & des Airs.

L'Air, quand il eſt ſerein, l'Onde, quand elle eſt pure,
Ont tous leurs petits corps mouvans & ſéparez,
Qui préſentent entre eux une libre ouverture

Au

Au Jour dont ils ſont éclairez.
Mais ſi l'Air eſt couvert par un ſombre Nuage,
Si l'Eau roule avec elle un Sable limoneux,
Au ſecond Element ils ferment le paſſage,
Et font ceſſer l'effet de ſes traits lumineux.

❦

Le Verre, le Cryſtal, quoique durs & ſolides,
Entre leurs petits corps ont des eſpaces vuides,
Des pores infinis qui s'ouvrent en tous ſens,
Où les Rayons ſans obſtacle perçans,
Ont de les traverſer liberté toute entiere;
Tandis que l'Onde plus groſſiere,
Les touche ſans les pénetrer,
Que le Vent même, & l'Air n'y peuvent pas entrer.

❦

Quant à ces autres Corps qui ſervent de barriere
A l'action de la Lumiere,
Et par qui les Rayons nous ſont interceptez,
Ils offrent à ces traits qui leur ſont préſentez
Des pores non ſuivis, dont la Route confuſe
Au Jour le paſſage refuſe,
Des embarras, des ſinuoſitez,
Où les brillans Rayons ſe trouvent arrêtez.

❦

Une

Une grande Forêt, ſous le feuillage ſombre,
Ainſi fait en plein jour regner la Nuit & l'Ombre,
Et du brillant Soleil nous cache les clartez;
Ainſi ſous des Berceaux compoſez de branchages,
On évite l'ardeur des plus brûlans Etez;
Si le Jour s'introduit entre quelques feuillages,
D'autres rameaux encor viennent le traverſer,
Et ſes traits arrêtez ſous les épais ombrages,
Enfin ne peuvent plus paſſer.



Tandis que le Soleil luit pour le nouveau Monde,
Le nôtre eſt enfoncé dans une Nuit profonde.
Enſuite nous voyons lever ce Voile épais,
Qui de l'Aſtre du Jour nous déroboit les traits.
Tous les Matins la belle Aurore
Aux Objets éclairez vient rendre leur Beauté,
Dès qu'aux rives du Soir le Jour ſe plonge encore;
La Nuit ſur nous répand l'Obſcurité.
Tout ſe fuit. Mais qu'enfin les Scenes renaiſſantes
Raniment les Couleurs, ſoit fixes, ſoit changeantes;
Dans ce vaſte Univers tout ce que nous voyons,
Ce n'eſt que le Soleil, ce n'eſt que ſes Rayons.





REFLEXION.

VOILA donc ce qu'en eux font tous les Corps sensibles
Qui produisent en nous tant d'effets différens,
Chauds, Froids, Liquides, Durs, Savoureux, Odorans,
Ceux dont le Son procede, & Ceux qui sont Visibles.
Ce ne sont que des noms donnez aux Sentimens
Qui nous viennent des Mouvemens
De petits corps imperceptibles.

Au lieu de s'élever à l'Auteur Souverain,
Et de le reconnoître à ces pures Lumieres,
Se peut-il que l'Esprit humain
S'arrête à des Ombres grossieres?
Ne voit-il pas la main qui conduit l'Univers,
En tout ce qui nous environne?
Incessamment instruit par tant d'Objets divers
A son aveuglement faut-il qu'il s'abandonne?
On a beau regarder l'Or & l'Azur des Cieux,
Cette riche Splendeur n'attache point nos yeux;
On ne peut estimer que des richesses vaines!
D'inutiles Trésors aux Indes sont cherchez;
On court mille perils, on souffre mille peines

Pour

Pour trouver ceux qui sont cachez
Dans les Cavernes souterraines;
On plonge au plus profond des Mers,
On iroit encor des Enfers
Percer les tenebreux abîmes!
Pour avoir ces faux Biens, pour leur possession,
Luxe, Avarice, Ambition,
Ne craignent plus de Travaux, ni de Crimes!



Mais quand nous aurons même accoutumé nos Sens
A voir avec plaisir les Objets innocens;
Quand une heureuse conjecture,
Par un long Examen nous fera découvrir,
Ces moyens ignorez, dont se sert la Nature,
Pour former tant d'Objets qu'elle nous vient offrir,
Que de tous ces Objets l'Etude est imparfaite,
Si nous n'expliquons pas la liaison secrete,
Qui rend l'Esprit sensible à leurs impressions.
Admirable sujet de nos Réflexions!



Observant la Matiere, ou figurée, ou mûe,
Et toutes les divisions
Qui sont propres à l'étendue,
Les Etres corporels peuvent s'imaginer.
Mais dans quel Sujet est reçue

L'Ac-

L'Action qui nous fait sentir, & raisonner?
Comment sera-t-elle connue?
Des Tuyaux délicats, d'invisibles Ressorts
Confondent-ils l'Ame & le Corps?
Non, non, l'Ame mieux éclairée,
Elle-même se sent distincte, & separée.
Poursuivons ce Projet noblement entrepris.
Achevons. Que dans mes Ecrits
Cette Verité démontrée,
Fasse approuver mon zele à de sages Esprits,
Et soit de mon Travail la Couronne & le Prix.

Fin du troisiéme Livre.



PRIN-

PRINCIPES
DE
PHILOSOPHIE,
OU
PREUVES NATURELLES DE L'EXISTENCE DE DIEU ET DE L'IMMORTALITE' DE L'AME.

****

LIVRE QUATRIE'ME.

Des Sensations en general. De l'Ouïe. De la Vue. Des Lunettes et des Miroirs. Du Siege des Sensations. Des Ide'es. De l'Union et de la Distinction de l'Ame et du Corps.

DES SENSATIONS EN GENERAL.

De tant d'Objets divers le Nombre inconcevable,
De leur fecondité la fuite inépuifable,
Dépendent fimplement d'un Ordre general.
Par les Productions d'une Caufe immuable,
Dont l'effet eft toujours égal,

Des

Des Etres variez l'assemblage est durable;
Et le Monde a reçu dès le premier des Jours
De quoi toujours changer, & renaître toujours.

Et quel en est l'Objet? Les Cieux & la Lumiere,
Pour qui répandent-ils leur brillante Clarté?
Pendant toute une Eternité
Ils auroient parcouru leur immense Carriere
Dans une vaine activité;
On n'auroit apperçu mouvement, ni matiere,
Et la Nature toute entiere
N'auroit eu sans l'Esprit nulle diversité;
Cet Univers seroit comme en sa nuit premiere,
Comme s'il n'eût jamais été.

Il falloit que l'Auteur, pour achever l'Ouvrage,
Y produisît encor des Etres connoissans;
Qu'il y fît naître l'Homme, & lui donnât l'usage
Et de la Raison, & des Sens.
Contempler, méditer doit être son partage;
Cette Etude est l'emploi du Sage;
L'Univers est formé pour ces attentions,
Puisque tant de Beautez qui le diversifient,
Ne seroient rien si nous ne les sentions;
Nos Sentimens le vivifient;

Uni-

Uniquement connu par nos perceptions,
Par notre intelligence, & nos réflexions.



Cette Matiere enfin dans son Ordre rangée,
En Cieux, en Elemens, en Astres partagée,
Pourrions-nous sans l'Esprit jamais l'appercevoir?
Confondus dans la Masse il faudroit se mouvoir;
L'Homme ne connoîtroit non plus qu'un bloc de Marbre
Ou seroit mis au rang d'une Fleur, ou d'un Arbre;
Au sein de la Matiere il seroit retourné,
Sans savoir s'il vivoit, sans savoir qu'il fût né,
Si nous n'avions reçû de l'Auteur de notre Etre
L'Esprit qui peut penser, l'Esprit qui peut connoître.

Et ce Corps toutefois vil & materiel
Est un merveilleux Edifice,
Qui montre en abregé l'indicible Artifice
De son Ouvrier immortel.

Outre l'assemblage du Monde,
Ce composé des Cieux de la Terre & de l'Onde,
Que l'Auteur Souverain voulut tout à la fois
Regler par les plus simples Loix;
Il est des Corps remplis d'une Vertu feconde,

Des Etres animez, qui changez & détruits,
Par eux-mêmes sont réproduits.
Ces Etres qu'en leur origine,
A distinguez l'attention divine,
Reçurent dans leur sein de quoi s'entretenir,
Et se multiplier durant tout l'avenir.
Un insensible Atome en soi garde la vie;
Les petits Rejettons, l'un dans l'autre enfermez,
En des temps successifs sont éclos, sont formez,
Un Germe est de l'espece une source infinie.
Un seul Maron venu des Indiennes Mers,
Nous a donné des Maronniers sans nombre;
Nos Parcs sont ombragez de leur feuillage sombre;
Et le dernier Maron a des Germes couverts,
Qui suffiroient toujours à remplir l'Univers.



Peut-on trop admirer la fabrique des Plantes?
Et quel Art tout divin devons-nous découvrir
Dans la production des Machines vivantes
Que nous voyons respirer, se nourrir,
Dormir, veiller, voler, nager, courir,
Et que par tant d'effets de l'instinct qui les mene,
On veut associer à la Raison humaine?



Mais sans parler ici des divers Animaux,
Sans consulter l'Ecole d'Epicure,

Pour

Pour juger s'ils nous sont égaux,
Suspendons aujourd'hui la question obscure,
Que par une autre Etude il faudra démêler.
C'est de Nous seulement que nous devons parler.

⁂

Laissons, laissons penser aux Partisans des Bêtes,
Qu'une Grenouille au fond de ses Marais,
Voit comme nous le Ciel qui tourne sur nos Têtes;
Qu'elle jouït d'un Sort rempli d'attraits
Sous les Roseaux tremblans, & sur l'Herbage frais;
Que la Pluye abondante, & le Jour qui l'éclaire,
Sont faits pour la servir, & sont faits pour lui plaire.

⁂

La Rose, si comme autrefois
Du sage Phrygien elle empruntoit la voix,
Se vanteroit aussi que la Saison nouvelle
Revient, pour admirer de son teint délicat,
L'odorante Fraîcheur, & le vif Incarnat;
Sur son Trône épineux, éclose, épanouïe,
Elle seroit elle-même éblouïe
De son riant éclat;
Cette Reine des Fleurs, en se voyant si belle,
Ne diroit-elle pas qu'elle orne les beaux Jours,
Qu'elle regne avec les Amours,
Et que les doux Zephirs ne volent que pour Elle?

⁂

La Terre offre en tous lieux des Corps organisez,
Comme le nôtre disposez.
Par des moyens pareils nous les voyons éclore;
De la seule Matiere on les voit composez,
Ils sont nez comme nous, personne ne l'ignore,
Ils reçoivent la Vie, ils souffrent le Trépas:
Mais avec ce qu'ils ont, n'avons-nous pas encore
La connoissance qu'ils n'ont pas?

L'Homme formé par la main Souveraine,
Seul Habitant de l'Univers,
Contenoit dans son Sein toute la Race humaine.
Ses Descendans ont peuplé les Deserts,
Ont défriché les Champs, ont traversé les Mers.
Dans l'Homme on voit l'extrait des Especes changeantes.
Il nous paroît d'abord à sa conception
N'avoir nulle distinction;
Tel qu'un nombre infini d'Animaux, & de Plantes,
Dont une graine, un œuf font la production.
S'avançant par degrez à la perfection,
Il commence bien-tôt d'avoir quelque figure;
Il semble vegeter dans le Sein maternel;
Comme une Plante il prend sa nourriture.
Le temps formant toujours cet Etre corporel,
Accru par l'aliment; les Arteres, les Veines,
Les Muscles, le Cerveau, le Cœur dévelopez,
Aux Actes de la Vie en commun occupez,

Du Sang & des Esprits sont les courses soudaines.
Cet Embryon n'est plus un simple Vegetal,
Il se meut, il respire, & c'est un Animal.
De ces Etres divers les qualitez mêlées,
En cet Etre plus noble ainsi sont rassemblées;
Mais c'est toujours un Corps formé des Elemens,
Qui n'a que la figure, & des arrangemens,
Jusqu'à ce qu'élevé dans un degré sublime,
Un Rayon tout divin, & l'éclaire, & l'anime.
L'Ame est unie à tous ses mouvemens;
Pour le rendre accompli son Ouvrier lui donne
L'Esprit qui sent, & qui raisonne.



Il conserve en vivant tous ces secrets rapports.
Son poids materiel l'entraîne,
Et vers la Terre le ramene;
Souvent pour s'en deprendre il fait de vains efforts,
Et l'essor de l'Esprit cede aux liens du Corps.



D'une Prévention, & honteuse, & grossiere
Nous sommes toujours emportez.
De tant d'Objets divers à toute heure agitez,
Nous ne comptons que la matiere
Qui nous presse de tous côtez.

Par ce premier panchant nos Ames abaissées,
Ne se distinguent point des Organes des Sens;
Nous cherchons contre nous des raisons insensées.
Dieu par ses Ordres tout-puissans
Ne peut-il pas, dit-on, faire des Corps pensans?
Oui. Dieu forme à son gré des corps & des pensées;
Mais ils seront toujours tels qu'il les aura faits,
De diverse Nature, on ne verra jamais
Les Qualitez des uns dans les autres passées;
Et bien que la Pensée au Corps se puisse unir,
Aucun Corps à penser ne sauroit parvenir.
Dieu ne veut point se contredire
Dans leur Commerce mutuel,
Il conserve en tous deux son immuable Empire;
Ce qu'il fait de matiere est toujours corporel,
Et ce qu'il crée Esprit est immateriel.

L'Ame humaine n'est point l'Ame materielle,
Commune à tous les Animaux,
Que par abus du nom d'Ame on appelle;
Et sur leurs mouvemens nous en jugeons à faux.
Des Pierres mêmes, des Métaux
Ne voit-on pas mouvoir la masse corporelle?
Le Fer que l'Aimant touche est tourné vers le Nort.
Le Métal sans repos semble chercher la Pierre,
La Pierre semble aussi le joindre avec transport,
Et souvent l'un & l'autre à fuir ils font effort,

Com-

Comme s'ils se craignoient, ou se faisoient la guerre.
Mais peut-on leur donner ni sentiment, ni choix?
Sans doute une matiere insensible à la vûe,
Les penetre au dedans, les pousse, les remue,
Et les fait obéïr à ses secretes Loix.



L'Action qu'en ces Corps souvent on imagine,
N'est point celle dont l'Homme en lui se sent toucher.
Si nous voyons des Corps se chasser, s'accrocher,
Aller en haut, en bas, s'éloigner, s'approcher;
C'est un Vent, un Ressort qui meut une Machine;
Ce n'est point avec choix se fuïr, ou se chercher.



Notre premiere Etude est donc de bien connoître
Ce qui se passe en nous, dans les Etres pensans;
Bien distinguer l'Esprit, ses Modes, & son Etre
Des effets corporels qui surprennent nos Sens.
Hors de lui, trop souvent, il aime à se répandre;
Et dans tous les Objets par son illusion
Il met ce qu'il éprouve à leur occasion.
Nous ne voulons jamais comprendre
Que ces Corps où l'on voit tant de diversitez,
Ne tiennent que de nous toutes leurs qualitez,
N'ont que des mouvemens, qui sur les nerfs s'appliquent,
Que reciproquement des Corps se communiquent.

Ces nerfs même n'ont point d'autres proprietez
Que d'être ainsi plus, ou moins agitez.
L'atteinte est seulement plus forte, ou plus legere;
Et si chacun des Sens d'avec l'autre differe,
Songeons que c'est l'Esprit, qui seul y doit trouver
Cette diversité qu'ils nous font éprouver.
Cherchant comment le feu nous échauffe, & nous brûle,
Songeons bien qu'il seroit absurde & ridicule
De reconnoître en lui cette même chaleur
Qui, selon que la main s'approche, ou se recule,
Changeante en nous, devient, ou plaisir, ou douleur.



Par le rapport des Sens nous pourrons nous instruire
De ce qui sert au Corps, de ce qui lui peut nuire.
Mais ils trompent souvent, quand ils sont consultez,
Pour découvrir des Veritez;
Si la Raison manque de les conduire,
Nous sommes dans l'erreur bien-tôt précipitez.
Par le penchant vulgaire où les Sens nous inclinent,
Loin de servir l'Esprit, souvent ils le dominent;
Et dans un abandon aveugle & dangereux,
Nous semblons nous regler uniquement par eux.
Aux sensibles Objets l'Ame trop attachée,
Par leurs traits les plus forts se plaît d être touchée;
Sans cesse elle se livre à leurs impressions,
Et trouvant un supplice en ses réflexions,
De ses propres clartez elle-même se prive:

El-

Elle se déconcerte, & borne ses desirs
A cette impression tumultueuse & vive,
Qui l'empêche d'être attentive
A ses veritables plaisirs:
Ainsi que dans une Assemblée
D'un éloquent Discours le succès est détruit,
D'un beau Concert la douceur est troublée
Par le desordre, & par le bruit.

❧

Mais de cet Examen abregeons l'étendue.
Laissons des Sens grossiers l'usage & les effets.
Sur des faits moins communs nous serons satisfaits,
Si nous nous attachons à *l'Ouïe*, à *la Vûe.*
Ce sont les plus nobles des Sens,
Les plus promts, les plus sûrs, & les plus agissans;
Principaux Instrumens des Arts & des Sciences,
Organes de nos connoissances;
Quand nous philosophons, tâchons de parvenir
A les connoître, à les bien définir.



DE L'OUIE.

O Surprenans Accords! ô Merveille infinie!
Sans cesse nous reconnoissons
Sur l'Esprit des Humains ce que peuvent les Sons;
Par eux d'un Nœud secret l'Ame au Corps est unie.
De la commune Erreur à la fin revenus,
Tâchons de démêler ces rapports inconnus;
Des préjugez trompeurs songeons à nous défendre.
Le Son n'est point dans l'Air où nous croyons l'entendre,
Et les Corps resonnans n'ont point le Son en eux.
Que sous l'effort des Vents impetueux,
On entende gémir les Forêts agitées,
Qu'on entende mugir les Vagues irritées,
Avec le mouvement le Son n'est point mêlé;
Il n'est produit qu'en nous, par l'Organe ébranlé.



Et n'arrive-t-il pas qu'au milieu du silence,
Dans la tête assourdie on a des Tintemens,
Des Bruits, & des Bourdonnemens,
A qui rien du dehors ne peut donner naissance?
Quelques Maux dans leur violence,

Par

Par de certains frémissemens,
Nous font ouïr des hurlemens
Qui causent des peines extrêmes,
Et ne sont produits qu'en nous-mêmes.



Un Hypocondriaque entend parmi les Airs
Resonner d'aimables Concerts;
Son Ame est surprise & charmée
D'une douce Musique en lui-même formée.



Les Sens ont toutefois leur siege, leurs ressorts,
Et certaine structure en nous est disposée
Qui peut recevoir du dehors
L'impression par les Objets causée.
L'Oreille est l'Instrument formé pour recevoir
Les Sons qui du dehors viennent nous émouvoir.
A la tête appliquée, entre ses cartilages,
Aux mouvemens de l'Air elle ouvre des passages;
Au dedans un Canal, pour cet effet construit,
Reçoit les Sons, & les conduit,
Fait qu'avec plus de force ils frapent la membrane,
Qui du Sens de l'Ouïe est le premier Organe.
D'un tambour resonnant elle imite la peau;
De-là tous les coups retentissent,
Par l'Air interieur, jusqu'au fond du Cerveau,

Où les nerfs auditifs s'uniſſent;
Et dans l'Ame qu'ils avertiſſent,
Par divers tremblemens nous font en cent façons,
Sentir & diſtinguer les Sons.



Ces mouvemens du Corps ſont apperçûs de l'Ame;
Diverſes Ondulations
Font diverſes émotions;
L'une nous calme, & l'autre nous enflâme.
Le Son lent cauſe dans les Cœurs
Le Repos, la Triſteſſe, & les froides Langueurs.
La meſure promte au contraire
Fait naître l'Enjoument, la Joie, & la Colere.
Autant que ces impreſſions
Par les Sons differens occupent nos Penſées,
Autant nos Ames ſont pouſſées
A différentes Paſſions.



Ce Sentiment n'eſt point dans l'Oreille frapée,
N'eſt point dans les nerfs agitez,
Ni dans le Cerveau même où les coups ſont portez;
Il n'eſt produit qu'en l'Ame au dedans occupée,
Des Mouvemens de l'Air au dehors excitez.



La

La chaleur dans le Sang, ou s'apaise, ou s'augmente.
Comme à l'égard d'un Corps un autre a le pouvoir
De l'arrêter, de le mouvoir;
Ainsi le Lut pincé par une Main savante
Emeut de doux frémissemens,
Remplit de vifs tressaillemens,
Un Sang dont la course est trop lente,
Ou la vitesse trop bouillante;
Et l'Ame alors reçoit des Sentimens
D'une Nature, ou calme, ou violente.
Alexandre touché d'un Chant harmonieux,
Dont l'éclat exprimoit la Gloire & les Allarmes,
Saisi d'un transport furieux,
Au milieu d'un Festin voulut prendre les Armes.
Par des Accords moins vifs on voit que dans un Cœur
L'emportement s'appaise, & se modere,
La Paix succede à la Colere;
Et Saül délivré d'un état plein d'horreur,
Sentoit d'un noir Demon ralentir la fureur,
Dans les momens où sa Bile enflâmée
Etoit par de doux Sons heureusement calmée.





CONSIDERATIONS SUR L'OUIE.

TOUT ce que pour nous a d'attraits
La plus belle Musique, & la mieux composée,
Doit suposer en nous certains raports secrets
De notre Ame bien disposée.
Ils sont en notre Esprit infus & naturels;
Augmentez par l'usage, achevez par l'étude,
Qui de ces beaux Accords a fait une habitude,
Ces plaisirs délicats ne sont point corporels.

Pour l'Ame tranquile & contente
Que la Symphonie est touchante!
Lorsque les nerfs tendus de divers Instrumens
Produisent tous ces Roulemens,
Ces Fugues, ces Modes charmans,
Dont le mêlange nous enchante.
Que de ces Accords mesurez
Les douces liaisons, les différens degrez
Touchent l'Ame harmonique en touchant notre Oreille;
Que le sublime Orphée en ménageant ses tons,
Pousse de merveille en merveille

Le

Le beau Chant que nous écoutons,
Et qui nous fait douter si quelque heureux Genie
N'a point ici des Cieux transporté l'harmonie.



Mais parmi ces Accords si doux, & si puissans,
Dont l'ordinaire effet est de ravir les Sens,
Ce qui prouve que l'Ame est la seule Maîtresse;
Elle résiste à ces attentions,
Elle se livre à des distractions;
Le même Chant qui causoit l'allegresse
Par ses vives Expressions,
Lui fait sentir d'autres impréssions;
Le Son qui nous plaisoit nous offense, & nous blesse.
Qu'une Mere, une Epouse, en l'excès de leur deuil,
Gémissent auprès du Cercueil,
Où la Mort a jetté l'Objet de leur tendresse,
Une Musique gaye augmente leur tristesse;
Rien ne les flatte en ces momens
Que des Sanglots, & des Gémissemens.



Pour nous prouver encor que ce n'est point l'Organe,
Et que c'est l'Esprit seul qui forme nos plaisirs,
Si nous entendons les soupirs
D'Andromaque, ou de Mariane;
Ces Maux imaginez, tous ces cris, ces regrets,

Par

Par le penser secret que ce sont des images,
De l'Esprit & de l'Art ingenieux Ouvrages,
Ont des douceurs & des attraits.
L'Ame qui réflêchit rencontre mille charmes,
A voir couler ces feintes larmes;
Nous voyons avec joye imiter ces douleurs.
Et serions-nous touchez par des plaisirs semblables,
Si naturellement on répandoit ces pleurs,
Et si nous écoutions des plaintes veritables?

Preuve qui doit nous confirmer,
Que l'Ame seule éprouve en elle-même
L'effet qui sur les Sens nous paroît s'imprimer;
Entre tous les accens que l'on entend former,
De la personne que l'on aime,
La simple Voix fait un plaisir extrême;
Celui qui n'aime point, n'est point touché de même.
Au Son de la parole on se laisse charmer.
De l'Art le plus parfait la Musique animée,
N'a rien de comparable à cette Voix aimée.

Par lui-même le Son nous blesse, ou nous attire;
Nous en sommes d'abord, ou flattez, ou choquez.
Mais quand de la parole il établit l'Empire,
Que les Sons entre nous par l'usage marquez,

Sur

Sur ce que l'Ame espere, aime, hait, craint, desire,
Sont aux divers Sujets par l'Organe appliquez ;
Alors l'Homme avec l'Homme exprime ses pensées,
D'un Esprit avec l'autre on voit la liaison ;
Dans un Commerce heureux les Ames exercées
Se communiquent leur Raison.

Rien n'égale ces Sons que l'Eloquence employe,
Pour nous fléchir, nous animer,
Nous attacher, ou nous calmer.
L'Assurance, & la Peur, la Tristesse, & la Joye,
Pour émouvoir l'Esprit, ont leurs inflexions.
Une Ame bien touchée agit sur une autre Ame,
Elle la glace, elle l'enflâme,
Lui cause ses desirs, & ses émotions,
Lui fait sentir toutes ses passions.

Quand de Mars irrité les fureurs inhumaines,
A deux Camps opposez, font chercher les Combats,
Un mot des fameux Capitaines
Souvent aux timides Soldats
Allume le Sang dans les Veines ;
Et fait pour les pousser à braver le Trépas,
Plus que l'Airain sonnant la Trompette éclatante ;
D'une ardeur intrepide on sent brûler son Cœur,

Lors-

Lorfque l'Efprit fe repréfente
Les Noms de Victoire, & d'Honneur.

Le Cerveau machinal peut bien être capable
De fecouffes, de coups, de forts ébranlemens;
Par des cris furieux, de vifs emportemens,
On produit dans un autre un mouvement femblable.
Mais loin de ces tons vehemens,
Quelquefois un fouris, un mot doux, agréable,
Lorfque l'Efprit y donne un fens moqueur,
Penetre, déchire le Cœur,
Eft une atteinte infuportable,
Qui fait voir que l'Efprit de l'injure occupé,
Eft feul fenfible, & feul frapé.

C'eft ainfi qu'autrefois par la fage Ironie
Socrate confondoit les fuperbes Efprits;
Par les tons les plus doux, bien mieux que par des cris,
Des Sophiftes hautains réprimoit la Manie;
Il leur montroit fans s'émouvoir,
De la droite Raifon les Loix & le pouvoir.

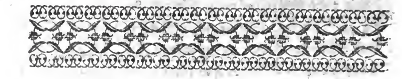


Enfin plus de nos Sens, nous obfervons l'ufage,
Plus nos juftes Réflexions

Nous

Nous font voir clairement que nos Senſations
Du ſeul Eſprit ſont le partage.
Les effets de la Vûe encor mieux que les Sons,
Tant d'Objets différens que nous nous retraçons,
En rendent tour à tour un puiſſant témoignage,
La Parole, l'Ouïe ont un grand avantage;
Tout s'explique par le Langage,
L'utile enſeignement à l'Eſprit vient s'offrir:
Mais l'Univers entier ſans l'Art de diſcourir,
Imprime en nous ſa merveilleuſe Image;
Et ſi-tôt que notre Oeil peut ſeulement s'ouvrir,
L'immortelle Splendeur ſe laiſſe découvrir.





DE LA VUE.

L'Ignorant est frapé de même que le Sage.
Dans ces Corps infinis à nos regards offerts,
Dans ces Champs étoilez à nos yeux découverts,
Notre Esprit voit l'Auteur de cet immense Ouvrage.
* Des Elemens soumis les immuables Loix
Parlent sans cesse à notre Vûe,
La visible harmonie est par tout entendue,
Et par toute la Terre éclate cette Voix;
Ces Peuples différens de Mœurs & de Langages,
Qui du vaste Ocean occupent les deux Bords,
Les Barbares les plus sauvages
Entendent ces divins Accords.



Avec quelle vaste étendue,
Quelle varieté s'exerce notre Vûe?
C'est le premier des Sens, le moins materiel,
C'est le plus merveilleux, le plus universel;
Dans sa vitesse inconcevable;
C'est lui qui de l'Esprit suit mieux le mouvement,

Et

* Ps. 18. *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Et se trouve le plus capable
De servir au Raisonnement.



De l'Aurore au Couchant le Regard se promene;
Par les feux de la Nuit, par le flambeau des Jours,
Nous sommes éclairez sur cette immense Scene,
Qui toujours est la même, & qui change toujours.
Cet Oeil du Corps humain l'Ornement & le Guide,
Infatigable Agent de l'Esprit curieux,
Vivant Tableau, Miroir ingenieux
Montre en son petit Cercle, & l'Empire liquide
Et l'immense Voute des Cieux.



Mais que sa fonction soit clairement connue;
Rejettant les Erreurs dont l'Ame est prévenue,
Distinguons bien l'Objet à notre Oeil présenté,
D'avec le Sentiment dans l'Esprit excité.
Ne nous figurons point des Clartez épanchées
Dans l'espace des Cieux, dans l'Air où nous vivons;
Ne croyons point les Couleurs attachées
Aux Objets du dehors où nous les observons.



Lorsque du haut de leur Carriere
Les Corps brillans frapent nos yeux,
Nous leur attribuons ces filets radieux,

Mais



Mais nous ne devons point y placer la Lumiere;
Ils n'ont qu'un mouvement de certaine maniere;
La Lumiere est de l'Ame une Modalité,
Qui naît, comme le Son, de l'Organe agité.

Et n'en faisons-nous pas une épreuve ordinaire?
Pour voir briller la flâme il n'est pas nécessaire,
Qu'aucun trait lumineux nous frape du dehors;
Un Coup, qui de l'Organe ébranle les Ressorts,
Est cause qu'au dedans un Rayon nous éclaire;
Et les Esprits subtils au Cerveau renfermez,
Par leur seul mouvement, sans matiere étrangere,
Deviennent traits de feu dans nous-mêmes formez.

Si dans notre Cerveau la Lumiere étincelle,
Sans que rien du dehors aux yeux vienne éclater;
Les Couleurs y naîtront comme elle,
Sans qu'à l'exterieur on les fasse exister.
Lorsque tout l'Horison au matin se redore,
Qu'à l'aspect du Soleil tout brille, & se colore,
Songeons que les Côteaux si rians, & si verds
N'ont point en eux l'Email dont ils semblent couverts.

Et ne voyons-nous pas que de l'Eau simple & pure,
Qu'un morceau de Crystal qu'en triangle on figure,

Où

Où rien de coloré ne se peut concevoir,
Par de vives Couleurs peuvent nous émouvoir?
Donc séparons en toute chose
Le Sentiment d'avec ce qui le cause;
Ne plaçons point dans un Air pluvieux
Le Cercle coloré qu'apperçoivent nos yeux.

❦

On sait que des Savans, d'opinion contraire,
Suivent obstinément les Erreurs du Vulgaire.
Leur préjugé ne sauroit consentir
Qu'un Corps n'ait pas en lui ce qu'il nous fait sentir.
La Vision est-elle intelligible,
Lorsqu'ils la veulent expliquer?
Ils disent qu'un Objet visible
Produit dans l'air voisin une Image insensible,
Qui se peut par degrez toujours communiquer,
Tant qu'au fond de notre œil elle vient s'appliquer.

❦

Voila ces Especes frivoles,
Dont retentissent les Ecoles;
On nous forme à plaisir ces Fantômes legers,
Et ces Images voltigeantes,
A l'Original ressemblantes,
Qui viennent à nos yeux par le milieu des Airs.

Especes intentionelles

Des

Des Corps chimeriques portraits,
De Couleur, de figure invisibles Extraits,
En partant de l'Objet si sages, si fidelles,
Que ne cessant tout le long de leur Cours,
De se diminuer toujours,
Elles entrent dans nos prunelles;
Et qu'ainsi dans notre Cerveau
L'Objet qui les envoye imprime son Tableau.

On peut bien égaler cette rare peinture
Aux Simulacres d'Epicure.
Il veut que dans l'Objet dont nous sommes touchez,
Des Corps minces soient détachez,
Qui de tout cet Objet conservent la figure;
Fils déliez, délicates vapeurs,
Legere écorce, & membrane invisible,
Qui nous viennent causer Son, Lumiere, & Couleurs,
En touchant simplement l'Organe susceptible
De leur atteinte imperceptible.

Mais peut-on raisonner sur de tels fondemens?
Pourquoi peupler tout l'Air de volantes Chimeres?
Qui conduiroit ces Images legeres,
Qui leur assigneroit de divers Reglemens,
Pour leur proximité, pour leurs éloignemens?

Et

Et comment un si frêle Ouvrage,
Jusques dans le Cerveau se feroit-il passage
Sans rompre ses arrangemens?

❦

Observons avec soin notre Oeil, ce bel Organe,
Par l'Ouvrier divin savamment travaillé,
C'est proprement un Verre, & pur, & diaphane,
Pour servir à la Vûe expressement taillé.
Enveloppé de la paupiere
Il laisse entrer plus, ou moins la Lumiere.
Six Muscles differens servent à le mouvoir;
Il s'applatit, s'alonge, & se hausse, & s'abaisse,
Se plaçant pour mieux recevoir
Les traits plus, ou moins vifs qui nous viennent sans cesse
Des Objets que nous voulons voir.

❦

La prunelle en est l'ouverture;
Et par de promts ressorts serrez, ou dilatez,
L'Oeil en changeant d'assiete, ou de figure,
Introduit ces Rayons qui lui sont présentez.

❦

Quand la prunelle au Jour ouvre l'entrée,
Les trois humeurs, l'aqueuse, la vitrée,
Et celle du milieu, lentille de Crystal,

Dans l'action de l'Oeil ont l'emploi principal.
Transparent au dedans, borné de ses tuniques,
Les Rayons envoyez d'un point de quelque Objet,
Font en traversant l'Oeil un si juste trajet,
Que tous au même point viennent aux nerfs optiques.
D'un Réseau chaque Orbite au fond est tapissé,
Par l'un & l'autre nerf en filets dispersé;
Ils forment la Retine où l'atteinte est reçûe
Des Objets éclairez, présens à notre Vûe.
Là ce Sens délicat fait ses enchantemens;
Comme sur une Toile nue,
Mille & mille Tableaux naissent à tous momens.

De Simulacres vains, d'especes impossibles,
A tort on veut former ces Images visibles;
Il suffit que les traits du jour,
Avec des mouvemens diversement sensibles,
Soient dans le fond de l'Oeil appliquez tour à tour.
Tant de Sujets placez dans la vaste Etendue,
Qu'autour de nous nous voyons répandue,
En ce petit espace impriment leurs Portraits.
Autant que chacun d'eux nous touche de plus près,
Sous un plus grand volume une Image est connue;
Autant que de plus loin ils font sentir leurs traits,
Cette même peinture à nos yeux diminue;

En-

Enfin plus ces Objets de loin font apperçûs,
Plus des extrêmitez de leur fuperficie
Ils viennent fraper l'œil par des Angles aigus,
Et paroiffent toujours plus foibles, plus confus.
Par trop d'éloignement l'image eft obfcurcie,
Tant que fa petiteffe aboutiffe en un point,
Elle fe perd alors, & l'œil ne la voit point.



Dans les mêmes inftans où la Vûe attentive
Parcourt tous les degrez de cette Perfpective,
L'Ame forme fes Jugemens,
Par fes naturels Argumens.
Selon que par degrez elle change, elle applique
L'inclinaifon de l'Axe optique,
Les Angles qu'il produit, plus aigus, plus ouverts,
Font juger à l'Efprit, par cette différence,
Soit la grandeur, foit la diftance
Des Objets qui nous font offerts.

De fimples traces font formées,
Tout le refte eft de l'Ame; & fans autre appareil
De tant d'Etres divers qu'éclaire le Soleil,
Les Images en nous fe trouvent imprimées.
Ces traces font chercher l'Objet que nous fentons
A fon lieu veritable, où nous le rapportons.
Mais nous tombons d'ailleurs en des Erreurs extrêmes.

Un Objet qui concourt à nos Senſations,
Nous confond avec lui par ſes Impreſſions,
Et nous allonge hors de nous-mêmes.
On croit que les Objets d'où ſont partis les coups,
Ont en eux au dehors ce qui ſe forme en nous.
Non. Cette Image enfin toute-ſpirituelle
N'appartient qu'à nôtre Ame, & n'exiſte qu'en elle.
La Matiere fournit de ſimples inſtrumens;
Des Rayons lumineux les divers preſſemens,
De leurs Réfractions les ſoudains changemens,
Sont les pinceaux ſubtils par qui ſur la Retine
Ce grand nombre d'Objets ſe peint, & ſe deſſine,
Avec tous leurs Lineamens,
Avec leurs Coloris, même leurs Mouvemens.



De crainte qu'on ne s'imagine
Que d'un Syſtême vain nous voulons nous flatter,
Si l'Art humain s'efforce d'imiter
L'Ouvrage d'une main divine,
Si ſous la forme d'Oeil une adroite machine,
Par un Verre taillé nous peut repréſenter
L'effet de l'humeur cryſtalline,
Et qu'on place un Velin au lieu de la Retine,
Où les Rayons unis ſe puiſſent arrêter,
Des Objets du dehors nous avons la Peinture;
Le Velin en reçoit les fidelles Portraits,

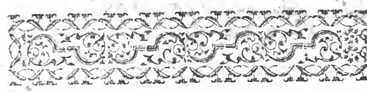
Ain-

Ainsi que dans notre Oeil chaque Objet s'y figure,
Avec ses couleurs & ses traits.

Par-là jugeons de l'Oeil, & de ses vrais usages,
Il nous sert seulement à former les Images;
Autant qu'il est bien disposé,
Et que par des Vitres plus nettes,
Et par des tailles plus parfaites
La Nature l'a composé.

Puisque ces traits & ces figures,
Comme nous l'avons vû, se trouvent imprimez
Sur des Sujets inanimez;
On connoît que nos yeux sont seulement formez
Pour nous transmettre ces peintures;
Et que l'Ame par eux doit sentir & juger,
Comme elle juge & sent par un Corps étranger.





CONSIDERATIONS SUR LA VUE.

DE nos Perceptions l'extrême promtitude
Fait qu'à l'Organe seul on panche à les donner,
Et par l'effet d'une longue habitude
On croit sentir sans raisonner.
L'Ame intervient toujours, même sans qu'elle y pense;
Toujours ses secrets Jugemens,
Confirmez par l'accoutumance
Depuis notre premiere enfance,
Accompagnent nos sentimens.
Mais aux Perceptions simples, momentanées,
Nous en joignons encor d'autres plus raisonnées,
Et qui font qu'à l'Erreur nous sommes moins sujets.
Au premier sentiment s'unit l'intelligence.
D'un Objet éloigné nous jugeons la distance,
Quand on sent affoiblir ses couleurs & ses traits,
Et que pour nous toucher il n'a pas la puissance,
Qu'on sait qu'il avoit de plus près.

Et si l'usage encor nous a fait reconnoître
Que des Objets de loin nous sont représentez,
Moins distincts, & moins grands qu'ils ne doivent paroître,
Quand sur eux nos Regards de près sont arrêtez,
Dès là que de leur masse on a la connoissance,
Et qu'on sent affoiblir leurs traits & leur couleur;
Par la grandeur connue on juge leur distance,
Comme par la distance on juge leur grandeur.



Une Experience ordinaire
Ici nous donne encore une remarque à faire.
Souvent nous sommes abusez,
Lorsque sur un Objet attachant notre Vûe;
Plusieurs Objets interposez
Nous font de sa distance allonger l'étendue.
Par le contraire aussi la pensée est déçûe;
S'il se trouve des Champs, des endroits enfoncez,
De nous à des Objets dans un lointain placez,
Leur distance aux yeux diminue;
Et cependant nos pas n'en peuvent approcher,
Lorsque nous croyons les toucher.



Notre Raiſon, ou guide, ou ſuit la Vûe,
D'un vaſte Objet la grandeur eſt connue;
Si lorſqu'on veut l'enviſager,
L'Aſſiette de notre Oeil a beſoin de changer
Pour en parcourir l'étendue.
On en connoît le mouvement,
Par une conſequence ſûre,
Si l'Oeil pour voir l'Objet tourne diverſement;
Ou ſi demeurant fixe en la même poſture,
L'Objet à nos regards échape promtement.

L'Ame s'échape aux fers dont elle étoit chargée;
Elle-même ſouvent dans l'erreur engagée,
Et qu'à ſuivre les ſens ſa foibleſſe réduit,
Les éclaire à ſon tour, les regle, les conduit;
La Mépriſe ſouvent par elle eſt corrigée,
Et leur fonction dirigée;
Et ce qui nous paroît aveugle ſentiment,
Eſt un ſoudain raiſonnement.



Tout dépend de l'Eſprit: Mais qu'il juge lui-même,
Avant que de ceder à de promts mouvemens,
Ce qu'il voit, comme il voit, quels ſont ſes inſtrumens.
Et l'inconvenient eſt extrême,

S'il

S'il ne s'aplique pas à ces discernemens.
Quand une Tour quarrée ainsi nous paroît ronde
Dans un certain éloignement,
Quand un Bâton tout droit paroît brisé dans l'Onde,
Sans qu'on puisse par l'Oeil en juger autrement,
On veut qu'un Sens alors par l'autre se redresse.
De la Tour on peut s'approcher,
Le Bâton il faut le toucher.
Mais où doit être enfin la Regle, la Justesse?
N'est-ce pas l'Esprit seul qui s'aplique, s'instruit,
Et reconnoît d'où vient l'erreur qui l'a séduit?



Dans les beaux Arts, dans les hautes Sciences;
Les yeux conduits par des soins diligens,
Des plus doctes Experiences
Sont les necessaires Agens.
Mais dira-t-on qu'ils sont intelligens?
Que de l'Architecture un Chef-d'œuvre s'éleve,
Qu'une rare Statue, un beau Tableau s'acheve,
Est-ce dans les yeux, dans les mains
Qu'étoit l'heureux secret de former ces desseins?

Ne conviendrons-nous pas quand l'humaine Industrie
Fait des Temples aux Dieux, des Palais aux Césars,
Que c'est dans notre Esprit, & non dans nos regards,

Qu'est la Proportion, la juste Symetrie,
Ces premiers Modelles des Arts,
Ces Dons superieurs, ces Lumieres exquises,
Regles du Beau, du Bon, qui ne sont point aprises,
A qui doit Phidias ses Chef-d'œuvres vantez;
Idée originale, éternel Exemplaire,
Qui fait qu'un bel Objet nous saisit, nous sait plaire,
Purs Talens de l'Esprit, en naissant apportez,
Où le noble Artisan ne peut se satisfaire,
Et plus son Etude l'éclaire,
Plus il cherche ardemment les parfaites Beautez!

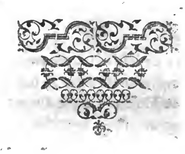


Nous ne pouvons trouver de secours plus fidelles,
Que le Ministere des yeux,
Pour observer, pour contempler les Cieux,
Et de leurs clairs flambeaux les courses éternelles.
Mais voit-on la Grandeur de ces Champs spacieux,
Ni le tour étonnant des Globes radieux?
Ils tromperont toujours notre Vûe égarée,
Si la Raison ne prête une regle assurée.
En des temps où la Lune est loin de l'Horison,
En s'élevant sur la Voute azurée,
Elle semble toucher un Arbre, une Maison,
Et n'en paroît point séparée.



Les

Les yeux font-ils le tour univerſel?
Quand du vaſte Univers la Maſſe eſt meſurée,
L'Ame en ſes Jugemens au dedans éclairée,
Ne laiſſe-t-elle pas l'Organe corporel?
Traverſant la Plaine étherée,
Du Séjour de l'Olympe elle s'ouvre l'entrée,
En voit la Symetrie & le Plan immortel;
Et doit dans ſon effor être conſiderée,
Comme ſe détachant du Joug materiel.



DES MIROIRS ET DES LUNETTES.

SI les yeux façonnez par l'Ouvrier suprême.
Sont pour la vision de simples instrumens,
Les differens Miroirs, les Lunettes de même,
Sont d'autres yeux, ou sont des supplemens,
Que l'Art humain a faits sur le Modelle,
Que lui fournit cette main immortelle.



Et rien ne sauroit prouver mieux
Ce que nous avons dit au sujet de nos yeux;
Chaque Miroir, chaque Lunette,
De cette opinion est la preuve parfaite.
Par les Verres divers, doctement figurez,
On connoît qu'une heureuse adresse
Sait de notre œil réparer la foiblesse,
Raprocher les Objets de nous trop séparez,
Augmenter ceux de qui la petitesse
Les empêchoit d'être considerez,
Et nous montrer de tous les Secrets ignorez.



Mais regardons encor comment l'Ame est déçûe
Par des yeux affectez d'étrangeres humeurs;

Que

Que dans un Air épais, & chargé de vapeurs,
Avec des changemens une Image est reçûe.
Il faut voir avec soin quels sont tous les milieux,
Par où l'Objet est transmis à nos yeux.
Des Verres differens observons la Surface,
Nous verrons comment un Miroir,
Renvoyant les Rayons, peut faire appercevoir
Des Tableaux vrais, ou faux sur sa brillante glace.



Leur effet general touchant la Vision,
C'est qu'aux Rayons du jour leur fond fait résistance,
Que ces Rayons au point de la Réflexion
Font un Angle pareil à celui d'incidence.
Tout dans le Miroir plat garde son ordonnance;
Les filets lumineux sans être détournez,
Dans le même ordre & la même distance,
Jusques à nous sont ramenez,
Conservant de l'Objet le lieu, la ressemblance.
Il rend un Objet à nos yeux,
Tel que le Pinceau fidelle
D'un Copiste industrieux
Imiteroit son modelle.
Mais de ces feints Tableaux le Sécret nous deçoit;
Lorsque par le Miroir notre œil les apperçoit,
Il observe au dedans la peinture distante,
Autant qu'est au dehors l'Objet qu'on lui présente.

Tout le changement qu'on y voit,
Le Droit devient le Gauche, & le Gauche le Droit.



Pour les autres Miroirs leur Surface inégale,
Avec diverſité réflêchit les Rayons;
Ils ne reviennent point, en gardant l'intervalle,
Où les avoit pouſſez l'Objet que nous voyons;
La Lumiere par eux ſe ſerre, ou ſe ſépare,
Et revient former dans nos yeux
Des traits où regne un mêlange bizare,
Un deſordre capricieux.
Les Angles ſont confus, les Lignes ſont changées;
D'inégales Réflexions,
Nous cauſent des illuſions;
Toutes choſes ſont dérangées.
Par le moyen du Cryſtal impoſteur,
Un bel Objet ſouvent nous paroîtra difforme;
Tantôt on voit un Nain d'une extrême laideur,
Et tantôt un Geant d'une grandeur énorme;
Nous y pourrons appercevoir
Des figures qui ſont tantôt plus enfoncées,
Tantôt plus avancées;
Et quelquefois l'Objet qu'au dedans on doit voir,
Se montre devant nous au deça du Miroir.



Qu-

Ouvrages du même Art, les diverses Lunettes
Par leurs courbures, leurs facettes,
De changer les Objets ont aussi le pouvoir;
Selon que la Lumiere en penetrant le Verre,
Par les Réfractions s'écarte, ou se resserre,
Tous les Objets peuvent nous decevoir;
Ils sont changez, s'éloignent, s'amoindrissent,
Ou s'approchent, ou se grossissent,
En plus grand nombre aussi peuvent se faire voir.
Chaque facette différente
Exprime à part l'Objet qu'à toutes on présente,
Et notre œil pourra par ces Loix,
Au lieu d'un seul Objet en voir vingt à la fois.

Utile enseignement! Quel plaisir de connoître,
Par quelle Regle en nous ces traces peuvent naître,
Que l'Esprit juge seul, que lui seul peut sentir,
Que sur tout ce qui peut nous tromper, nous instruire,
Guider nos Sens, ou les séduire,
La Raison doit nous avertir!



Mais en laissant ici l'innocente Magie,
Qui par ces traits legers amuse nos regards,
A quel degré sublime a-t-on porté les Arts?
O vous, Sciences, Vous, Physique, Astrologie *,
Que

* *Ce n'est point celle à qui on ajoûte le titre de Judiciaire.*

Que vous montrez de Veritez !
Par les merveilleux Telefcopes,
Par les excellens Microfcopes
Tout l'Univers n'a plus d'obfcuritez.



Veut-on examiner un Atome invifible,
Regardé par un Verre il deviendra fenfible,
En forme de Montagne on le voit augmenté;
On le croiroit de Geans habité;
On voit un Ciron, une Mitte,
Armez de Cuirs épais, d'Ecailles fur le dos;
Comme des Elephans & des Rinocerots,
Dans une goute d'eau, comme au fein d'Amphitrite,
On voit de grands Poiffons nager parmi les Flots.



Un vieux Livre poudreux peut fur fa Couverture,
Que l'humidité fait moifir,
Nous faire voir avec plaifir,
D'un Parterre émaillé la riante Peinture,
L'éclat des belles Fleurs, & l'aimable Verdure:
Il montre en abregé l'effet de ces Pinceaux,
Dont la fage & fimple Nature
Fait fes Ouvrages les plus beaux.



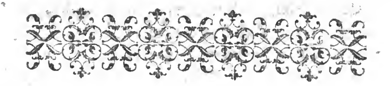
Veut

Veut-on porter les yeux jusques dans l'Empyrée;
Par un nouveau Calcul on compte ses Flambeaux,
On voit d'Asterismes nouveaux,
Son immense Voute éclairée;
Un Verre à nos regards expose clairement,
Jusques aux moindres traits, la face des Planetes;
Et pour nous en donner des Lumieres parfaites,
Abrege leur éloignement,
Où nous faisant percer la plus vaste étendue,
Jusqu'au sein de Saturne éleve notre Vûe.



Combien d'effets prodigieux
A produit l'Homme ingenieux!
En travaillant la surface d'un Verre,
Il a sû se former d'autres yeux que les siens.
Laissant bien loin sous lui le Globe de la Terre,
Il ignore son Corps, & ses pesans liens.
Il n'a dans l'Univers nulle borne prescrite.
Il connoît la Nature, il la change, l'imite.
Pour les nobles Esprits, qui du vrai sont touchez,
En contemplant de Dieu les Oeuvres admirables,
Dans ces Merveilles innombrables
Il n'est plus de Secrets cachez.





DU SIEGE DES SENSATIONS.

LOIN des vains embarras d'une obſcure Science,
D'un tranquile plaiſir nous ſerons occupez;
Il ſemble que par l'Evidence
Enfin nos Eſprits ſont frapez.
Ces Veritez, je croi, ſont aſſez confirmées;
Nous ôterons aux Corps ces formes, ces Vertus,
Sous des noms ſi vains exprimées,
Toutes ces Qualitez qu'on ne reconnoît plus
Dans les choſes inanimées.

Les Corps ſont étendus, ils ont du mouvement,
Sont ſituez differemment,
Ont des figures différentes;
Mais la Clarté du Jour, les Couleurs éclatantes,
Des Saveurs, des Odeurs les traits piquans, ou doux,
Le bruit de l'Olympe en courroux,
Et du Feu les ardeurs cuiſantes;
Tout cela n'appartient qu'à nous.



Que

Que le Tonnerre gronde, ou l'Acier nous entame,
Que le Marbre nous touche, ou la Glace, ou la Flâme,
L'Esprit ſent & diſtingue, & nomme Froid, Chaleur,
Ou dureté, bruit, & douleur,
Sur les impreſſions que l'Organe lui donne;
L'Ame à qui les Objets viennent ſe préſenter,
Joint des Noms à l'Idée, examine, raiſonne,
Et par ces mouvemens ſe laiſſant exciter,
Juge ce qu'il faut ſuivre, ou qu'il faut éviter.

Prétendre que ce Corps, à qui l'Ame eſt unie,
Sente l'impreſſion qu'il nous fait recevoir,
C'eſt vouloir que le Lut entende l'harmonie
De ſes Cordes qu'on fait mouvoir;
C'eſt à cet inſtrument accorder le Savoir,
La Connoiſſance, le Genie,
Qui de charmer nos Sens lui donnent le pouvoir.
C'eſt, devant un Tableau, dire qu'une Statue
Connoît & l'Ordonnance, & les tons de Couleur;
Et ſi par hazard elle eſt mûe,
Qu'elle en a du plaiſir, ou ſent de la douleur.



Nous avons vû que l'Oeil eſt de telle maniere,
Qu'on le doit prendre ſimplement
Comme un facile & commode Inſtrument,
Pour recevoir en nous les traits de la Lumiere;

No-

Notre Corps est de même un Organe total
Fait pour les Sens en géneral.



Qu'avec un soin nouveau notre Esprit examine
Quel Art incomparable a fait notre Machine.
Des nerfs pour la mouvoir sont par tout répandus,
Jusqu'aux extrêmitez leurs filets sont rendus,
La peau qui nous entoure en est toute formée,
Des muscles, des tuyaux subtilement tissus,
Pleins d'une liqueur enflâmée,
Sont les Ressorts par qui nos Corps sont mûs.



Comme dans le Cerveau les Esprits ont leur source,
Que de-là par les nerfs ils prennent tous leur course,
Ce sont des indices puissans,
Que le Cerveau lui seul est le siege des Sens.
De-là nos Sentimens tirent leur Origine;
Les Nerfs partagez en tous lieux,
Vont à la Langue, au Nez, aux Oreilles, aux Yeux,
Par tout quelque rameau s'étend & se termine;
Par eux quand les Objets viennent nous agiter,
Jusques dans le Cerveau les coups vont se porter.



Ainsi de tous les Sens l'effet se communique.
Le Corps organisé, qui nous fait ce rapport,

Est

Eſt un Claveſſin bien d'accord,
Qui rend fidellement les tons de la Muſique
Qu'une ſavante main ſur ſes touches aplique.
Mais que ſervent ces Tons ſi cet Art enchanteur
Ne trouve un habile Auditeur,
Qui ſoit touché, qui juge, qui reſſente
Cette Muſique raviſſante?
Telle eſt l'Ame attentive à tous ces mouvemens,
Elle en juge, & par eux reçoit les Sentimens.



On ne peut s'y tromper, la Raiſon nous l'aſſure,
Ce qui nous fait ſentir eſt d'une autre Nature
Que ces Eſprits ſubtils, cette ardente liqueur,
Que le Cerveau rafine, & qui bout dans le Cœur.



Une Corde de Lut, quand elle eſt animée
Par le toucher d'un Amphion nouveau,
Son Action ſur l'Oreille imprimée,
Paſſe au moyen des nerfs juſques dans le Cerveau.
Cette Corde eſt matiere, un Nerf n'eſt que matiere,
Tous deux mûs de même maniere
Suivent le même tremblement;
Mais eſt-ce là le ſentiment?
Paſſez dans le Cerveau, ſa moëlle cendrée,
En filamens ſubtils rangée, & ſeparée,
Se meut plus délicatement;

Mais

Mais a-t-elle le sentiment?
Qu'on y fasse couler la Matiere étherée,
Cette Vapeur subtile à l'excès épurée,
Les Esprits agitez peuvent subitement
Ouvrir plus d'une trace à leur cours préparée;
Ce sont des Corps legers mûs très-rapidement,
Mais de qui l'action toujours materielle,
Ne laisse reconnoître en elle
Que son rapide mouvement.
Nous devons donc ailleurs chercher le Sentiment.

C'est dans l'Ame qu'il est. Mais les Sens ont leur siege
Dans un point du Cerveau qu'il s'agit de marquer.
Organe general, voilà son privilege;
Il rassemble les Sens, & les fait distinguer.
Le Nez ne reçoit point les traits de la Lumiere,
L'Oeil n'apperçoit point les Odeurs,
L'Oreille n'est point propre à goûter les Saveurs,
La fonction des Sens à tous est singuliere.
Mais bien plus, on le fait, le Nez n'odore point,
Nul Sentiment de son à l'Oreille n'est joint,
Notre Oeil n'est point touché des choses lumineuses,
Ni la Langue des savoureuses;
Il faut donc pour notre Ame un Organe commun,
Qui seul puisse odorer, voir, savourer, entendre,
En qui de tous côtez l'action vient se rendre,
Et qui réunit tout en un.

L'Exem-

L'exemple sert de preuve à cette conjecture.
Si dans chacun des Yeux l'Objet fait sa peinture,
Pourquoi dans le fond du Cerveau,
Ce même Objet ne fait-il qu'un Tableau?
En observant de près l'interne Méchanique,
Cette Experience s'explique.
Lunettes, & Miroirs dans la tête placez,
Des traits du Jour les yeux sont traversez;
Par la prunelle, on voit que d'une image peinte
En chacun d'eux il se forme l'empreinte.
Mais ce n'est pas ici qu'il en faut demeurer;
Et ces impressions plus loin vont pénetrer.
Jusqu'au fond du Cerveau suivons les Nerfs optiques,
Tant que des filets sympatiques
De l'un & de l'autre Oeil viennent se rencontrer;
Là dans un seul Tableau l'Objet doit se montrer.
Les deux Nerfs auditifs ainsi se réunissent.
Les Nerfs de la Langue, & du Nez;
Les Nerfs par tout le Corps au toucher destinez,
Selon leurs fonctions séparément agissent.

Et c'est dans cet endroit où tous ils aboutissent,
Où de tous leurs filets les pointes vont finir,
Que s'acheve des Sens l'Action generale.
Ce lieu n'est pas facile à définir;

Mais

Mais que ce soit, ou non, la *Glande pineale*,
Il faudra toujours convenir
De quelque chose qui l'égale.
Les filamens des Nerfs, déliez, confondus
Deviennent si subtils qu'ils paroissent perdus.
Et ce doit être enfin ce siege imperceptible,
L'unique point de jonction,
Où discernant l'effet de chaque impression,
Notre Ame est frapée & sensible.
Là des mouvemens corporels
Font des Tableaux spirituels;
Et l'Ame, par l'organe, avec le Corps unie,
D'Elle & des Sens éprouve l'harmonie.

Quand l'Oeil fait des Objets la nette expression,
C'est que dans un seul point s'unit l'impression.
La Vûe au contraire est troublée,
Lorsqu'en pressant un de nos yeux
On détourne un des Nerfs, en sorte qu'en deux lieux
Par eux séparément la Glande est ébranlée.
La même Image aussi-tôt est doublée;
Et ce double Tableau par son illusion
Cause en l'Esprit l'erreur & la confusion.

Dans l'Yvresse, dans les Vertiges,
Par de fortes vapeurs les Esprits mutinez,

En

En courant dans les Nerfs, confus, desordonnez,
Confondent du Cerveau les traces, les vestiges.
Les portraits sont tremblans, doubles, & renversez,
La Bachante en fureur, par ses cris insensez,
De sa vûe égarée exprime les Prestiges.
Et Panthée agité par des troubles pareils,
Effrayé, chancellant n'apperçoit que Prodiges,
Voit *deux Thebes, & deux Soleils.*



Les autres Sens, de même que la Vûe,
Seront sujets à des dereglemens,
Si par de confus mouvemens,
Ou mêlez, ou trop vehemens,
L'harmonie est troublée, ou trop interrompue.
L'Ame n'a plus de lieu pour ses discernemens,
Et toute impression demeure confondue.
Quelquefois il survient de tels ébranlemens,
Que par les motions qui font nos Sentimens,
La moindre seulement demeure suspendue.
Quand il n'arrive aucun de ces dérangemens,
Le Cerveau sain reçoit d'innombrables atteintes,
Qui par les divers Sens ont même Rendez-vous;
De mille & mille Objets d'où procedent les coups,
La Glande en même temps separe les Empreintes;
Par les traits visuels au Cerveau décochez,
Les Ressorts auditifs ne sont point empêchez;
Sans nous laisser connoître d'intervalle,

Deux divers Sens sont mûs par une force égale ;
Le Nez est chatouillé d'une agreable Odeur,
Tandis qu'au pied gouteux s'excite la douleur.

Mais qui pourra comprendre avec quelle vitesse,
Les différens Sujets sur nos Sens appliquez,
Par ces Actes distincts au Cerveau sont marquez ;
Dans une infinité d'Objets de toute espece,
Quel Ouvrier, quel Art, quelle Justesse,
Sait comme dans un point ainsi les rassembler,
Et dans un même point aussi les démêler ?

Notre Ame à ces Objets par l'Organe occupée,
Veut que ces Sentimens soient attachez aux Corps,
Dans l'erreur de l'Enfance elle est envelopée,
Et raportant tout au dehors
De traits exterieurs se croit toujours frapée.
En éprouvant que l'espace des Cieux,
Le vaste Sein des humides Campagnes,
Les Bois, les Plaines, les Montagnes
Sont à la fois découverts à nos yeux,
On s'assure que si la Vûe
Aperçoit tous les traits dont ils sont exprimez,
Sous une si vaste étendue,
Notre Raison seroit déçûe
De croire que chez nous ils fussent renfermez.

Avons-

Avons-nous oublié nos Songes?
Ne nous souvient-il plus de ces plaisans Mensonges,
Qui nous ont figuré des Montagnes, des Mers,
Des Fleuves serpentans les verdoyantes Rives,
L'immense plaine des Airs,
Sous des peintures si vives,
Sans que nos yeux fussent ouverts?
D'un Sommeil décevant les charmes agréables
Nous montrent tant d'Objets sous des traits aussi forts,
Sous des éloignemens, & des couleurs semblables,
Sans que pour les produire, il soit rien au dehors.

Dans ces Tableaux legers qu'un Songe nous figure,
Regardons l'Art de la Nature.
Bien que notre Ame agisse avec le Corps,
Reconnoissons à part ses Regles, ses Rapports.
Par les Angles formez, par les Lignes tracées
Dans la substance du Cerveau,
Quand même nous dormons, rappellant nos pensées
Sans rien d'exterieur l'Ame fait un Tableau;
Par sa Géometrie, & sure, & naturelle,
Elle fait arranger ce Globe spacieux,
Tel que pendant la veille il s'offroit à nos yeux;
Et par ces mêmes traits qu'elle gardoit en elle,
Retrace les Beautez de la Terre & des Cieux.

Notre Ame agit toujours. Des Arts c'est la Maîtresse.
Ne les a-t-elle pas elle seule inventez ?
N'est-ce pas par ces Loix qu'avec tant de justesse,
Nous les voyons executez ?
Le Peintre Imitateur, par les Regles certaines
Des plans dans son Esprit dressez,
Fait des Perspectives lointaines,
Où les Objets trompeurs nous sont ainsi tracez,
Et ne sont point où l'Art nous les fait voir placez.

Et nous venons encor de le mieux reconnoître
Dans les savans effets des Verres différens,
Où les Réfractions font naître
Des Objets colorez plus petits, ou plus grands,
Regardez sous des traits qui ne sont qu'apparens.



Si nos Songes enfin sont un trop foible exemple,
Pour montrer que le Corps n'a que des mouvemens,
Et que l'Ame elle seule a tous les sentimens,
Qu'ici notre Raison contemple
Ce que produit la fiévre, & ses accès brûlans.
Voyons tous les Objets qu'elle nous représente,
En portant à la tête une vapeur ardente ;
Voyons les transports violens

Des

Des Furieux, des Phrenetiques,
Les visions des Fanatiques,
Lorsque d'un Sang brûlé les rapides Elans
Poussent dans le Cerveau des Esprits turbulans,
Qui font mouvoir les Nerfs optiques.
Quels fantômes alors semblent fraper les Sens,
Plus forts que des Objets, & réels, & présens?



De-là viennent ces Rêveries,
Qui frapent si profondement;
Et c'est ainsi qu'Oreste à tout moment
Etoit suivi de Spectres, de Furies
Qui l'agitoient cruellement,
Et qu'il fournit encor ces plaintes pathetiques,
Que l'on fait retentir sur les Scenes tragiques,
Pour exciter l'horreur & le frémissement.



C'est ainsi que Brutus, dans les champs Philippiques,
Quand la Nuit déployoit ses voiles tenebreux,
Tristement accablé des affaires publiques,
Crut voir un noir Demon, entendre un Spectre affreux,
Qui lui vint annoncer son Destin malheureux.



Avouons, avouons sur tant d'experiences,
Que l'Ame est incitée à tous ces jugemens,

 Quand

Quand des Esprits par leurs vifs mouvemens
Des Sens interieurs émeuvent les puissances.
Pourtant n'accusons point les Sens d'être menteurs,
Ni du vrai, ni du faux, ils ne sont les Auteurs;
Ils sont mûs simplement, & leurs raports nous rendent
Ce que produit en eux l'Objet dont ils dépendent.
Qu'ils fassent des portraits effrayans, ou flatteurs,
C'est aux hommes alors à bien voir ce qu'ils sentent;
Et nos seuls Jugemens seront des imposteurs,
Si touchant un Objet que nos Sens nous présentent,
Nous formons des Raisonnemens
Sur de vains Préjugez, & de faux fondemens.

Jugeons bien, jugeons mal, tout est dans notre tête.
Si l'on a le Cerveau de vapeurs offusqué,
Dans les Maux dont lui seul il se trouve attaqué,
Si le cours des Esprits n'est plus communiqué,
Alors par tout le Corps le Sentiment s'arrête.
Mais si, loin du Cerveau, le mal est appliqué,
Si le fer, si le feu nous font quelque blessure,
Soudain il en reçoit la plus vive pointure.
Des Esprits agitez les cruels mouvemens
Rapportent au Cerveau de forts élancemens.

L'Ouvrier montre ainsi sa Sagesse parfaite;
Ce Reglement secret entretient notre Corps.

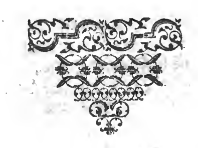
Ver-

Verroit-on durer ces Accords,
Si l'Ame n'étoit pas sujette
A ressentir pour lui tous les traits du dehors?
S'ils agissoient sur nous d'une autre sorte,
Nous ne pourrions nous conserver;
Il nous falloit l'atteinte vive & forte
Qu'ils nous font sans cesse éprouver.
Par une simple connoissance
De ce qui meut le Corps, & de ce qui l'offense,
L'Ame y remediroit moins attentivement;
Mais elle en a le Sentiment,
Et rapporte aux endroits où l'Action commence,
Les coups qui par les Nerfs passent soudainement
Au Cerveau qui reçoit leur vif ébranlement.
Qu'on nous frape à la Jambe, aussi-tôt la pensée,
Par cet ordre établi pour conserver nos jours,
Juge que la Jambe est blessée,
Et que c'est-là qu'il faut donner secours.

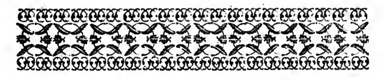
❦

Que la Nature en nous soit ainsi disposée,
Et qu'aux Membres frapez l'Esprit doive imputer,
Le Mal qu'au Cerveau seul les Nerfs vont exciter,
Nous en avons la preuve aisée.
Au sortir des sanglans Combats,
Où l'impitoyable Bellonne,
Sous les coups furieux de sa foudre qui tonne,
Emporte les Jambes, les Bras,

Quand un noble Guerrier, qui ſait braver les Parques,
Revient avec les triſtes marques
De ſon intrepide Valeur,
Que les ſoins d'Eſculape ont dérobé ſa vie,
Aux coups qui l'ont preſque ravie,
Il ſent tout étonné renaître ſa douleur;
Des Nerfs du Bras coupé, de la Jambe coupée,
Dans le Cerveau les reſtes mutilez,
Comme les Nerfs entiers s'y trouvent ébranlez;
De douloureux élans ſon Ame encor frapée,
Raporte ce qu'il ſouffre, aux lieux qui ne ſont plus,
Aux Mains, aux Pieds qu'il a perdus.



RE-



REFLEXIONS SUR LES IDE'ES.

POUVONS-nous desirer des Lumieres plus vives
Pour connoître l'Esprit & ses prérogatives?
Tout montre, tout soutient ses droits.
Nous avons remarqué, jusqu'en ses Erreurs même,
Séparément du Corps sa dignité suprême,
Et qu'il a toujours à son choix
De corriger les Sens, & leur donner des Loix.



Dans l'action des Sens on fait la différence
Du Sentiment obscur que nous en recevons,
D'avec la claire connoissance
Qu'en notre Ame nous éprouvons.
Chaque Objet apperçû réveille nos Idées;
Mais pour les bien considerer
Que dans l'Esprit elles soient regardées,
Du mêlange des Corps il faut les séparer.
Gardons-nous de prendre pour elles
Ces traits materiels, ces traces corporelles,
Qui font dans le Cerveau l'image des Objets,
Notre Idée est dans l'Ame, & s'y trouve formée,

Même avant qu'une trace au Corps soit imprimée ;
Ce sont de différens Sujets.
Si lorsque les Objets font sentir leurs atteintes,
Sur une Table raze on reçoit leurs Empreintes,
Quel Principe aurons nous de nos Raisonnemens ?
Par qui donc en nos Sentimens
Tant de diversitez sont-elles discernées ?
Quand l'Organe est touché de simples mouvemens,
Plus d'une Idée en nous regle nos Jugemens ;
Dans l'Esprit seul les premieres sont nées :
Propres aux Etres connoissans,
Elles s'offrent toujours l'une à l'autre enchaînées,
L'une à l'autre subordonnées,
Sans être admises par les Sens.

❧

Observons la plus tendre Enfance,
Elle n'est point sans connoissance.
Quelque Lumiere en nous paroît anticiper
L'Instruction, l'Experience.
L'Enfant sur les Objets, dont il se sent fraper,
Choisit, suit ses panchans, & dans cette Innocence
A comme une Reminiscence,
Qui toujours par degrez vient se déveloper.

❧

La Raison d'abord est guidée
A reconnoître Dieu comme premiere Idée ;

El-

Elle va de soi-même à cet Esprit parfait,
Par qui tout fut produit, & par qui tout se fait.
Où pourroit-on trouver des Peuples si sauvages,
Qu'ils ne sentent un Dieu sous de confus Nuages?
Dans ces Religions pleines d'absurditez,
D'extravagantes faussetez,
A la suprême Idée ils rendent leurs hommages;
Un foible Jour qui luit en ces obscuritez,
A fait d'un même Dieu mille Divinitez;
Contemplant sa grandeur sous diverses images,
De ses Attributs separez,
Ils forment à plaisir des Etres adorez.

L'Ame au dessus du Corps noblement élevée,
Ne sauroit renoncer à ses droits souverains;
La Raison est Raison, sauvage, ou cultivée;
C'est le bien commun des humains.
Dans tous les Temps, dans tous les Ages,
Quelles que soient les Mœurs, quels que soient les Usages,
Les Hommes sont instruits des mêmes Veritez,
Sans qu'ils se soient connus, ni se soient consultez.
Le Tout plus grand que la Partie,
Est une Verité d'elle-même sentie;
Le Chinois au Lapon n'a point à la prouver.



Qu'on ait imaginé, pour former de Triangles,
D'assembler trois Côtez, trois Angles,
Dans la seule pensée on a pû les trouver.
Même il n'est pas besoin qu'aucun Triangle existe
Pour être sûr de ses proprietez;
L'Idée est dans l'Esprit, en lui seul tout consiste;
Des figures enfin de dix mille côtez,
Sans que l'Oeil les distingue, ont leurs réalitez.

Les simples Veritez constantes, necessaires,
Sont universelles, sont claires;
Et leurs éternelles Clartez,
Propres à notre Esprit, ne sont point arbitraires.
Bien que les Sens en nous puissent les susciter,
L'Homme dès sa naissance a dû les apporter.



Que pense-t-on, lorsqu'on demande,
Comment sur l'Ame un Corps agit?
Par quelle impression croit-on qu'un Corps se rende
Capable de toucher l'Esprit?
Tout à dire le vrai ne gît qu'en des pensées,
En des perceptions qu'un Corps ne forme point,
Et qui doivent toujours être débarrassées,
De ces mêmes Objets, où notre Esprit les joint.
Pour distinguer des Corps la vraye Idée, ou l'Etre,

Son-

Songeons que les ſentir, ce n'eſt pas les connoître;
Avec l'aide des Sens ils ſeront apperçûs;
Mais ce n'eſt qu'à l'Eſprit que ces Corps ſont connus.
En lui leur Action eſt même incorporelle,
La plus commune Idée eſt immaterielle,
Nul Corps ne peut s'en revêtir.
C'eſt à l'Eſprit capable de ſentir,
Que chaque Idée appartient toute entiere;
Elle n'eſt rien, ni des Corps appliquez,
Ni de l'Organe où leurs traits ſont marquez;
C'eſt, par exemple, Odeur, Son, Couleur, & Lumiere,
Qui n'étant point dans la Matiere,
Ne conſiſtant qu'en leur impreſſion,
Où l'Ame fait attention,
Les Sens, ni les Objets ne s'y font point connoître;
Mais ſeulement la façon d'être,
Qui ſe produit dans l'Ame à leur occaſion.

Lorſque ſur ces Objets notre Raiſon médite,
C'eſt un Païs ſans Corps, qu'elle voit, qu'elle habite.
Ce n'eſt point ce Soleil, qu'on place dans les Cieux,
Qui ſe fait connoître à notre Ame;
Mais d'un autre Soleil l'interieure flâme
Eclate à notre Eſprit, & non pas à nos yeux.
Ces mobiles Sujets, Surfaces colorées,
Brillantes au dehors d'attraits & de clartez,
Ces Champs couverts de fleurs & de moiſſons dorées;

Ces Eaux, ce Ciel, cet Azur, ces Beautez
Ne sont point ce qui s'offre à mes yeux enchantez;
Au milieu des Objets dont l'Ame est possedée,
Ce n'est point eux qui nous sont découverts.
Quand nous regardons l'Univers,
Nous n'en connoissons rien que notre propre Idée.
Nous l'envisageons tous sous des Aspects divers;
Autant que pour sentir nous avons de finesse,
D'attention & de justesse,
Ces Spectacles nous sont offerts.



Mais qui peut sans Pinceau produire ces Images,
Sans Matiere élever ces visibles Ouvrages?
Où notre Esprit prend-il tous ces traits qu'il reçoit,
Tous ces Tableaux qu'il apperçoit?

Au vrai Principe, à Dieu la Raison nous rappelle,
A l'Esprit qui contient l'Idée universelle.
En l'Homme il daigna faire voir
Une merveilleuse Machine,
Où l'Emanation divine,
S'unit par des moyens dignes de son pouvoir,
Que notre Esprit borné ne sauroit concevoir.
Quand il joignit au Corps l'Ame spirituelle,
Comme les Sentimens n'étoient faits que pour elle,

Il

Il voulut qu'une impression,
Sur la Machine corporelle,
Soudain causât dans l'Ame une perception.
De l'Ame avec le Corps la liaison fut telle,
Que quand le Corps est mû d'une telle façon,
Nous sentons Froid, Chaleur, Couleur, Lumiere, & Son.
Mais ces traits reflêchis de Couleur, de Lumiere,
Ce Froid, cette Chaleur, ces Sons,
Entant que nous les connoissons,
Sont détachez de la Matiere:
Sans que rien du dehors s'y laisse découvrir,
La simple Idée à l'Esprit vient s'offrir.



Et comment voudroit-on que toutes ces peintures,
Qui se font, & défont dans les mêmes instans,
Sans laisser distinguer d'espace, ni de temps,
Mêlanges infinis d'innombrables figures,
Disparoissans toujours, & toujours renaissans
Passent tout à la fois au siege de nos Sens,
Si leur impression vive & perpetuelle
N'est de Nature incorporelle?
Au même instant que nous ouvrons les yeux,
Tout se découvre à nous jusqu'au plus haut des Cieux.
Dès que nous fermons la paupiere,
Tout est évanouï, Cieux, Astres & Lumiere.
Quels traits, ou quels Tableaux, partis du Firmament,
Paroîtroient, & fuïroient dans le même moment?
Cet-

Cette Action n'est point materielle.
Toujours nos Sentimens du Corps sont degagez.
L'Auteur par ces moyens plus promts, plus abregez,
Nous fait participer à l'Essence immortelle.
Tous les Objets en nous n'occupent point de lieu.
Et dans l'étonnement que l'Art divin nous cause,
Le plus grand Philosophe y voit-il autre chose,
Que le Chef-d'œuvre d'un Dieu?



Mais, disent quelques-uns, le Monde & sa matiere
N'a donc rien de réel, l'Auteur nous y séduit,
Nous n'admirons qu'un monceau de poussiere,
De Fantômes trompeurs l'Univers est construit.
Ces touchantes Beautez que la Nature étale,
Ces Objets apparens qui parent l'Univers,
N'auront point de Cause finale,
Puisque nos yeux sur eux sont vainement ouverts:
Qu'enfin si des Loix necessaires
Font mouvoir les celestes Spheres,
Le Méchanisme seul les regle, & les conduit.



Quoi! n'a-t-on pas donné les preuves les plus claires
Du souverain Moteur par qui tout fut produit?
Croit-on que de ses Loix il ne soit pas instruit?
Dès le commencement l'Auteur de la Nature

Dis-

Difpofa la matiere avec poids & mefure.
Par l'Ordre géneral qu'il mit dans l'Univers,
Son pouvoir balança tous les Agens divers.
Il a rempli la Terre, & les Airs, & les Ondes,
D'un mêlange infini de Semences fecondes;
Tout change, tout renaît par des Retours conftans;
Et fes premieres Loix durent dans tous les temps.
L'Excellence divine éclate davantage
Dans la fimple matiere, & les feuls mouvemens,
Dont l'effet fe varie en tous nos Sentimens.
Par tout l'Efprit fuprême y montre fon Ouvrage.
Quels que foient les Objets qui viennent fe montrer,
N'eft-ce pas l'Artifan qu'il en faut célebrer?
Quand le Pilote, ou quand le Machinifte,
Quand l'Horloger, ou l'Organifte
Se fervent d'un toucher, & de refforts favans,
Font jouer le Métal, l'Air, les Eaux, & les Vents;
Ne doit-on pas louer l'adreffe finguliere,
Dont ils dirigent la matiere?
Dans l'Ordre permanent que l'Univers fait voir;
Dieu nous découvre en tout fon Art & fon pouvoir.
Lorfqu'il dirige ainfi la Maffe generale,
Témoigner fa grandeur eft fa Caufe finale.
Lui qui fit la machine, il fait l'entretenir;
C'eft la créer toujours que de la maintenir.



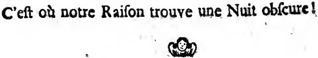
De tant d'Etres divers la pente continue
A chercher une fin qui leur eft inconnue,

Nous

Nous prouve quelle main a lié ces rapports;
Dieu se fait admirer par le pouvoir immense,
Qui des Spheres des Cieux mesure les accords,
Et par la vaste intelligence,
Qui de même s'étend aux invisibles Corps,
Et d'un brin d'herbe agite les ressorts.
A-t-il manqué de voir la fin & les usages
Qu'il destinoit à ses Ouvrages?
Tout est fait pour l'Esprit; toutes les Actions
Qu'aux formes des Corps on croit dûes,
Des Actes de l'Esprit sont les occasions.
Ces Beautez que l'on croit sur les Corps répandues,
Ne nous font voir que Dieu, que ses perfections.
Sous diverses proportions
Il a de tous les Corps arrangé la Structure,
Ils ont mouvement & figure,
Assemblages, divisions,
Causes de leurs impressions;
Et l'Esprit séparé trouve dans sa Nature
Une substance incorporelle & pure,
L'Idée, & les Perceptions,
L'Intelligence, & les Réflexions.



DE



DE L'UNION ET DE LA DISTINCTION DE L'AME ET DU CORPS.

Ou porterai-je encor mon temeraire Ouvrage?
Quelle heureuſe Clarté guideroit mon Courage?
Dire par quel Miracle un Sujet immortel,
Sans corps, ſans lieu, ſans figure,
Eſt joint à l'Action d'un Sujet corporel,
Etre changeant, materiel,
C'eſt où notre Raiſon trouve une Nuit obſcure!

Mais de vouloir auſſi que l'Ame ſoit un Corps;
Parcequ'avec le Corps elle ſe trouve unie,
Et que nous ignorons la ſecrete harmonie,
Les inconcevables accords,
Par où cette Ame enfin toute ſpirituelle
Semble faire mouvoir la Maſſe corporelle,
Et quels nœuds forment leurs rapports;
C'eſt vouloir avec Epicure
Etouffer de l'Eſprit la Clarté la plus pure.



Lui

Lui dont la volupté regloit tous les desirs,
Pour l'Homme & pour la Bête égale son Systême.
Si tout est Corps, peut-il dans cette Erreur extrême,
Du Corps & de l'Esprit séparer les plaisirs?
Il semble à chaque instant se démentir lui-même.
Quel Projet insensé d'abolir nos Esprits,
Lorsque de la Sagesse il disputoit le prix?
Un Esprit corporel est-il fait pour la gloire,
Dont le sien même étoit épris?
Si pour l'Ame immortelle il eut tant de mépris,
Pour qui reservoit-il la flateuse Memoire,
Qu'il osoit en mourant promettre à ses Ecrits?



Quelqu'un a-t-il encor de la peine à le croire?
Sur la Matiere ouvrons les yeux.
Par l'agilité qu'on lui donne,
On veut donc qu'elle sente, & connoisse, & raisonne!
Des Atomes legers seront ingenieux,
Eclairez, Eloquens, Sages, Religieux.
La Matiere agitée en petites parcelles
Forme de la Raison les Clartez éternelles,
Prend de l'Esprit l'Attribut glorieux,
Et comprend les secrets de la Terre & des Cieux.



Il faut donc que nos fruits, les herbes de nos Plaines,
Et le Crystal de nos Fontaines,

Cuits

Cuits dans notre Eſtomac, mêlez & digerez,
En Chair, en Sang, en Eſprits figurez,
Broyez, criblez, ſubtiliſez ſans ceſſe,
Acquierent la délicateſſe,
Que pour former notre Ame on veut imaginer;
Que la Matiere ainſi changeant de Conſiſtance,
Reçoive l'Intelligence,
Et puiſſe tout d'un coup ſentir & raiſonner.



Mais qu'on m'aprenne donc à quel point ſe termine
L'Acte purement corporel.
Quand celui-ci finit, où prend ſon Origine
Un autre Acte intellectuel?
Qu'un Etre qui n'étoit qu'inſenſible matiere,
Puiſſe dans un inſtant raiſonner & ſentir.
Un Eſprit vain qu'abuſe une fauſſe Lumiere,
De cet abîme obſcur peut-il jamais ſortir?



Cependant Epicure a compoſé notre Ame
De Vapeurs, ou s'il veut d'Air, de Vent & de Flâme,
Et d'un je ne ſai quoi qu'il ne peut définir.
Sans rien chercher de plus on oſe ſoutenir,
Dans une confiance aveugle autant que fiere,
Qu'il n'eſt rien que des Corps, & que tout eſt Matiere.
On ſe repaît avidement

Dans

Dans les Vers pompeux de Lucrece
D'un frivole raisonnement;
On nous vient objecter le Sommeil, & l'Yvresse,
La foible Enfance, & la froide Vieillesse.
On veut que l'Esprit-Corps dans le Corps engagé,
Seulement plus subtil est de la même espece,
Se dérange avec lui, de son poids est chargé;
Qu'il croît dans les Enfans, comme aux Vieillards il baisse;
Que par les maux du Corps il languit, & s'affaisse,
Que les mêmes ressorts reglent leurs actions,
Que mêmes accidens troublent leurs fonctions,
Que la Vie en tous deux au même moment cesse.



Mais faut-il repeter les précedens Discours?
Lorsque l'on sait du Corps l'admirable Structure,
Des Muscles & des Nerfs la subtile tissure,
Des Esprits le rapide cours;
Ces Canaux remplis d'Air, & de Vent, & de Flâme,
Voilà ce qu'Epicure avoit nommé notre Ame,
C'est ce qui peut s'accroître, & qui peut s'exhaler,
C'est ce qu'avec le Sang nous voyons écouler.



Ce n'est point-là cette Ame raisonnable,
Esprit, Essence impérissable.
Quelles atteintes lui porter?
S'il est incorporel, s'il est indivisible,

Il eſt inalterable, il eſt incorruptible;
Il doit donc toujours ſubſiſter,
Comme l'Etre infini qui l'a fait exiſter.



Peut-on contre l'Eſprit inſiſter davantage?
Son Organe, le Corps, ſera mal diſpoſé,
Ou troublé de Vapeurs, ou par le temps uſé;
Alors c'eſt un Vaiſſeau ſans Voile & ſans Cordage;
Dont le Nocher ne peut plus faire uſage.
Mais le ſeul Corps ſouffre ces changemens.
Un Corps ſeul eſt ſujet à ces dérangemens.



Un mauvais Inſtrument jamais ne ſauroit rendre,
Ce que d'un Maître habile on auroit lieu d'attendre.
Entre les mains d'un Arion ſavant,
Que le Lut ſoit briſé, les Cordes ſoient rompues,
Il prend pour les toucher des peines ſuperflues;
Bien que le Chantre ait comme auparavant
Cet Art que nous avons admiré ſi ſouvent.



L'Ame eſt unie au Corps, tant que le Corps reſpire:
Mais quand les Inſtrumens, quand les Corps ſont gâtez,
Sont épuiſez d'eſprits, troublez, déconcertez,
Elle ne peut ſur Eux exercer ſon Empire.
Dans un Corps périſſant ne pouvant plus agir,

Sans

Sans en partager la ruine,
Elle abandonne enfin l'inutile Machine,
Qu'elle ne sauroit plus régir.



Souvent un Mal soudain cause la Défaillance,
De sa Raison, de son Intelligence;
Son feu divin, sans paroître au-dehors,
Nous semble enseveli sous le débris du Corps;
Mais elle ne perd pas sa veritable Essence;
Semblable en quelque sorte à la Clarté des Cieux,
Que d'obscures Vapeurs dérobent à nos Yeux.
Quoi! lorsque nous voyons dans les affreux Orages
Le Jour enseveli sous l'amas des Nuages,
Que du Sein de Thetis, & du fond des Marais
S'élevent des brouillards épais,
Que le vaste Horison tout couvert de Tenebres,
Imitant de l'Enfer les Cavernes funebres,
Abîme en ce Cahos les Etres confondus,
Dira-t-on pour cela que le Soleil n'est plus?



Lorsque cet Astre même au milieu de sa Course,
Lui qui de la Lumiere est la feconde Source,
Voit par l'Astre inconstant qui lui doit ses Beautez,
Ses propres feux interceptez,
Dira-t-on que sa flâme, & si pure, & si vive,
Toujours en elle-même également active,

Par-

Parcequ'un Corps opaque a pû nous la coûvrir,
En s'éclipſant vient de mourir.



N'avons-nous pas des Yeux dans une Nuit obſcure,
Et de voir les Objets avons-nous le pouvoir?
Non, tant que l'obſcurité dure,
Tant qu'ils ſont dans la Nuit nous ne pouvons rien voir.



Mais quoi des Maux du Corps l'Ame ſe ſent frapée!
Comment dans ſa foibleſſe eſt-elle envelopée?
On veut approfondir, on cherche la raiſon
De leur étroite liaiſon.
Qui produit ce Mêlange, & de quelle maniere
L'Eſprit eſt joint à la Matiere?



L'homme eſt le compoſé d'un Eſprit & d'un Corps;
De tous les deux à part nous avons connoiſſance,
Nous en ſavons la différence,
Et dans leur union nous cherchons quels rapports,
De Sujets ſi divers fait la correſpondance.
Que découvrons-nous? l'Ame penſe;
Le Corps reçoit des mouvemens.
Il faut donc établir ſur ces deux fondemens
Leur Concert & leur Alliance.
Que l'un puiſſe être mû, l'autre puiſſe penſer

Au gré des Nœuds qui les unissent.
L'Ame se doit interesser
A l'état de ce Corps par qui les Sens agissent;
Et le Corps doit de son côté
Avoir des mouvemens dont l'Ame s'aperçoive,
Et dont il faut qu'elle reçoive
De la douleur, ou de la volupté,
Par raport au maintien de leur Societé.
Le Corps se meut au gré de la Pensée,
Sur l'état de son Corps l'Ame peut s'émouvoir;
A l'égard l'un de l'autre employant ce pouvoir,
La Loi de l'Union entre eux est exercée.
L'Ame, comme on l'a dit, n'a qu'à s'apercevoir
Du changement qui dans le Corps peut naître;
Et le Corps n'a qu'à recevoir
L'impression que l'Esprit peut connoître.
Mouvement & Pensée ont ainsi leurs raports;
Le Corps agit sur l'Ame, & l'Ame sur le Corps.
Ainsi sans se confondre ils seront joints ensemble;
Ce qui par leur Nature en eux est divisé,
Par des Actes communs dans l'Homme se rassemble,
Et fait de tous les deux un parfait composé.



Par ces deux rapports necessaires
Nos Sentimens ont fait nos Craintes, nos Desirs.
Les choses qu'à son Corps l'Ame trouvoit contraires,
Ou qu'elle trouvoit salutaires,

Mê-

Même dès le Sein de nos Meres,
Firent obscurément des douleurs, des plaisirs.
Mêmes impressions, d'abord peu démêlées,
Par le cours des Esprits se sont renouvellées;
Le Cœur qui s'en laisse saisir,
Se serre à la douleur, se dilate au plaisir.
Notre Ame unie au Corps par cet Organe instruite,
Sur ce qui le regarde a le droit de choisir,
Elle en a le Régime, elle en a la Conduite,
Ressent la Crainte, ou forme le Desir,
Portée à la recherche, & portée à la fuite.
Nos premieres sensations
Dans la suite ont causé toutes les passions,
Dont l'habitude à la fin nous entraîne,
L'Amour des voluptez, & l'horreur de la peine.
Ces Penchans, ces Aversions,
Redoublant leurs impressions,
Deviennent dans l'Esprit, & l'Amour, & la haine.
C'est la condition humaine.
Ils reglent notre volonté,
Sur ce qui nous paroît nuisible, ou convenable,
Ou plaisant, ou desagréable.
Objets que l'Homme fuit, ou dont il est flatté,
Avec intelligence, & choix, & liberté.



Nous sentons nos Instincts, & nos Desirs contraires.
Les Actes de l'Esprit sont libres, volontaires,

Le Corps soumis à d'autres Loix
Se meut sans liberté, sans choix.
Notre Ame par les Sens trop vivement touchée,
Est dans ses passions assujettie au Corps;
Mais quand elle veut bien, elle en est détachée;
Et suit les plus nobles transports.
Même les passions de leurs défauts purgées,
En vertus se trouvent changées,
Et par les grands Objets qui leur sont proposez,
Des Desirs les plus purs nos cœurs sont embrasez.
Quelquefois attentive à ce Monde sensible,
Une Ame est élevée à l'Auteur invisible;
Elle met loin des Sens sa pure Volupté
A contempler la Verité.



On veut confondre en vain le Corps & la Pensée,
Ils sont toujours distincts, encor qu'ils soient unis.
Après des efforts infinis,
Notre foible Raison vainement balancée,
A sentir sa Noblesse elle-même est forcée.
Ne les sentons-nous pas ces merveilleux Accords,
Les peut-on ignorer ces Ordres admirables,
Ces nœuds interieurs, ces Regles immuables
Qui distinguent notre Ame en la joignant aux Corps?



Dans

Dans les basses Erreurs où l'Esprit s'abandonne,
Avec le Corps il n'est point confondu.
Concevra-t-on jamais, quelque soin qu'on se donne,
Qu'un morceau de matiere & médite, & raisonne?
Quelque subtil qu'on l'ait rendu,
D'aimer, & de haïr deviendra-t-il capable?
Il sera bien leger, rond, penetrant, aigu,
Mobile tant qu'on veut, tant qu'on veut impalpable,
Mais enfin il faut confesser
Qu'il ne pourra jamais parvenir à penser,
Et ne peut être raisonnable.



Une Matiere aveugle, un Mouvement sans choix,
Ont décidé des Vertus, & des Loix,
Ont rencontré la Sagesse, & la Gloire,
Ont élevé des plans d'éternelle memoire,
Et de l'Auteur Suprême ont reconnu les Loix!



Est-ce le Corps qui par ses conséquences,
Ses invincibles argumens,
Et ses profonds raisonnemens,
A pû former le Cercle des Sciences,
Et de leurs Veritez poser les fondemens?



Aura-t-il pû trouver ces Regles, ces Maximes,
Par qui lui-même eſt arrêté
Au panchant de la Volupté?
Preſcrire ces ſages Regimes,
Qui ſavent conſerver, & rendre la Santé?
Eſt-ce le Corps qui dans la ſoif ardente
Défend l'Onde rafraîchiſſante
A ce deſir de boire immoderé,
Qui par le plaiſir tue un Malade alteré?

Si l'Homme tout entier eſt de pure Matiere,
En quelles parts faut-il la diviſer?
Qui d'entre elles aura le droit de diſpoſer?
Du ſort de cette Maſſe entiere?
Qui décidera la premiere?
Qui ſe donne l'autorité,
Et détruit leur égalité?
De petits Corps roulans, répandus dans les veines,
Soumettant leurs pareils à des Loix ſouveraines,
Ordonnent-ils, par la peur du Trépas,
De couper là leur jambe, ici couper leur bras.



Eſt-ce le Corps enfin qui par ſa noble envie
Fait volontairement l'offrande de ſa vie?

Eſt-

Eft-ce lui qui bravoit la fureur des Tyrans,
Sous les pilons de fer, dans les feux dévorans?



Sur de trompeuſes eſperances
Formons-nous le deſir de vaincre le Trépas?
D'interieures connoiſſances,
De ſecrets Sentimens ne nous parlent-ils pas?
L'Eſprit n'a point pour lui de marque plus ſenſible.
Comment croire qu'un Corps puiſſe être ſuſceptible
De ces nobles tranſports, de cette activité,
Qui portent une Ame invincible
Au lumineux Séjour de l'Immortalité?
Cette Ame qui s'échape aux fers de la matiere,
A qui tout l'Univers, tout ce qu'il a de beau,
Ne fournit qu'une joie imparfaite & groſſiere.
Cette Ame qui des Cieux a franchi la barriere,
Sublime Intelligence, indicible Lumiere,
Iroit-elle s'éteindre en la Nuit du Tombeau?



Ceux qui diſent toujours qu'ils ne ſauroient comprendre,
Qu'un Etre exiſte, agiſſe, & ne ſoit pas un Corps,
Conçoivent-ils par quels reſſorts
Un Corps peut agir, peut entendre?

Diront-ils les motifs dont il eſt inſpiré ?
Diront-ils les raiſons dont il eſt éclairé ?
Comment le rendront-ils égal aux grandes Ames,
Qui pour avoir un Nom des Siecles reveré,
Ou meriter le Prix aux Vertus préparé,
N'ont craint, ni les travaux, ni le fer, ni les flâmes ?
Ces Ames qu'on a vû des Sens ſe détacher,
Qu'un Bonheur limité ne pouvoit plus toucher,
D'un Eſpoir decevant étoient-elles pouſſées ?
Eſt-ce l'Objet d'un Corps compoſé pour mourir,
Ou d'un Etre immortel dont les hautes penſées
N'aſpirent qu'à des biens qui ne peuvent périr ?

Fin du quatrième & dernier Livre.



Les



Les Principes que j'ai tâché d'expliquer dans l'Ouvrage précedent, peuvent conduire, ce me semble, à l'etablissement des plus grandes Maximes de la Morale, & des plus claires Veritez de la Religion. J'ai suivi les mêmes Réflexions dans cette Lettre que l'on m'a conseillé d'ajoûter ici. Je l'écrivis il y a douze ans à Monsieur Regis de l'Academie des Sciences, qui nous a laissé plusieurs Volumes de toute la Philosophie, & qui venoit de donner un Traité particulier sur l'Usage de la Raison & de la Foi.





LETTRE

DE M. L'ABBE' GENEST A M. REGIS,

Qui lui avoit envoyé son Traité de l'Usage de la Raison & de la Foi.

IL arrive assez souvent, Monsieur, que ceux qui se hâtent le plus de remercier d'un Livre, sont ceux qui ont le moins d'empressement à le lire.

J'ai voulu posseder le vôtre, j'ai voulu en jouïr, avant que de vous rendre graces d'un present si cher & si précieux. J'ai trouvé tant de plaisir & de satisfaction à cette Lecture, qu'après l'avoir achevée, j'y suis revenu encore à plusieurs reprises avec une nouvelle avidité.

Quelle occupation peut être plus utile que de chercher à bien connoître l'usage de la Raison & de la Foi, & à découvrir le merveilleux accord qui est entre Elles? Faute de considerer que sans être opposées elles sont d'un ordre entierement separé, on

on a fait naître une infinité de vaines Disputes & de dangereuses Erreurs. L'Esprit humain ne doit pas entreprendre de penetrer ce qui est operé d'une maniere miraculeuse & inconcevable ; il lui suffit d'avoir des motifs assurez pour croire les Mysteres divins, sans jamais prétendre de pouvoir les expliquer. Et d'ailleurs aussi, c'est rabaisser la grandeur de la Religion, que d'employer cette autorité surnaturelle à l'explication des choses sensibles, que Dieu lui-même a toujours abandonnées à nos doutes, & à nos conjectures.

Vous venez, Monsieur, de le montrer parfaitement bien. Et comme j'ai toujours desiré que vous nous donnassez cet Ouvrage, & que je vous avois souvent pressé d'accomplir votre promesse sur ce sujet, je me croyois en droit, plus que personne, de vous en marquer de la joie & de la reconnoissance. Mais Madame la Duchesse de Rohan m'a mis dans un grand embarras, quand elle m'a dit qu'au lieu de mes remercimens & de mes justes louanges, vous me demandiez des remarques & des objections. Je ne suis ni assez habile, ni assez preparé pour une pareille entreprise. Je me proposois seulement, si je faisois quelque promenade avec vous cet

Eté, de vous demander à vous-même des Eclairciſſemens ſur ce que je n'entens pas bien dans votre Ouvrage, ou que je n'ai pas trouvé conforme à mes anciennes Réflexions.

Puiſque vous me l'ordonnez abſolument, Monſieur, je vous avourai qu'il y a deux difficultez qui m'arrêtent. L'un ſur *la pure Intellection*, que vous n'admettez point dans l'Ame unie au Corps. L'autre, ſur *les Idées innées*, que vous ne reconnoiſſez dans l'Ame qu'en conſéquence de ſon union avec le Corps.

Peut-être eſt-ce ma faute de ne vous pas bien entendre, ou d'être prévenu par un ſentiment contraire. Voici vos paroles qui ſont ma premiere difficulté, ſur leſquelles je vous ſupplie de m'éclaircir. Vous *n'attribuez plus à l'homme toutes les proprietez du Corps & de l'Eſprit dont il eſt compoſé, mais ſeulement celles qui ſont des ſuites de leur union.* Vous *avertiſſez d'éviter l'erreur, dans laquelle tombent ceux qui admettent dans l'homme une conception, ou intellection, qu'ils appellent pure, parcequ'ils croyent qu'elle ſe fait indépendamment du Corps; Car il eſt certain*, continuez-vous, *que cette pretendue intellection ne peut convenir à l'Ame, mais ſeulement à l'Eſprit dont il ne s'agit pas.* Vous ajou-

ajoûtez *qu'il est impossible de connoître un objet qui n'a pas agi sur les sens que par un autre qui y ait agi.*

Cela veut dire, si je ne me trompe, que l'Esprit n'est plus un pur Esprit, que le Corps n'est plus un simple Corps, l'un & l'autre sont changez par leur union, & composent un Tout, un Etre nouveau, qui est l'homme.

Il est vrai, Monsieur, que l'Ame est si étroitement unie avec le Corps qu'elle ne compose plus que comme une même chose avec lui. Mais leur liaison ne les change ni l'un ni l'autre. Ils demeurent chacun en eux-mêmes, ce qu'ils seroient s'ils n'étoient point unis. De sorte qu'il peut suffire, ce me semble, de distinguer l'Ame & le Corps, qui sont toujours differens, sans distinguer l'Ame & l'Esprit qui ne sont en effet qu'une même chose.

On connoît ordinairement l'Essence des choses par leurs operations. Celle de l'Ame, ou de l'Esprit est démontrée par ses fonctions principales, *Entendre*, *Vouloir*. Le Corps n'y peut avoir aucune part. La matiere, dont il est composé, a beau être mûe, divisée, subtilisée, recevoir des tremblemens de l'Air, rompre ou reflêchir le cours des petites parties exterieures, on ne

ne reconnoîtra jamais en quoi que ce ſoit de materiel, ni choix, ni raiſon, ni connoiſſance. Oui, me direz-vous; mais l'Ame n'exerce jamais ces fonctions que par le moyen de ſon union avec le Corps, & nous ne pouvons les imaginer dégagées du miniſtere des Sens, puiſque nous n'avons jamais été ſans notre Corps. Je ne vous nîrai point que le Corps ne ſoit ſoumis à certaines volontez & à certaines paſſions de l'Ame; & qu'il n'y ait auſſi des paſſions & des volontez de l'Ame qui ſuivent certaines impreſſions & certaines conſtitutions du Corps; Elle agit avec lui quand il eſt bien diſpoſé; Elle n'agit plus avec lui quand il eſt mal diſpoſé. Par la foibleſſe, ou le dérangement des organes du Corps, l'Ame paroît troublée, ou ſans fonction; & de ſon côté elle a quelquefois des penſées qui déconcertent le Corps, & font ceſſer l'action des organes. Enfin ils s'excitent mutuellement diverſes impreſſions, ils agiſſent l'un ſur l'autre, ils agiſſent l'un avec l'autre, (c'eſt ce que nous éprouvons à tous momens:) Mais on ne peut pas dire pour cela qu'ils agiſſent toujours dépendemment l'un de l'autre. Et bien qu'il y paroiſſe ordinairement une étroite dépendance, en ce que le Corps ſert

fert à produire dans l'Ame diverses perceptions, & que l'Ame peut recevoir par lui diverses sensations, cette dépendance ne les confond pas. Tout ce qu'il y a de connoissant & d'intelligible vient du seul Esprit. L'Esprit est toujours un Esprit; le Corps est toujours un Corps. Ils doivent toujours être séparement considerez dans l'homme.

Ainsi pardonnez-moi, Monsieur, si je ne puis demeurer d'accord avec vous; *que toutes les proprietez de l'homme, en tant qu'homme, dépendent aussi essenciellement de l'Esprit & du Corps que toutes les proprietez d'une Montre dépendent des roues & du ressort.* Cette comparaison d'une Montre, de ses roues & de son ressort, tout materiels, ne peut convenir qu'au seul Corps, & à la constitution de ses organes; non point à l'Ame dont l'essence particuliere est le pouvoir de penser, & à qui seule les actes spirituels peuvent apartenir.

J'ai apris aussi depuis long tems à regarder comme défectueux cet Axiome si communément reçû; *que rien n'est dans l'Ame qui n'ait passé par les Sens;* il ne peut être vrai qu'à l'égard des traces & des images que les objets exterieurs impriment dans les organes; mais il n'est point vrai

à

à l'égard des objets de l'intelligence, & des idées interieures, par lesquelles nous jugeons de ce que nous exposent les Sens, & qui nous servent à verifier, ou à corriger les raports & les erreurs des Sens.

L'Auteur de la Nature a institué que des mouvemens du Corps, il naîtroit des sentimens dans l'Ame; mais la Loi de cette union n'a pas changé une premiere Loi, par laquelle ces deux Etres sont formez d'une nature absolument differente. Le Corps organisé est mû lui seul, l'Esprit intelligent pense lui seul. La substance corporelle, & la substance spirituelle demeurent trés-distinctes & trés-dissemblables dans les actions même où elles sont le plus unies.

La connoissance ne peut en nulle sorte proceder de la matiere: c'est l'Ame seule qui sent, juge, veut, & raisonne, & qui doit avoir indépendemment du Corps ces facultez qu'elle ne peut ni lui communiquer, ni recevoir de lui. Je suis bien persuadé vraiment que vous la distinguez. Vous ne mettez les pensées que dans l'Ame; mais ce n'est pas assez, à ce qu'il me semble, de ne les reconnoître qu'en elle seule, si vous voulez qu'elle ne puisse jamais les avoir que par le moyen du Corps.

Il

Il y auroit à craindre que par ce mêlange où vous établissez l'Ame dans un ordre séparé de l'Esprit, elle ne devînt un peu trop materielle, & ne fût de nouveau confondue avec le Corps, dont nous avons eu tant de peine à la démêler.

De ce que nous avons accoutumé de penser quand nos sens sont frapez, s'ensuit-il qu'ils soient toujours necessaires pour produire nos pensées? Et l'Ame auroit-elle jamais commencé à penser, si elle n'en avoit eû la proprieté d'elle-même? Vous me direz encore que vous ne lui ôtez pas cette proprieté, & que vous marquez seulement par quels moyens elle l'exerce. Et je répondrai toujours, que si l'Ame ne peut exercer cette proprieté sans le Corps, c'est comme si elle ne l'avoit pas. Quelque fondement que vous donniez à votre proposition, quelque verité même qui s'y rencontre, elle doit, ce me semble, être expliquée & moderée; elle n'est vraie qu'en partie. Les Sens ne peuvent au plus qu'être l'instrument de quelques-unes des Idées de l'Ame, & lui fournir l'occasion de penser à ce qu'elle aperçoit par leur entremise; mais ils ne sont point la Cause efficiente de ces perceptions. La Perception est dans l'Esprit seul, & n'est point

ve-

veritablement caufée par les Sens. Vous favez mieux que moi, Monfieur, qu'elle eft une infpection de l'Ame, & que les objets ne font point connus de ce qu'ils font vûs & touchez, mais de ce qu'ils font compris, & entendus par la penfée. Il y a même des chofes dans les fenfations, dont les Sens ne font point l'inftrument. Il arrive qu'on raifonne lorfqu'on ne croit que fentir. Que fera-ce donc des Meditations interieures? Loin de cette dépendance des Sens, tout ce qui fe paffe dans les organes n'eft plus rien, lorfque l'Efprit recueille, & renferme en lui-même fon *Intellection*.

Si l'on perfifte encore à dire qu'elle n'eft pas pure, parce que l'Ame où elle fe fait, eft unie au Corps; on peut répondre auffi que cette Intellection eft toujours pure, parcequ'elle ne contient rien en elle-même qui participe du Corps. Et l'on fait, par quantité d'exemples & d'experiences, que l'Efprit fe détache quelquefois abfolument de toutes les fenfations & de tous les liens corporels, pour ne fonger qu'à des chofes purement intellectuelles.

Nous voici, Monfieur, au fecond article où je me fuis arrêté. Etendant votre propofition fur l'Ame de l'homme, vous di-

dites qu'*il n'y a point d'Idées innées, si on entend créées independemment du Corps*. Qu'elles viennent toutes de l'union de l'Ame avec le Corps; *mais qu'on peut dire que l'homme a des idées produites avec lui, & qui n'en peuvent être separées*.

L'objection qui me vient en cet endroit n'est aussi qu'une suite de ma premiere difficulté. Je ne puis concevoir que l'Ame n'ait point d'Idées innées, c'est-à-dire qu'elle n'ait aucunes Idées, si le Corps ne les produit avec elle par son union. Sur ce fondement elles n'apartiendroient point proprement à l'Ame, elles ne peuvent être separées du Corps avec qui elles seroient confondues, & dépendroient principalement des organes corporels. Mais je vous demanderai, Monsieur, si cette premiere partie de l'Homme, soit que vous l'appelliez une Ame, ou que je continue à la nommer un Esprit, ne doit pas avoir été créée avec ses proprietez comme le Corps, autre substance moins noble, a été créé avec les siennes? L'Homme est un composé de deux natures différentes qui n'en font point une troisième. Quel est le changement que le Corps & l'Ame ont souffert dans leur union? Nous n'en pouvons concevoir aucun, si ce n'est que

de

de certains mouvemens qui arrivent dans le Corps organisé, il naissoit des perceptions dans l'Ame; & que de certaines pensées de l'Ame il naissoit des mouvemens dans le Corps qui lui est uni. Mais ce Corps a été créé avec son étendue, l'Ame avec son intelligence; il est demeuré toujours divisible, elle est demeurée toujours indivisible; il faut necessairement qu'il ait des figures & des mouvemens, il faut necessairement qu'elle ait des sensations & des pensées. Il a différens organes faits d'une admirable structure, propres à être mûs d'une infinité de façons, & à recevoir les impressions d'une multitude de divers objets; l'Ame a des facultez capables de recevoir une infinité de perceptions; elle a des Idées sur lesquelles elle forme en elle-même une infinité de jugemens & de raisonnemens.

Ainsi, Monsieur, je crois que l'Ame, pour être veritablement une Ame, a des Idées innées qui sont propres à elle seule dès le moment de sa création. Et ce seroit, ce me semble, détruire sa nature, si on ne lui donnoit des Idées que dépendemment du Corps, & de son union avec lui.

Vous avez montré mieux que personne qu'il

qu'il faut dans nos raiſonnemens ôter toutes les équivoques. Voyons donc, je vous ſupplie, s'il n'y en auroit point dans ce mot d'*Idées*. Si par ce mot on entend ſeulement les traces imprimées dans les organes, & qu'on appelle communément Idées, celles-là ne ſont produites dans l'Homme que parcequ'il a un Corps. Et j'avouerai ſans peine en ce ſens-là, qu'il n'y a point d'Idées innées, ni indépendantes du corps. Mais il faut ſeparer de ces Idées corporelles, de ces Images venues par les Sens, les Idées naturellement préſentes à l'Ame; elles ſont toutes ſpirituelles, & ne peuvent pas n'avoir point été intimement unies à l'Eſprit dès le moment de ſa création, pour le rendre, comme il eſt, Raiſon & Intelligence.

Vous accordez bien à l'Ame, partie de l'homme, d'avoir des Idées, & qu'elles ſont inſeparables de l'homme : mais ſi elles ſont produites avec le Corps à cauſe de l'union, on aura peine, ce me ſemble, à trouver quelle étoit la nature de l'Eſprit conſideré préciſément en lui-même. Quoique vous reconnoiſſiez que ſa nature eſt de penſer, ou ſe repréſenter des Idées, il n'eſt cependant, ſelon vous, qu'une ſimple puiſſance de penſer, qui ne pouvoit avoir

voir d'effet que par le moyen du Corps. Il n'auroit jamais été un veritable Esprit. Cette demi-spiritualité, s'il faut ainsi dire, dépendante d'un Etre qui lui est si contraire, auroit anéanti le sien propre; cette Ame en laquelle l'Esprit auroit été changé, ne pourroit d'elle-même se représenter aucune preuve de son Existence que par le moyen du Corps.

D'ailleurs si l'Ame est bornée à une simple faculté de sentir & d'imaginer, qui dépendroit des impressions du Corps, ne nous seroit-elle pas inutile pour les plus nobles fonctions de l'Homme? Aurions-nous pû nous en servir dans le temps même de l'union, si elle n'étoit d'elle-même un principe actuel de raison & de connoissance?

Qu'est-ce au fonds que le sentiment & l'imagination, si ce n'est l'application de la faculté qui connoît aux mouvemens du Corps? L'Ame devoit donc être pourvûe par elle-même & indépendemment du Corps, d'un principe de connoissance pour juger de tous les Sujets de son action, materiels & immateriels; & sur-tout pour connoître qu'elle connoissoit. Et si l'on veut qu'elle attende les impressions du Corps pour penser, & qu'elle ne puisse penser sans lui, il est bien difficile de ne la

la pas regarder, contre votre intention, comme une table raze, comme une toile nue qui peut devenir un Tableau, mais qui n'est rien sans l'application du Pinceau & des Couleurs, ou, pour parler plus proprement, comme un Rien dont on veut faire le plus noble des Etres créez.

Si nous n'apportons une attention extrême à ne pas confondre l'Imagination avec l'Intellection, il nous sera en effet absolument impossible de concevoir ces Idées primitives, & naturelles à un Etre purement immateriel, & que nous avons tant de peine à concevoir lui-même separé du Corps. Il faut que l'Esprit humain reconnoisse en même temps sa foiblesse & sa dignité. Il n'y a rien qui lui soit plus mal-aisé à comprendre que sa propre essence. Et dans le fait dont il s'agit, concevons-nous mieux comment les idées naissent dans l'Ame, comme vous le dites, après l'union, que nous ne concevons comme elles ont dû lui être presentes précisément en vertu de sa création? Savons-nous même comment notre Corps a été formé, & de quelle maniere se forment ses mouvemens?

Sans avoir pû jusques ici penetrer dans ces Secrets toujours dignes d'une profonde ad-

admiration, contentons-nous de sentir au dedans de nous-mêmes un principe détaché des actions corporelles. Les impressions & les images viennent du dehors; la connoissance & le jugement viennent des Idées interieures. L'Ame a effectivement ses Idées innées qu'elle dévelope plus ou moins par la suite de ses Réflexions, & selon qu'elle s'attache plus ou moins à l'impression des objets. Quoiqu'elle semble acquerir par degrez diverses connoissances, & que ses lumieres naturelles semblent se perfectionner par l'usage & l'exercice des Sens, c'est toujours la même Raison qui agit; & tout dépend de ces Idées primitives qu'elle applique bien ou mal, & qu'elle se représente avec plus de netteté, ou de confusion. Leur Existence ne nous est connue que par la pensée, elles ne sont ni reçûes par les sens, ni inventées; choses dégagées, au milieu même des impressions exterieures, qui les obscurcissent, ou qui les font oublier. Elles sont vrayes, immuables, naturelles, éternelles.

Il est aisé de nous en convaincre par la premiere Pensée que nous avons. Si l'on reconnoît qu'on existe parcequ'on pense, on avoit donc l'idée de l'Etre; d'où suit necessairement l'idée d'un premier Etre.

Quand

Quand je me demande ensuite si j'ai commencé d'être, ou si je serai toujours? Ce n'est que par l'idée de la durée, ou plutôt de l'immortalité, que j'avois en moi. A l'Etre je joindrai le desir d'être parfaitement heureux. Je trouverai ainsi les idées éternelles du Bonheur, de la Perfection, de l'Infini, c'est-à-dire de Dieu même.

Vous la reconnoissez dans notre Ame cette grande & premiere Idée; mais vous pensez qu'elle y est née comme toutes les autres par le moyen des Sens. Je vous l'avouerai avec condition, Monsieur, le Texte sacré parle comme vous, ou pour mieux dire, vous suivez le Texte sacré, quand il nous dit que *par les choses visibles nous connoissons les invisibles*. Mais ne devons-nous pas entendre par-là que ces merveilles de la sagesse & de la puissance Dieu, exposées à nos sens, rapellent dans notre Ame l'idée du premier Auteur, & de ses souverains Attributs. Idée qu'il avoit lui-même présentée à notre Ame en la formant. Sans cela les choses sensibles n'auroient pû la produire, ni nous la communiquer, non plus qu'elles ne peuvent la produire dans les autres Etres qui ne sont pas douez de raison & d'intelligence.

Nous reconnoîtrons encore une infini-

té d'Idées qui suivent ces premieres, & qui ne tiennent rien des sentimens du plaisir & de la douleur, ni de ces images agréables ou desagréables produites par les sens, & connues par l'entremise des sens.

Les Idées originales du Bon, & du Beau; ce Genie des Sciences & des beaux Arts, dont les regles paroissent moins acquises qu'inspirées; cette harmonie, cette proportion intellectuelle des excellens ouvrages de l'Esprit; ces puissantes & nobles Inclinations qu'on a toujours prises pour des participations de la Divinité; ce transport que l'on éprouve en découvrant les grandes veritez; ce plaisir qui naît de l'ordre; la magnanimité, la justice, la pudeur, le contentement d'une bonne action, la honte & le remords d'une mauvaise; le témoignage de la conscience, tout cela indépendemment de tout ce qui est exterieur; le desir de la gloire & de l'estime, l'orgueil qui croit lui ressembler; la sensibilité au mépris & à la louange, qui sont comme l'action immédiate d'une Ame sur une Ame; toutes ces idées, & d'autres semblables ne préviennent-elles pas dans certaines Ames qu'on appelle grandes Ames, ou Ames bien nées, l'instruction & l'éducation? Et d'où les ont tirées ceux qui en ont

ont donné les premieres notions? Ne sont-elles pas naturellement imprimées dans l'Esprit humain? Ne sont-elles pas nées avec lui? Et diroit-on sous quelles figures, sous quelles couleurs, & par quels mouvemens elles ont pû passer des sens dans notre Ame?

L'ancienne opinion de la préexistence des Ames éclaircit, & apuye ce discours. Quand Socrate le Pere de la Philosophie a dit que ce que nous croyions aprendre, n'étoit qu'un ressouvenir de ce que nous savions déja. Quand son divin Disciple a confirmé après lui, que ces Ames ainsi préexistantes, connoissoient, pensoient, savoient pendant qu'elles étoient sans Corps. Quand le sublime Pindare, par un divin Enthousiasme, a dit dans une de ses Odes; que le Sage est né savant? Ne voit-on pas que tous ces grands Hommes ont cru que les principales fonctions de l'Ame, & ses veritables proprietez ont précedé celles du Corps, par conséquent sont indépendantes du Corps.

Je ne prétens pas rétablir ce reservoir des Ames qui attendoient le moment de leur entrée dans le Corps; je crois que l'Ame a été créée au même temps que le Créateur a formé le Corps qu'il vouloit unir

avec elle. Je ne penſe pas non plus à renouveller la Tranſmigration des Ames, après les avoir plongées dans le Fleuve *Lethé*, pour leur faire oublier qu'elles avoient habité d'autres Corps. Mais enfin ces Imaginations philoſophiques & poëtiques ne laiſſent pas, malgré l'erreur & la fiction qui s'y trouvent, de prouver que ceux qui ont medité le plus profondément ſur la nobleſſe & la nature de l'Ame, ont été forcez de reconnoître & de ſentir en eux-mêmes ces Idées propres à l'Ame, ſans le mêlange du Corps.

Encore aujourd'hui les Chinois & les Indiens, & pluſieurs autres Peuples qui ne ſont pas éclairez par la vraye Religion ſur ce qui regarde l'état & la nature des Ames, penſent comme une infinité d'hommes ont penſé autrefois. La conviction interieure que notre Ame n'eſt point de la condition du Corps, qu'elle a ſes fonctions ſeparées de lui, & qu'elle eſt incorruptible, entraîne naturellement l'Eſprit à l'opinion de ce paſſage perpetuel des Ames en des Corps differens où elles exiſtent toujours. Paſſant ainſi ſucceſſivement d'un Corps dans l'autre, on les fait également détachées, & du Corps qu'elles quittent, & de celui où elles vont entrer. Je ſai bien que les Bon-

zes

zes & les Bramins sont bien éloignez de connoître la veritable spiritualité des Ames, sur-tout quand ils font passer celles des Hommes dans le Corps des Bêtes, & celles des Bêtes dans le Corps des Hommes; neanmoins cette seconde Erreur de leur fausse Théologie est encore fondée sur le sentiment obscur qu'ils ont d'une autre verité, touchant les peines & les récompenses de la vie future.

Je m'aperçoi que la satisfaction de vous entretenir, me méne trop loin, & je me suis plus laissé emporter à la chaleur & à la liberté de la conversation, que je n'ai suivi les regles d'un raisonnement exact. Mais enfin je réduis tout le mien à ces trois considerations. La premiere, que le Corps, quoiqu'uni avec l'Ame, agit sans elle, & séparement, en des fonctions purement materielles par la configuration & le ressort des organes, que l'Ame ne regle point, & dont même elle n'a pas connoissance. La seconde, que l'Ame peut agir aussi sans le Corps, dans des fonctions purement intellectuelles, où les organes des sens n'ont point d'usage, & qui sont uniquement reservées à l'entendement. La troisiéme, que le Corps & l'Esprit ont des actions qui leur sont communes par la Loi de leur union.

Ils agissent ensemble; elle par le sentiment des impressions que reçoivent les sens; lui par les mouvemens qui excitent ces perceptions, c'est une perpetuelle liaison des mouvemens de l'un & des sensations de l'autre. L'Ame forme ses pensées selon les dispositions de ce Corps organisé, qui est agité de tant de manieres differentes; mais comme il a toujours sa constitution & ses proprietez, elle a toujours aussi ses fonctions particulieres. Elle a ses facultez qui ont été créées avec elle seule. Ses idées, ou ses connoissances, quoique rapellées, ou excitées par les sens, ne sont point produites par les sens, ni avec les sens, ils n'en sont au plus que la cause instrumentale, ou occasionnelle, & point du tout la cause efficiente.

Voilà, Monsieur, les difficultez qui m'ont arrêté dans votre savant Ouvrage. C'est ce mot de *Cause efficiente*, que je ne puis à l'égard des pensées attribuer au Corps; ce sont ces Idées innées dont je ne puis concevoir la dépendance avec le Corps, à moins que de confondre la nature du Corps avec celle de l'Esprit.

La préoccupation, où je suis depuis long-temps, m'a peut-être empêché de me rendre à votre opinion, & m'attache trop

trop à mon sens. Mais je suis persuadé qu'on trouvera dans les trois états que je viens d'observer, tout ce qui se passe dans l'Homme. Par-là on explique aisément les preéminences de l'Ame, & ses assujettissemens au Corps; la grandeur & la bassesse de l'Homme; sa force, ses foiblesses; ses penchans, ses contrarietez; ses vices, ses vertus.

Mais après tout c'est à vous qu'il apartient de m'instruire. Vous m'aprendrez à quoi je dois m'en tenir, & vous m'éclaircirez, si je ne vous ai pas bien entendu. Vous penetrez mieux que moi tout ce qui regarde la nature de l'Esprit, & vous en avez toujours parlé très-dignement. Il vous sera aisé de lever mes scrupules sur quelques-unes de vos expressions, si j'ai bientôt le bonheur de vous voir, comme je l'espere. Je rapelle souvent en ma memoire ces agreables soirées, où j'etois si content de vous entendre philosopher en presence de M. le Duc de Nevers, de M. le Duc de Vivonne, & de votre cher Ami & le mien M. le President de Donneville. Quoique la fortune nous ait presque toujours separez, mon Esprit est demeuré attaché au vôtre: j'ai toujours admiré dans vos Ecrits cette force, cette clarté & cette

ſageſſe qui les rendent ſi recommandables. J'ai rempli au moins par mes deſirs les devoirs de cette amitié que l'amour commun de la Philoſophie nourrit dans les cœurs touchez du veritable bien.

Magnum eſt amicitiæ vinculum Studiorum ſimilitudo.

Ou ſi vous ne vouliez pas me recevoir comme votre Compagnon dans ce noble travail, ne laiſſez pas de m'aimer comme votre Diſciple, & ſoyez ſûr de la deference & de la docilité d'un homme qui vous honore avec paſſion.

F I N.

